This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
VI. 1770 L (33)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

PAR

M^r. DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

A LONDRES.

M. D. CCLXXIII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

DU TOME XII DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

ARTICLES QUI AVAIENT ÉTÉ FOURNIS PAR MR. DE VOLTAIRE POUR L'ENCYCLOPÉDIE DE PARIS.

DE l'Elégance. . . . page 1
De l'Eloquence. 5
De l'Esprit. 15
Sur le mot Facile. 24
Sur ce qu'on entend par Faction. . 26
De ce qu'on nomme Fantaisie. . . 27
Des différentes significations du mot Faste. 29
De ce qu'on entend par le mot Faveur. . 30
Du sens des mots Favori & Favorite. . 33
De ce qu'on nomme Fausseté. . . 34
Du terme Fécond. 35
Des divers sens du terme Félicité. . 37
De la signification du mot Fermeté. . 39

Digitized by Google

Du Feu *pris dans le ſens moral.* . page 40
De la Fierté. 41
Sur le terme Figuré. 42
Des ſignifications diverſes du mot Fineſſe. 45
De ce qu'on nomme Fleuri. . . . 48
Du mot Foible *ou* Faible. . . . 50
Du terme Fornication. . . . 52
Du mot Force. 53
De ce qu'on nomme Froid *dans les beaux arts & dans les belles lettres.* . . 56
Du mot Franchiſe. 58
Du mot François. 59
Du mot Galant. 72
Du mot Garant. 74
De la Gazette. 76
Du Genre *de ſtile.* 80
Des Gens *de lettres.* 83
Des mots Gloire & Glorieux. . . 87
De ce qu'on nomme Goût. . . . 91
De ce qu'on nomme Grace. . . . 96
Du Gracieux. 100
De ce qu'on entend par les mots Grand & Grandeur. 101
Du ſens des mots Grave & Gravité. . 105
Du ſens des mots Habile & Habileté. 108
Du mot Hautain. 112
De la Hauteur. 113
*De l'*Hémiſtiche. 115
Du ſens des mots Heureux, Heureuſe, Heureuſement. 121
*Du titre d'*Hiſtoriographe. . . . 127
Lettre de Mr. F. 131

Digitized by Google

Réponſe à . . . . page 135
Lettre à Mr. Chardon. . . . 138
Lettre à Mr. Marin ſecrétaire général de la librairie du 5 Juillet 1769. . 140
Lettre à l'auteur du mercure à l'ocaſion de Zulime 1761. 143
Réponſe à Mr. de Voltaire. . . 145
Lettre au même du 11 *Décembre* 1765. 146
Extrait de la gazette de Londres du 20 *Février* 1762. 148
Lettre à Mr. Paulet au ſujet de ſon hiſtoire de la petite vérole. . . . 150
Lettre de madame la marquiſe d'Antremont à Mr. de Voltaire. . . 154
Réponſe 156
Réponſe au Sr. Fez libraire d'Avignon. 157
Les Honnêtetés litteraires. . . 160
Petite digreſſion ſur les vingt-deux honnêtetés précédentes. 225
Réflexion morale ſur les honnêtetés. . 233
Maître Guignard ou l'hypocriſie, diatribe par Robert Covelle. . . . 237
Lettre à l'auteur des honnêtetés littéraires ſur les mémoires de madame de Maintenon. 245
Lettre au roi Staniſlas. . . . 257
Fragment d'une lettre écrite à un membre de l'académie de Berlin. . . . 265
Lettre à Mr. Thomas. . . . 273
Lettre à Mr. l'abbé d'Olivet. . . 275
Autre lettre au même. . . . 284
Lettres de Memmius à Ciceron. . . 297

Digitized by Google

Lettre à Mrs. les auteurs du nouvelliſte du Parnaſſe. . . . . page 342
Lettre au revérend père de . . . 355
Réponſe du réverend pere de . . . 365
Lettre à Mr. Kœnig. 367

Fin de la table.

MÉLAN-

Digitized by Google

MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

ARTICLES INTÉRESSANS.

DE L'ÉLÉGANCE.

CE mot, selon quelques-uns, vient d'*electus*, choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie: en efet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse & de l'agrément.

On employe ce mot dans la sculpture & dans la peinture. On opoſait *elegans ſignum* à *ſignum rigens*; une figure proportionnée, dont les contours arondis étaient exprimés avec molleſſe, à une figure trop roide & mal terminée.

La sévérité des anciens Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regar-

Digitized by Google

daient l'élégance en tout genre, comme une *aféterie*, comme une politeſſe recherchée, indigne de la gravité des premiers tems : *vitii, non laudis fuit*, dit *Aulu-Gelle*. Ils apellaient *un homme élégant* à peu près ce que nous apellons aujourd'hui un petit maître, *bellus homuncio*, & ce que les Anglais apellent *un beau ;* mais vers le tems de *Ciceron*, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politeſſe, *elegans* était toujours une louange. *Ciceron* ſe ſert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un diſcours poli ; on diſait même alors *un repas élégant :* ce qui ne ſe dirait guères parmi nous.

Ce terme eſt conſacré en français, comme chez les anciens Romains, à la ſculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poëſie. Il ne ſignifie pas, en peinture & en ſculpture, préciſément la même choſe que *grace.*

Ce terme *grace* ſe dit particuliérement du viſage, & on ne dit pas *un viſage élégant*, comme *des contours élégans :* la raiſon en eſt que la grace a toujours quelque choſe d'animé, & c'eſt dans le viſage que paraît l'ame ; ainſi on ne dit pas *une marche élégante*, parce que la démarche eſt animée.

L'*élégance* d'un diſcours n'eſt pas l'éloquence, c'en eſt une partie ; ce n'eſt pas la ſeule harmonie, le ſeul nombre, c'eſt la clarté, le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans leſquelles rien n'eſt ſi rare qu'un diſcours élégant :

Digitized by Google

des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, ofensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours, l'*élégance* n'étant en éfet que le mérite des paroles; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'*élégance* est encor plus nécessaire à la poësie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans *élégance*, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'éfet, s'il n'est élégant: c'est un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* est bien moins élégant dans ses satyres, dans ses épîtres; aussi est-il moins poëte, *sermoni propior*.

Le grand point dans la poësie & dans l'art oratoire, c'est que l'*élégance* ne fasse jamais tort à la force; & le poëte, en cela comme dans tout le reste, a de plus grandes dificultés à surmonter que l'orateur; car l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes, il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'*élégance* de l'expression: c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que si l'*élégance* a toujours l'air facile, tout ce qui est facile & naturel n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel que

Digitized by Google

La cigale ayant chanté
Tout l'été :

Et

Maître corbeau ſur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'*élégance ?* C'eſt que cette naïveté eſt dépourvue de mots choiſis & d'harmonie :

Amans heureux, voulez-vous voyager ?
Que ce ſoit aux rives prochaines :

& cent autres traits ont, avec d'autres mérites, celui de l'*élégance.*

On dit rarement d'une comédie qu'elle eſt écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poëſie.

L'*élégance* ſemblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une choſe élégamment dite ; cependant la plûpart des vers de l'*Amphitrion* de *Molière*, excepté ceux de pure plaiſanterie, ſont élégans. Le mélange des dieux & des hommes dans cette piéce unique en ſon genre, & les vers iréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en ſont peut-être la cauſe.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque choſe des ſtances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un eſt fait pour ex-

Digitized by Google

primer un ſentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le ſublime, il ne faut pas que l'*élégance* ſe remarque; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du *Jupiter-Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une ſatyre. L'*élégance* de la *Vénus* de *Praxitele* pouvait être remarquée.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'Éloquence eſt née avant les régles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore: ſans qu'il y prenne garde, il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon entouſiaſme.

Un philoſophe très éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on apelle *tropes*.

Ainſi dans toutes les langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'eſprit eſt acablé, il ſe partage, il s'épuiſe, le ſang ſe glace, la tête ſe renverſe, on eſt enflé d'orgueil, enyvré de vengeance:* la nature ſe peint par-

Digitized by Google

tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de l'ame profondément frapée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte paſſion, un danger preſſant, apellent tout d'un coup l'imagination : ainſi un capitaine des premiers califes, voyant fuir les muſulmans, s'écria : " où courez-vous ? Ce n'eſt pas là „ que ſont les ennemis. On vous a dit que „ le calife eſt tué : eh ! qu'importe qu'il ſoit „ au nombre des vivans ou des morts ? DIEU „ eſt vivant & vous regarde : marchez ".

La nature fait donc l'*éloquence ;* & ſi on a dit que les poëtes naiſſent & que les orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'*éloquence* a été forcée d'étudier les loix, le génie des juges, & la méthode du tems.

Les préceptes ſont toujours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'*éloquence*, dont la nature donne les premières régles.

Platon dit enſuite dans ſon *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la ſubtilité des dialecticiens, la ſcience des philoſophes, la diction preſque des poëtes, la voix & les geſtes des plus grands acteurs.

Digitized by Google

Ariſtote fit voir enſuite que la véritable philoſophie eſt le guide ſecret de l'eſprit de tous les arts : il creuſa les ſources de l'*éloquence* dans ſon livre *de la rhétorique* ; il fit voir que la dialectique eſt le fondement de l'art de perſuader, & qu'être éloquent, c'eſt ſavoir prouver.

Il diſtingua les trois genres, le délibératif, le démonſtratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti ſur la guerre & ſur la paix, ſur l'adminiſtration publique, &c. ; dans le démonſtratif, de faire voir ce qui eſt digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de perſuader, d'abſoudre ou de condamner, &c. On ſent aſſez que ces trois genres rentrent ſouvent l'un dans l'autre.

Il traite enſuite des paſſions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, ſans laquelle tout languit ; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles ſoient juſtes & nobles ; il exige ſurtout la convenance & la bienſéance.

Tous ces préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un philoſophe, & la politeſſe d'un Athénien ; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il eſt éloquent avec ſimplicité.

Il eſt à remarquer que la Grèce fut la ſeule contrée de la terre, où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'était la ſeule où la véritable *éloquence* exiſtât.

Digitized by Google

L'art groſſier était chez tous les hommes; des traits ſublimes ont échapé partout à la nature dans tous les tems: mais remuer les eſprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient preſque tous eſclaves: c'eſt un caractère de la ſervitude de tout exagérer; ainſi l'*éloquence* aſiatique fut monſtrueuſe. L'occident était barbare du tems d'*Ariſtote*.

L'*éloquence* véritable commença à ſe montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Ciceron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortenſius*, *Curion*, *Céſar* & pluſieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainſi que celle d'Athènes. L'*éloquence* ſublime n'apartient, dit-on, qu'à la liberté; c'eſt qu'elle conſiſte à dire des vérités hardies, à étaler des raiſons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Ciceron, après avoir donné les exemples dans ſes harangues, donna les préceptes dans ſon livre de l'*orateur*; il ſuit preſque toute la méthode d'*Ariſtote*, & s'explique avec le ſtile de *Platon*.

Il diſtingue le genre ſimple, le tempéré & le ſublime. *Rollin* a ſuivi cette diviſion dans ſon *traité des études*; &, ce que *Ciceron* ne

Digitized by Google

dit pas, il prétend que *le tempéré* eſt *une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le ſimple, une table ſervie proprement, dont tous les mêts ſont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement ; que le ſublime foudroye, & que c'eſt un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte.*

Sans ſe mettre à *cette table*, ſans ſuivre *ce foudre, ce fleuve* & *cette rivière*, tout homme de bon ſens voit que l'*éloquence ſimple* eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élégance ſont tout ce qui lui convient.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu *Ariſtote*, *Ciceron* & *Quintilien*, pour ſentir qu'un avocat, qui débute par un exorde pompeux au ſujet d'un mur mitoyen, eſt ridicule : c'était pourtant le vice du bareau juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle ; on diſait avec emphaſe des choſes triviales. On pourait compiler des volumes de ces exemples : mais tous ſe réduiſent à ce mot d'un avocat, homme d'eſprit, qui voyant que ſon adverſaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en diſant : *la cour obſervera que ma partie ne s'apelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre ſublime ne peut regarder que de puiſſans intérêts, traités dans une grande aſſemblée.

On en voit encor de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agiſſait de déclarer la guerre à l'Eſpagne.

Digitized by Google

L'esprit de *Démosthène* & de *Ciceron* ont dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'apareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encor souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'*éloquence* qu'*Aristote* considère, & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande *éloquence* n'a guères pu en France être connue au bareau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poésie.

Bossuet, & après lui *Fléchier*, semblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au *P. Bourdaloue* ; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue *Burnet* évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funèbre ; ils évitè-

Digitized by Google

rent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile ; & ils ſe défièrent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'archevêque *Fénelon* condamne dans ſes *dialogues ſur l'éloquence.*

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frapans, qui comme les beaux endroits de *Ciceron* & de *Démoſthène*, ſont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui ariva la première fois que monſieur *Maſſillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire ; preſque tout le monde ſe leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'aclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

„ Je ſupoſe que ce ſoit ici notre dernière „ heure à tous, que les cieux vont s'ouvrir „ ſur nos têtes, que le tems eſt paſſé, & que „ l'éternité commence, que Jéſus-Chriſt va „ paraître pour nous juger ſelon nos œuvres, „ & que nous ſommes tous ici pour atendre de „ lui l'arêt de la vie ou de la mort éternelle : „ je vous le demande, frapé de terreur com„ me vous, ne ſéparant point mon ſort du „ vôtre, & me mettant dans la même ſitua-

Digitized by Google

„ tion où nous devons tous paraître un jour „ devant Dieu notre juge : ſi Jéſus-Chriſt, „ dis-je, paraiſſait dès à préſent pour faire la „ terrible ſéparation des juſtes & des pécheurs, „ croyez-vous que le plus grand nombre fût „ ſauvé ? Croyez-vous que le nombre des juſ- „ tes fût au moins égal à celui des pécheurs ? „ Croyez-vous que s'il faiſait maintenant la „ diſcuſſion des œuvres du grand nombre qui „ eſt dans cette égliſe, il trouvât ſeulement „ dix juſtes parmi nous ? En trouverait-il „ un ſeul ? " (Il y a eu pluſieurs éditions différentes de ce diſcours, mais le fonds eſt le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant.

De pareils chef-d'œuvres ſont très rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles feraient mieux de les aprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (ſupoſé encor qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation) que de prêcher dans un ſtile languiſſant des choſes auſſi rebatues qu'utiles.

On demande ſi l'*éloquence* eſt permiſe aux hiſtoriens ; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toujours élégante, tantôt vive

Digitized by Google

& preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'*éloquence* de *Démoſthène* ne convient point à *Thucidide*; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais n'eſt guères qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois ſe permettre, voici une ocaſion où *Mézerai* dans ſa grande hiſtoire ſemble obtenir grace pour cette hardieſſe aprouvée chez les anciens; il eſt égal à eux pour le moins dans cet endroit: c'eſt au commencement du régne d'*Henri IV*, lorſque ce prince avec très peu de troupes était preſſé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conſeillait de ſe retirer en Angleterre. *Mézerai* s'élève au-deſſus de lui-même en faiſant parler ainſi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'hiſtorien lui atribue.

„ Quoi! ſire, on vous conſeille de monter ſur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conſerver votre royaume que de le quiter? Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hazards & de tous les obſtacles pour y venir: & maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en ſortiſſiez; & vos amis ſeraient d'avis que vous fiſſiez de vo-

Digitized by Google

» tre bon gré, ce que le plus grand éfort de
» vos ennemis ne saurait vous contraindre
» de faire? En l'état où vous êtes, sortir seu-
» lement de France pour vingt-quatre heu-
» res, c'est s'en bannir pour jamais. Le pé-
» ril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous
» le dépeint; ceux qui nous pensent envelo-
» per sont ou ceux même que nous avons
» tenus enfermés si lâchement dans Paris,
» ou gens qui ne valent pas mieux, & qui
» auront plus d'afaires entre eux-mêmes que
» contre nous. Enfin, sire, nous sommes
» en France, il nous y faut enterrer: il s'a-
» git d'un royaume, il faut l'emporter ou y
» perdre la vie; & quand même il n'y au-
» rait point d'autre sureté pour votre sacrée
» personne que la fuite, je sais bien que vous
» aimeriez mieux mille fois mourir de pied
» ferme que de vous sauver par ce moyen.
» Votre majesté ne soufrirait jamais qu'on dise
» qu'un cadet de la maison de Lorraine lui
» aurait fait perdre terre; encor moins qu'on
» la vît mendier à la porte d'un prince étran-
» ger. Non, non, sire, il n'y a ni couron-
» ne, ni honneur pour vous au-delà de la
» mer: si vous allez au-devant du secours
» d'Angleterre, il reculera; si vous vous pré-
» sentez au port de la Rochelle en homme
» qui se sauve, vous n'y trouverez que des
» reproches & du mépris. Je ne puis croire
» que vous deviez plutôt fier votre personne
» à l'inconstance des flots, & à la merci de
» l'étranger, qu'à tant de braves gentils-hom-

Digitized by Google

„ mes & tant de vieux ſoldats, qui ſont prêts
„ de lui ſervir de remparts & de boucliers :
„ & je ſuis trop ſerviteur de votre majeſté,
„ pour lui diſſimuler que ſi elle cherchait ſa
„ ſûreté ailleurs que dans leur vertu, ils ſe-
„ raient obligés de chercher la leur dans un
„ autre parti que dans le ſien ".

Ce diſcours fait un éfet d'autant plus beau, que *Mézerai* met ici, en éfet, dans la bouche du maréchal de *Biron*, ce qu'*Henri IV* avait dans le cœur.

Il y aurait encor bien des choſes à dire ſur l'*éloquence*, mais les livres n'en diſent que trop ; & dans un ſiécle éclairé, le génie aidé des exemples en fait plus que n'en diſent tous les maîtres.

DE L'ESPRIT.

CE mot, entant qu'il ſignifie *une qualité de l'ame*, eſt un de ces termes vagues auxquels tous ceux qui les prononcent atachent preſque toujours des ſens diférens : il exprime autre choſe que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, fineſſe ; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourait le définir, *raiſon ingénieuſe.*

C'eſt un mot générique qui a toujours beſoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit, *voila un ouvrage plein d'eſprit*, *un homme qui a de l'eſprit*, on a grande raiſon

Digitized by Google

de demander duquel. L'*eſprit* ſublime de *Corneille* n'eſt ni l'eſprit exact de *Boileau*, ni l'eſprit naïf de *la Fontaine*; & l'*eſprit* de *la Bruyère*, qui eſt l'art de peindre ſinguliérement, n'eſt point celui de *Mallebranche*, qui eſt de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *eſprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on apelle de *l'eſprit* qu'une raiſon épurée. Un *eſprit* ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. ſignifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de raport à ce qu'on entend dans la ſociété par cette expreſſion, *avoir de l'eſprit*.

L'eſprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup *du bel eſprit*, & cependant ne ſignifie pas préciſément la même choſe: car jamais ce terme *homme d'eſprit* ne peut être pris en mauvaiſe part, & *bel eſprit* eſt quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette diférence? C'eſt qu'*homme d'eſprit* ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, & que *bel eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, & le *bel eſprit* eſt une afiche: c'eſt un art qui demande de la culture, c'eſt une eſpèce de profeſſion, & qui par-là expoſe à l'envie & au ridicule.

C'eſt en ce ſens que le *P. Bouhours* aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'*eſprit*; parce qu'alors leurs ſavans ne s'ocupaient guères que d'ouvrages laborieux

Digitized by Google

borieux & de pénibles recherches qui ne permettaient pas qu'on y répandit des fleurs, qu'on s'éforçât de briller, & que le *bel esprit* se mêlât au savant.

Ceux qui mépriſent le génie d'*Ariſtote*, au lieu de s'en tenir à condamner ſa phyſique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, ſeraient bien étonnés de voir qu'*Ariſtote* a enſeigné parfaitement dans ſa rhétorique la manière de dire les choſes avec *eſprit*: il dit que cet art conſiſte à ne ſe pas ſervir ſimplement du mot propre qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le ſens ſoit clair & l'expreſſion énergique; il en aporte pluſieurs exemples, & entre autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus floriſſante jeuneſſe d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de ſon printems.*

Ariſtote a bien raiſon de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaiſirs ſont mêlés d'amertume, les regarda comme des roſes acompagnées d'épines, eut de l'*eſprit*; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement: c'eſt par un tour nouveau; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée: c'eſt ce qu'on apelle *fineſſe*, *délicateſſe*; & cette manière eſt d'autant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*eſprit* des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparai-

Digitized by Google

ſons, ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les éfets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle employe à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces diférens genres. Voici un madrigal de monſieur de *la Sablière* qui a toujours été eſtimé des gens de goût.

Eglé tremble que dans ce jour
L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable : c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle, & votre ſœur eſt belle ;
Entre vous deux, tout choix ſerait bien doux,
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encor un autre fort ancien. Il eſt de *Bertaud*, évêque de Séez, & paraît au-

Digitized by Google

dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en falut, que mon feu rallumé
N'en fit le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet *esprit* doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux *bel esprit*, mais c'est de l'*esprit* déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

Digitized by Google

La meilleure manière de connaitre l'uſage qu'on doit faire de l'*eſprit* eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le faux eſprit eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé :* ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourait être fauſſe ſans être ingénieuſe, c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*eſprit*, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille :*

Tout le camp s'écria dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? Il s'eſt vaincu lui-même.

Premiérement, de ce qu'on a domté ſa colère, il ne s'enſuit point du tout qu'on ne ſera point batu : ſecondement, toute une armée peut-elle s'acorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſuporter que dans un livre de mathématiques on diſe que *ſi Saturne venait à manquer, ce ſerait le dernier ſatellite qui prendrait ſa place, parce que les grands ſeigneurs éloignent toujours d'eux leurs*

Digitized by Google

ſucceſſeurs? Comment ſoufrir qu'on diſe qu'*Hercule* ſavait la phyſique, & qu'on *ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force?* L'envie de briller & de ſurprendre par des choſes neuves conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui eſt la pire eſpèce du *faux bel eſprit.*

Le faux goût eſt diférent du *faux bel eſprit*, parce que celui-ci eſt toujours une afectation, un éfort de faire mal; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire mal ſans éfort, & de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales eſt un faux goût; mais c'eſt plutôt un manque d'*eſprit* qu'un abus d'*eſprit.*

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil & la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes & giganteſques, la nature toujours outrée, ſont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il eſt bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin & délicat.

Le *faux eſprit* eſt préciſément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'eſt une recherche fatigante de traits déliés, une afectation de dire en énigme ce que d'autres ont déja dit naturellement, de raprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce

Digitized by Google

qui doit être réuni, de saisir de faux raports, de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce serait ici une peine superflue d'entasser des citations, dans lesquelles le mot d'*esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui est raportée dans le grand dictionnaire de Trévoux; *c'est le propre des grands esprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un *grand esprit* peut tomber dans cette faiblesse; mais ce n'est pas le propre des *grands esprits*. Rien n'est plus capable d'égarer la jeunesse, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens diférens le mot d'*esprit* s'employe; ce n'est point un défaut de la langue: c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps, d'une société, pour exprimer les usages, la manière de parler, de se conduire, les préjugés d'un corps.

Esprit de parti, qui est à l'*esprit* d'un corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention: c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *desir & intention* de se venger.

Digitized by Google

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse*; mais c'est d'après un auteur nommé *Bellegarde* qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissension*, *de faction*; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on apelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière: on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *traité sur les poisons*.

Esprit, en chymie, est encor un terme qui reçoit plusieurs acceptions diférentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées diférentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en aperçoive.

Digitized by Google

Sur le mot FACILE.

Facile ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encor qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt *facile*. Le ſtile de *Quinault* eſt beaucoup plus *facile* que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtile d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poëſie, conſiſte dans un naturel heureux qui n'admet aucun tour de recherché, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de *Paul Véroneſe* ont un air plus *facile* & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les ſymphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celles de *Lulli* & ſemblent moins *faciles*. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & plus *facile* que *Fléchier*. *Rouſſeau*, dans ſes épitres, n'a pas à beaucoup près la *facilité* & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentateur de *Deſpréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait apris à l'illuſtre *Racine* à faire dificilement des vers, & que ceux qui paraiſſent *faciles* ſont ceux qui ont été faits avec le plus de dificulté.

Il eſt très vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut ariver au naturel par des éforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſou-

Digitized by Google

vent des beautés *faciles* ſans aucune peine, & que l'entouſiaſme va plus loin que l'art.

La plûpart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paraiſſent d'autant plus *faciles* qu'ils ont en éfet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques ; c'eſt là qu'on a beſoin d'art pour paraître *facile*. Il y a, par exemple, beaucoup moins de *facilité* que de profondeur dans l'admirable *eſſai ſur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront *faciles*, & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens qu'un perſonnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, & eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme : c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'état.

Les mœurs d'*Atticus* étaient *faciles* ; c'était le plus aimable des Romains. La *facile Cléopatre* ſe donna à *Antoine* auſſi aiſément qu'à *Céſar*. Le *facile Claude* ſe laiſſait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'eſt là par raport à *Claude* qu'un adouciſſement ; le mot propre eſt *faible*.

Digitized by Google

Un homme *facile* eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières: & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'employe pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte en *faction*, les quadrilles ou les troupes des combatans dans le cirque, les *factions* vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti ſéditieux dans un état.* Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu conſidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, ſans y prétendre.

Un chef de parti eſt toujours un chef de

Digitized by Google

faction : tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guise*, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encor faible, quand il ne partage pas tout l'état, n'est qu'une *faction.*

La *faction* de *César* devint bientôt un parti dominant, qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une *faction.* Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut longtems un parti en France ; on ne peut dire qu'il eut une *faction.*

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

Du terme FANTAISIE.

Fantaisie signifiait autrefois l'*imagination*, & on ne se servait guères de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, *Gassendi*, & tous les philosophes de leur tems, disent que *les espèces*, *les images des choses se peignent en la fantaisie* ; & c'est de-là que vient le mot *fantôme.* Mais la plûpart des termes abstraits sont reçus à la

Digitized by Google

longue dans un ſens diférent de leur origine, comme des inſtrumens que l'induſtrie employe à des uſages nouveaux.

Fantaiſie veut dire aujourd'hui *un déſir ſingulier*, *un goût paſſager :* il a eu la *fantaiſie* d'aller à la Chine : la *fantaiſie* du jeu, du bal, lui a paſſé.

Un peintre fait un portrait de *fantaiſie*, qui n'eſt d'après aucun modèle. Avoir des *fantaiſies*, c'eſt avoir des goûts extraordinaires qui ne ſont pas de durée. *Fantaiſie* en ce ſens eſt moins que *bizarerie* & que *caprice.*

Le caprice peut ſignifier un *dégoût ſubtil & déraiſonnable.* Il a eu la *fantaiſie* de la muſique, & il s'en eſt dégoûté par caprice.

La bizarerie donne une idée d'inconſéquence & de mauvais goût, que la *fantaiſie* n'exprime pas ; il a eu la *fantaiſie* de bâtir, mais il a conſtruit ſa maiſon dans un goût bizare.

Il y a encor des nuances entre avoir des *fantaiſies* & être *fantaſque :* le fantaſque aproche beaucoup plus du *bizare.*

Ce mot déſigne un caractère inégal & bruſque. L'idée d'agrément eſt exclue du mot *fantaſque*, au lieu qu'il y a des *fantaiſies* agréables.

On dit quelquefois en converſation familière, *des fantaiſies muſquées ;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizareries d'hommes d'un rang ſupérieur qu'on n'oſe condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'eſt en les condamnant qu'on s'ex-

Digitized by Google

prime ainſi; & *muſquée* en cette ocaſion eſt une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *ſotiſe pommée*, *folie fieffée*, pour dire, ſotiſe & folie complette.

FASTE.

Des diférentes ſignifications de ce mot.

Faſte vient originairement du latin *faſti*, jours de fête; c'eſt en ce ſens qu'*Ovide* l'entend dans ſon poëme, intitulé, *les faſtes*.

Godeau a fait ſur ce modèle les *faſtes de l'égliſe*, mais avec moins de ſuccès: la religion des Romains payens était plus propre à la poëſie que celle des chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les *faſtes* conſulaires n'étaient que la liſte des conſuls.

Les *faſtes* des magiſtrats étaient les jours où il était permis de plaider; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'apellaient *nefaſtes*, *nefaſti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en juſtice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux*; au contraire *nefaſtus* & *nefandus* furent l'atribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont

Digitized by Google

on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille & nefasto te posuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres *fastes* encor, *fasti urbis*, *fasti rustici*; c'était un calendrier de l'usage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solemnité à étaler quelque apareil dans ses vètemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet apareil étalé dans d'autres jours s'est apellé *faste.* Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui par leur état doivent représenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Il fit son entrée avec beaucoup de *faste:* c'est un homme *fastüeux.* Un religieux qui fait parade de sa vertu met du *faste* jusques dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAveur, du mot latin *favor*, supose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la *faveur*; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le dieu *faveur*, chez les mythologistes

Digitized by Google

romains, était fils de la beauté & de la fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque choſe de gratuit; il m'a fait la *faveur* de m'introduire, de me préſenter, de recommander mon ami, de coriger mon ouvrage.

La *faveur* des princes eſt l'éfet de leur goût & de la complaiſance aſſidue; la faveur du peuple ſupoſe quelquefois du mérite, & plus ſouvent un hazard heureux.

Faveur difère beaucoup de *grace*. Cet homme eſt en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point encor obtenu de graces.

On dit, *il a été reçu en grace*; on ne dit point, *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on diſe *être en faveur:* c'eſt que la *faveur* ſupoſe un goût habituel; & que *faire grace*, *recevoir en grace*, c'eſt pardonner, c'eſt moins que donner ſa *faveur*.

Obtenir grace, c'eſt l'éfet d'un moment; obtenir la *faveur* eſt l'éfet du tems. Cependant on dit également, *faites-moi la grace*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'apellaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de *Polyeucte*,

Je mourais mille fois plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer.

On a la *faveur*, la bienveillance, non la grace du prince & du public. On obtient

Digitized by Google

la *faveur* de ſon auditoire par la modeſtie : mais il ne vous fait pas grace, ſi vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, Avril & Octobre, dans leſquels un collateur peut donner un bénéfice ſimple au gradué le moins ancien, ſont des mois de *faveur* & de grace.

Cette expreſſion, *faveur*, ſignifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes : & quoiqu'on ne diſe point, il a eu des *faveurs* du roi, on dit, il a eu les *faveurs* d'une dame.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connu en Aſie, où les femmes ſont moins reines.

On apellait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Eſſex* portait à ſon chapeau un gant de la reine *Elizabeth*, qu'il apellait *faveur* de la reine.

Enfin l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce hazardé : *faveurs* de *Vénus*, *faveurs* cuiſantes.

FAVORI

Digitized by Google

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CEs mots ont un ſens, tantôt plus reſſerré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puiſſance, quelquefois ſeulement il ſignifie un homme qui plaît à ſon maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'état, comme les ducs de *Joyeuſe* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une piéce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit: *qui doit être le favori d'un roi? C'eſt le peuple.* On apelle les bons poëtes *les favoris des muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on ſupoſe que les uns & les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on apelle un terrain fertile & bien ſitué, *le favori de la nature.*

La femme qui plaît le plus au ſultan s'apelle parmi nous la ſultane *favorite.* On a fait l'hiſtoire des *favorites*, c'eſt-à-dire, des maîtreſſes des plus grands princes.

Pluſieurs princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on apelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne ſe trouve plus que

Digitized by Google

dans les romans & les hiſtoriettes du ſiécle paſſé.

Sur la FAUSSETÉ.

Fauſſeté eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Liſbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une *fauſſeté*.

La *fauſſeté* eſt preſque toujours encor plus qu'erreur. La *fauſſeté* tombe plus ſur les faits, l'erreur ſur les opinions.

C'eſt une erreur de croire que le ſoleil tourne autour de la terre; c'eſt une *fauſſeté* d'avancer que *Louis IV* dicta le teſtament de *Charles II*.

La *fauſſeté* d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la *fauſſeté* dans l'eſprit, quand il prend preſque toujours à gauche; quand ne conſidérant pas l'objet entier, il atribue à un côté de l'objet ce qui apartient à l'autre, & que ce vice de jugement eſt tourné chez lui en habitude.

Il y a de la *fauſſeté* dans le cœur, quand

Digitized by Google

il s'eſt acoutumé à flater & à ſe parer de ſentimens qu'il n'a pas; cette *fauſſeté* eſt pire que la *diſſimulation*, & c'eſt ce que les latins apellaient *ſimulatio*.

Il y a beaucoup de *fauſſetés* dans les hiſtoriens, des erreurs chez les philoſophes, des menſonges dans preſque tous les écrits polémiques, & encor plus dans les ſatyriques.

Les eſprits faux ſont inſuportables, & les cœurs faux ſont en horreur.

Du terme FÉCOND.

Fécond eſt le ſynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond & fertile; fertiliſer & féconder un champ.*

La maxime, qu'il n'y a point de ſynonymes, veut dire ſeulement qu'on ne peut ſe ſervir dans toutes les ocaſions des mèmes mots: ainſi une femelle de quelque eſpèce qu'elle ſoit n'eſt point *fertile*, elle eſt *féconde.*

On *féconde* des œufs, on ne les *fertiliſe* pas; la nature n'eſt pas *fertile*, elle eſt *féconde.* Ces deux expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre: un eſprit eſt *fertile* ou *fécond* en grandes idées.

Cependant les nuances ſont ſi délicates, qu'on dit, un orateur *fécond*, & non pas un

Digitized by Google

orateur *fertile; fécondité* & non *fertilité* de paroles; cette méthode, ce principe, ce ſujet eſt d'une grande *fécondité*, & non pas d'une grande *fertilité*; la raiſon en eſt qu'un principe, un ſujet, une méthode produiſent des idées qui naiſſent les unes des autres, comme des êtres ſucceſſivement enfantés; ce qui a raport à la génération.

Bienheureux *Scuderi* dont la *fertile* plume.

Le mot *fertile* eſt là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, ſe répandait ſur toutes ſortes de ſujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des tems *féconds* en crimes, & non pas *fertiles* en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

Digitized by Google

FÉLICITÉ.

Des diférens uſages de ce terme.

Félicité eſt l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente; & cet état eſt bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'eſt originairement une *bonne heure*: un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'eſt venu une félicité*, *j'ai eu une félicité*: & quand on dit, cet homme jouit d'une *félicité* parfaite, *une* alors n'eſt pas pris numériquement, & ſignifie ſeulement qu'on croit que ſa *félicité* eſt parfaite.

On peut avoir un bonheur ſans être heureux: un homme a eu le bonheur d'échaper à un piége, & n'en eſt quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la *félicité*.

Il y a encor de la diférence entre *un* bonheur & *le* bonheur, diférence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur eſt un événement heureux: le bonheur, pris indéfinitivement, ſignifie une *ſuite* de ces événemens.

Le plaiſir eſt un ſentiment agréable & paſſager: le bonheur conſidéré comme ſentiment eſt une ſuite de plaiſirs; la proſpéri-

Digitized by Google

té, une suite d'heureux événemens; la *félicité*, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des *synonymes* dit que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les pauvres d'esprit*; mais le bonheur parait plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en éfet, & la *félicité* est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guères en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquilité, sagesse, repos; cependant la poésie qui s'élève au-dessus de la prose permet qu'on dise dans *Polyeucte*:

Où leurs félicités doivent être infinies.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter* qu'on employe au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux*; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité*: il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

Digitized by Google

Du mot FERMETÉ.

Fermeté vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté*; une toile ſerrée, un ſable batu, ont de la *fermeté* ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par images phyſiques: on dit *la fermeté de l'ame, de l'eſprit*; ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La *fermeté* eſt l'exercice du courage de l'eſprit; elle ſupoſe une réſolution éclairée: l'opiniâtreté au contraire ſupoſe de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la *fermeté* du ſtile de *Tacite* n'ont pas tant de tort que le prétend le *P. Bouhours*: c'eſt un terme hazardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtile.

On peut dire que *la Bruyère* a un *ſtile ferme*, & que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtile dur.

Digitized by Google

F E U.

De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.

LE *feu*, ſurtout en poëſie, ſignifie ſouvent l'*amour*, & on l'employe plus élégamment au pluriel qu'au ſingulier. *Corneille* dit ſouvent un beau *feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du *feu* dans la converſation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuſes, mais des expreſſions vives, animées par les geſtes.

Le *feu* dans les écrits ne ſupoſe pas non plus néceſſairement de la lumière & de la beauté; mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le *feu* n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un *feu* divin, quand ils étaient ſublimes: on n'a point de génie ſans *feu*, mais on peut avoir du *feu* ſans génie.

Digitized by Google

DE LA FIERTÉ.

Fierté eſt une de ces expreſſions qui n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe. C'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec *fierté* à l'ennemi. Les écrivains ont loué la *fierté* de la démarche de *Louis XIV:* ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La *fierté* de l'ame ſans hauteur eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la *fierté* dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplait dans les rois mêmes.

La *fierté* dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil: la *fierté* dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit *fier* eſt un blâme, ame *fière* une louange; c'eſt que par eſprit *fier* on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même; & par ame *fière* on entend des ſentimens élevés.

La *fierté* annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent

Digitized by Google

baſſement les grands de ce défaut ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté.* Elle n'eſt pas ſimplement la vanité qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes ; elle n'eſt pas la préſomption qui ſe croit capable des grandes ; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encor le mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même : mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les romans & dans les vers, ſurtout dans les opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur ; on y rencontre partout, vaine *fierté*, rigoureuſe *fierté.*

Les poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La *fierté* d'une femme n'eſt pas ſimplement la pudeur ſévère ; l'amour du devoir, mais le haut prix que ſon amour-propre met à ſa beauté.

On a dit quelquefois, la *fierté* du pinceau, pour ſignifier des touches libres & hardies.

Sur le terme FIGURÉ.

Figuré, exprimé en figure. On dit, un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par

Digitized by Google

l'arangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: l'*égliſe figurée* par la jeune épouſe du cantique des cantiques: l'ancienne *Rome figurée* par Babilone: *ſtile figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir ſouvent trompé, de plaire par des images ſurprenantes, produiſent le ſtile *figuré*. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire; car trop de métaphores nuiſent à la clarté; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtile. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre; parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité; l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poéſie d'entouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtile. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé; encor moins dans la comédie, dont le ſtile doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtile *figuré* dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent*

Digitized by Google

ſur la mer de l'imagination, arivent au port de l'eſprit, pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.

Un autre défaut du ſtile *figuré* eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poete en parlant de quelques philoſophes les a apellés

D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
. . . . . .

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire.

Les orientaux employent preſque toujours le ſtile *figuré*.

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encor que de figures; il les exprime élégamment, ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens orientaux & des grecs ſont dans un ſtile *figuré*. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories; & c'eſt là que le ſtile *figuré* fait un très grand éfet, en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Pythagore dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne: n'atiſez pas le feu*

Digitized by Google

avec l'épée, pour dire, *n'iritez pas les esprits échaufés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le stile *figuré.*

DE LA FINESSE

& des diférentes significations de ce mot.

Finesse ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque chose de *délicat* & de *fini.*

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours *fins.*

Ce mot a du raport avec *finir:* de là viennent les *finesses* de l'art; ainsi on dit la *finesse* du pinceau de *Vanderwef*, de *Mieris:* on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin.* Le *cheval fin* est opposé au *cheval grossier;* le *diamant fin* au *faux;* l'*or fin* ou *afiné* à l'*or mêlé d'aliage.*

La *finesse* se dit communément des choses déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un *cheval fin*, on ne dit guères la *finesse d'un cheval.* On dit la *finesse* des cheveux, d'une dentelle, d'une

Digitized by Google

étoſe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque choſe, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'eſt caſſé, il était *trop fin*, cette étoſe eſt *trop fine* pour la ſaiſon.

La *fineſſe*, dans le ſens figuré, s'aplique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, *fineſſe* exprime toujours, comme dans les arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans l'habileté: il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la ſociété la réprouve.

Le proverbe des *fineſſes couſues de fil blanc* prouve que ce mot, au ſens figuré, vient du ſens propre de *couture fine*, *d'étoſe fine*.

La *fineſſe* n'eſt pas tout-à-fait la ſubtilité. On tend un piége avec *fineſſe*, on en échape avec ſubtilité; on a une conduite *fine*, on joue un tour ſubtil. On inſpire la défiance, en employant toujours la *fineſſe*: on ſe trompe preſque toujours, en entendant *fineſſe* à tout.

La *fineſſe* dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément apercevoir: c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier ofrant un jour ſa protection au parlement, le premier préſident ſe tournant vers ſa compagnie: *meſſieurs*, dit-il, *remercions monſieur le chancelier; il nous donne*

Digitized by Google

plus que nous ne lui demandons; c'eſt là une réponſe *très fine*.

La *fineſſe* dans la converſation, dans les écrits, difère de la délicateſſe ; la première s'étend également aux choſes piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choſes mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit ſans rougir.

On dit des choſes hardies avec *fineſſe*.

La délicateſſe exprime des ſentimens doux & agréables, des louanges *fines* ; ainſi la *fineſſe* convient plus à l'épigramme, la délicateſſe au madrigal. Il entre de la délicateſſe dans les jalouſies des amans ; il n'y entre point de *fineſſe*.

Les louanges que donnait *Deſpréaux* à *Louis XIV* ne ſont pas toujours également délicates ; les ſatyres ne ſont pas toujours aſſez *fines*.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de ſon père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractère de ce vers eſt plutôt la délicateſſe que la fineſſe.

Digitized by Google

rait donner pour exemple du ſtile doux, qui n'eſt pas le doucereux, & qui eſt moins agréable que le *ſtile fleuri*, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire ;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.

Le premier morceau eſt *fleuri*, preſque toutes les paroles ſont des images riantes ; le ſecond eſt plus dénué de ces fleurs, il n'eſt que doux.

Du mot FOIBLE.

Foible, qu'on prononce *faible*, & que pluſieurs écrivent ainſi, eſt le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *ſolide*. Il peut ſe dire de preſque tous les êtres. Il reçoit ſouvent l'article *de :* le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philoſophique *faible* de raiſonnement, &c.

Le *faible* du cœur n'eſt point le *faible* de l'eſprit ; le *faible* de l'ame n'eſt point celui du cœur. Une ame *faible* eſt ſans reſſort & ſans action ; elle ſe laiſſe aller à ceux qui la gouvernent.

Digitized by Google

Un cœur *faible* s'amollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit *faible* reçoit les impreſſions ſans les combatre, embraſſe les opinions ſans examen, s'éfraye ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un ouvrage peut être *faible* par les penſées ou par le ſtile; par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez aprofondies; par le ſtile, quand il eſt dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'atention. Les oraiſons funèbres de *Maſcaron* ſont *faibles*, & ſon ſtile n'a point de vie en comparaiſon de *Boſſuet*.

Toute harangue eſt *faible*, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques; mais un plaidoyer eſt *faible*, quand, avec tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophique n'eſt *faible*, malgré la faibleſſe d'un ſtile lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt *faible*, quoique le ſtile en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt *faible*, ſi elle manque de ce que les Latins apellaient *vis comica*, la force comique: c'eſt ce que *Céſar* reproche à Térence:

Digitized by Google

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis.

C'est surtout en quoi a péché souvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers *faibles* ne sont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur méchanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, & qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campistron* son imitateur, ont traités.

Du terme FORNICATION.

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées, dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier le *commerce des personnes libres*. Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guères reçu aujourd'hui que dans le stile marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en faisaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication*, les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités

Digitized by Google

ſont apellées *impuretés*, *ſouillures*. C'eſt par la même extenſion qu'on a dit que les iuifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère*.

Du mot FORCE.

CE mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action; la *force* du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cent livres, & d'autres de trois onces; la *force* des viſcères, des poumons, de la voix; à *force* de bras.

On dit par analogie, faire *force* de voiles, de rames; raſſembler ſes *forces*; connaître, meſurer ſes *forces*; aller, entreprendre au-delà de ſes *forces*; le travail de l'encyclopédie eſt au-deſſus des *forces* de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a longtems apellé *forces*, de grands ciſeaux; & c'eſt pourquoi dans les états de la ligue, on fit une eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription: *j'ai perdu mes forces*.

Le ſtile très familier admet encor *force* gens, *force* gibier, *force* fripons, *force* mauvais critiques. On dit, à *force* de travailler il s'eſt épuiſé; le fer s'afaiblit à *force* de le polir.

Digitized by Google

La métaphore, qui a transporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La *force*, en ce sens, est le courage de soutenir l'adversité, & d'entreprendre des choses vertueuses & dificiles, *animi fortitudo*.

La *force* de l'esprit est la pénétration & la profondeur, *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps: le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La *force* d'un raisonnement consiste dans une exposition claire, des preuves exposées dans leur jour, & une conclusion juste; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de *force*; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La *force* du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La *force* de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes & vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse; cette force demande de l'embonpoint, des images frapantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de *Bourdaloue* avaient plus de *force*, ceux de *Massillon* plus de graces. Des vers peuvent avoir de la *force*, & manquer de toutes les autres beautés. La *force* d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche;

Digitized by Google

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.
L'Eternel est son nom; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers, pleins de force & d'élégance, sont le meilleur modèle de la poesie.

La *force* dans la peinture est l'expression des muscles, que des touches ressenties font paraitre en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de *force*, quand ces muscles sont trop prononcés. Les atitudes des combatans ont beaucoup de *force* dans les batailles de *Constantin*, dessinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre*, peintes par le *Brun*. La *force* outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poesie.

Des philosophes ont prétendu que la *force* est une qualité inhérente à la matière; que chaque particule invisible, ou plutôt *monade*, est douée d'une *force* active: mais il est aussi dificile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *inhérent*.

La *force* de tout animal a reçu son plus haut degré, quand l'animal a pris toute sa croissance; elle décroit, quand les muscles ne reçoivent plus une nouriture égale; & cette nouriture cesse d'être égale, quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement acoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de *force*, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

Digitized by Google

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux arts.

ON dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même eſt *froid*, quand on atend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphiſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échaufé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très *froid*, en comparaiſon du tableau de le *Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard* cette même aflic̈tion que le *Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage, & dans les atitudes des princeſſes *perſannes*. Une ſtatue même peut être *froide*. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'éfort de tous les muſcles, & une colère mêlée d'audace dans l'atitude & ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Anthée*.

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent *froids*, quand ils ſont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'eſt ce qui

Digitized by Google

fait que l'amour, qui eſt ſi vif dans *Racine*, eſt languiſſant dans *Campiſtron* ſon imitateur.

Les ſentimens qui échapent à une ame qui veut les cacher demandent au contraire les expreſſions les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ces vers du Cid : *va, je ne te hais point.... tu le dois.... je ne puis.* Ce ſentiment deviendrait *froid*, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi *froid* que le ſtile ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vu périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus ocupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient *froid*, s'il fait une deſcription de la tempête, s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frape à ſillons redoublés la terre & l'onde.* Ainſi le ſtile *froid* vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées, ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'eſt *froid* que parce qu'il eſt vif à contre-tems peut coriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui eſt *froid*, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe coriger. On peut modérer ſon feu. On ne ſaurait en aquérir.

Digitized by Google

Du mot FRANCHISE.

MOt qui donne toujours une idée de liberté dans quelque ſens qu'on le prenne ; mot venu des Francs qui étaient libres : il eſt ſi ancien que lorſque le *Cid* aſſiégea & prit Tolède dans l'onziéme ſiécle, on donna des *franchies* ou *franchiſes* aux Français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des *franchiſes*, des libertés, des privilèges juſques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'états, le ſouverain jurait à ſon avénement de garder leurs *franchiſes*.

Ce nom qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux aſyles, a été plus particuliérement afecté aux quartiers des ambaſſadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; & ce terrain était plus ou moins grand, ſelon la volonté de l'ambaſſadeur. Tout ce terrain était un aſyle aux criminels ; on ne pouvait les y pourſuivre. Cette *franchiſe* fut reſtreinte ſous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les égliſes & les couvens en Italie ont la même *franchiſe*, & ne l'ont point dans les autres états. Il y a dans Paris pluſieurs lieux de *franchiſe*, où les débiteurs ne peuvent être ſaiſis pour leurs dettes par la juſtice ordinaire, & où les ouvriers

Digitized by Google

peuvent exercer leurs métiers ſans être paſſés maîtres. Les ouvriers ont cette *franchiſe* dans le fauxbourg ſaint Antoine; mais ce n'eſt pas un aſyle comme le temple.

Cette *franchiſe* qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après ſignifié la *liberté* d'un diſcours, d'un conſeil qu'on donne, d'un procédé dans une afaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchiſe*, & *parler avec liberté*. Dans un diſcours à ſon ſupérieur, la liberté eſt une hardieſſe ou meſurée, ou trop forte; la *franchiſe* ſe tient plus dans les juſtes bornes, & eſt acompagnée de candeur. Dire ſon avis avec liberté, c'eſt ne pas craindre; le dire avec *franchiſe*, c'eſt ſe conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'eſt marquer de l'audace; parler avec trop de *franchiſe*, c'eſt trop ouvrir ſon cœur.

Du mot FRANÇOIS.

ON prononce aujourd'hui *Français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raiſon qu'il faut diſtinguer *Français* qui ſignifie une *nation*, de *François* qui eſt un nom propre, comme *ſaint François* ou *François premier*.

Toutes les nations adouciſſent à la longue la prononciation des mots qui ſont le plus

Digitized by Google

en uſage ; c'eſt ce que les Grecs apellaient *euphonie*. On prononçait la diphtongue *oi* rudement, au commencement du ſeiziéme ſiécle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les eſprits : de-là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français* ; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c.

Les *Français* avaient d'abord été nommés *Francs* ; & il eſt à remarquer que preſque toutes les nations de l'Europe acourciſſaient les noms que nous allongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'apellaient *Welchs*, nom que le peuple donne encor aux *Français* dans preſque toute l'Allemagne, & il eſt indubitable que les *Welchs* d'Angleterre, que nous nommons *Galois*, ſont une colonie des Gaulois.

Lorſque les Francs s'établirent dans le pays des premiers *Welchs*, que les Romains apellaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déja fait des émigrations, & enfin des Francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer juſqu'aux mers des Gaules portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux

Digitized by Google

peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixiéme ſiécle. Le fond de la nation eſt de familles gauloiſes, & le caractère des anciens Gaulois a toujours ſubſiſté.

En éfet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme, & ce caractère général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit *français*, réſultent de ce que les diférentes provinces de ce royaume ont entre elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie difèrent beaucoup: cependant on reconnait en eux le génie *français*, qui forme une nation de ces diférentes provinces, & qui les diſtingue au premier coup d'œil des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont confervé l'autre. Un peuple, qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal: mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encor, quoique caché ſous la faibleſſe.

Digitized by Google

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du *Français* eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint le Gaulois, promt à ſe réſoudre, ardent à combatre, impétueux dans l'ataque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias* & d'autres diſent que de tous les barbares le Gaulois était le plus poli. Il eſt encor, dans le tems le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne compoſèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe*,

. . . Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator, produce.

Mais comment concilier le caractère des Pariſiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Pariſiens de ſon tems? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon miſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſ-

Digitized by Google

prit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'afluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'ocuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encor par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme ; & que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si longtems, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes, mais c'est qu'il a eu plus de secours ; & ces secours il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs, mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; & ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des *Français* fut d'abord

Digitized by Google

celui de tous les peuples du nord : tout se réglait dans les assemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces assemblées ; & ce fut presque la seule administration des *Français* dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple.*

Lorsque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race *Carlovingienne*, lorsque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent ocupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus restreint ; sous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'apella *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers, qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La cour ne commença que dans ce tems à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La

Digitized by Google

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les *Français* ſous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'éforçaient d'imiter. On était déja jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de *Shakeſpear* dit, qu'*à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céſar* & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume ſi longtems démembré, & ſi ſouvent prêt à ſucomber, s'eſt réuni & ſoutenu principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe & la patience. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouſe, par un acord ſoutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alſace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois, malgré les victoires les plus ſignalées; parce que les rois de France ont ſu temporiſer & profiter de toutes les ocaſions favorables. Tout cela prouve que ſi la jeuneſſe françaiſe eſt légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très ſages: encor

Digitized by Google

aujourd'hui la magiſtrature, en général, a des mœurs ſévères, comme le raporte *Aurélien*. Si les premiers ſuccès en Italie, du tems de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgraces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compoſée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des favoris de ſon âge, & il rendit ſon royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes que leurs voiſins, & eurent à peu près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quité l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli; & ſous *Louis XIV*, les piques ont été hors d'uſage. Ils portèrent des tuniques & des robes juſqu'au ſeiziéme ſiécle. Ils quitèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous *François I*, & on ne commença à ſe raſer entiérement que ſous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français au bout de chaque ſiécle pouvaient prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits étrangers.

La langue françaiſe ne commença à prendre quelque forme que vers le dixiéme ſiécle; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudeſques. Ce langage était d'abord le *romanum ruſticum*, le

Digitized by Google

romain ruſtique; & la langue tudeſque fut la langue de la cour, juſqu'au tems de *Charles le chauve*; le tudeſque demeura la ſeule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 843. Le romain ruſtique, la langue romance prévalut dans la France occidentale; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadina & quelques autres cantons, conſervent encor aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet idiome.

A la fin du dixiéme ſiécle, le *françois* ſe forma; on écrivit en *françois* au commencement du onziéme; mais ce *françois* tenait encor plus du romain ruſtique, que du *françois* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixiéme ſiécle en romain ruſtique, n'eſt pas dans une langue fort diférente des loix normandes. On voit encor les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, ſont de l'ancien gaulois ou celte; comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpèce. La plûpart des termes de guerre étaient francs ou allemands: *marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *réitre*, *lanſquenet*. Preſque tout le reſte eſt latin; & les mots latins furent tous abrégés ſelon l'uſage & le génie des nations du nord: ainſi de *palatium*, palais; de *lupus*, loup; d'*Auguſte*, Août; de *Junius*, Juin; d'*unctus*,

Digitized by Google

oint; de *purpura*, pourpre; de *pretium*, prix, &c..... A peine reſtait-il quelques veſtiges de la langue grecque, qu'on avait ſi longtems parlée à Marſeille.

On commença au douziéme ſiécle à introduire dans la langue quelques termes de la philoſophie d'*Ariſtote*; & vers le ſeiziéme, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes: de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *aſthmatique*, *iliaque*, *empiéme*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII*, elle tirât beaucoup de ſecours de l'italien déja perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encor une conſiſtance régulière. *François I* abolit l'ancien uſage de plaider, de juger, de contracter en latin; uſage qui ateſtait la barbarie d'une langue dont on n'oſait ſe ſervir dans les actes publics; uſage pernicieux aux citoyens, dont le ſort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *françaiſ*, mais la langue n'était ni noble, ni régulière. La ſyntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la converſation étant tourné à la plaiſanterie, la langue devint très féconde en expreſſions burleſques & naïves, & très ſtérile en termes nobles & harmonieux: de là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poëſie comique, pour un d'un uſage plus relevé; & c'eſt encor une raiſon pour

Digitized by Google

laquelle *Marot* ne réuſſit jamais dans le ſtile ſérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* aquit de la vigueur ſous la plume de *Montagne*; mais il n'eut point encor d'élévation & d'harmonie. *Ronſard* gâta la langue en tranſportant dans la poëſie françaiſe les compoſés grecs dont ſe ſervaient les philoſophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronſard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'académie françaiſe, & aquit enfin dans le ſiécle de *Louis XIV* la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue eſt la clarté & l'ordre : car chaque langue a ſon génie, & ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejetter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaiſons, & étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions grecques & latines ; il oblige les mots à s'aranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule manière, *Plancus a pris ſoin des afaires de Céſar*; voila le ſeul arangement qu'on puiſſe donner à ces paroles : exprimez cette phraſe en latin, *res Cæſaris Plancus diligenter curavit* ; on peut aranger ces mots de cent-vingt manières, ſans faire tort au ſens & ſans gêner la langue. Les verbes auxiliaires, qui allongent & qui éner-

Digitized by Google

vent les phraſes dans les langues modernes, rendent encor la langue françaiſe peu propre pour le ſtile lapidaire. Les verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand entouſiaſme de la poeſie: elle a moins de reſſources en ce genre que l'italien & l'anglais; mais cette gêne & cet eſclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel, dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées & de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plait à tous les peuples; & le génie de la nation, ſe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été longtems connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guères ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la langue françaiſe s'était apauvrie depuis le tems d'*Amiot* & de *Montagne*: en éfet, on trouve dans ces auteurs pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables; mais ce ſont, pour la plûpart, des termes familiers auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques;

Digitized by Google

& ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a aquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiécle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le tems & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-ſeptiéme & du dix-huitiéme ſiécles ſerviront toujours de modèle.

On ne devait pas atendre que le *français* dût ſe diſtinguer dans la philoſophie. Un gouvernement longtems gothique étoufa toute lumière pendant plus de douze cents ans; & des maitres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaiſſirent encor les ténèbres. Cependant aujourd'hui, il y a plus de philoſophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes enſemble, excepté Londres. Cet eſprit de raiſon pénètre même dans les provinces. Enfin le génie *français* eſt peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philoſophie; peut-être ſupérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la litérature; & le premier ſans doute, pour les douceurs de la ſociété, pour cette politeſſe ſi aiſée, ſi naturelle, qu'on apelle improprement *urbanité*.

Digitized by Google

Du mot GALANT.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté* & *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froissard :* on trouve même dans le roman de la *rose*, *galandé*, pour signifier, *orné*, *paré.*

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or *galandée.*

Il est probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Espagnols sont dérivés du mot *gal*, qui parait ordinairement celtique; de-là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire.* Ce mot reçut une signification plus noble dans les tems de chevalerie, où ce désir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment*, *se tirer d'afaire galamment*, veut même encor dire, *se conduire en homme de cœur.* Un *galant homme*, chez les Anglais, signifie un *homme de courage*: en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés.* Un *homme galant* est tout autre chose qu'un *galant homme*; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là se raproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant*, en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens fla-

Digitized by Google

teurs. *Il a été très galant avec ces dames*, veut dire seulement, *il a montré quelque chose de plus que de la politesse:* mais *être le galant d'une dame* a une signification plus forte; cela signifie *être son amant:* ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non-seulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse, & même d'éfronterie: c'est en ce sens que *la Fontaine* a dit:

Mais un *galant* chercheur de pucelage.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de *galanterie*, qui signifie tantôt *coquetterie* dans l'esprit, paroles flateuses, tantôt présent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs; & même depuis peu, il a signifié ironiquement *faveurs de Vénus:* ainsi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *atraper une galanterie*, sont des choses toutes diférentes. Presque tous les termes, qui entrent fréquemment dans la conversation, reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est dificile de démêler: les mots techniques ont une signification plus précise & moins arbitraire.

Digitized by Google

Du mot GARANT.

Garant eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, & qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudeſque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warrant* ſignifie encor, chez la plûpart des nations du Nord, *aſſurance*, *garantie*; & c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en anglais, *édit du roi*, comme ſignifiant *promeſſe du roi*. Lorſque dans le moyen âge les rois faiſaient des traités, ils étaient *garantis* de part & d'autres par pluſieurs chevaliers, qui juraient de faire obſerver le traité, & même qui le ſignaient, lorſque par hazard ils ſavaient écrire. Quand l'empereur *Fréderic Barberouſſe* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Veniſe en 1117, l'empereur mit ſon ſeau à l'inſtrument que le pape & les cardinaux ſignèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un ſerment ſur l'évangile; mais aucun d'eux ne ſigna. Il n'eſt point dit que le doge de Veniſe *garantit* cette paix, qui ſe fit dans ſon palais.

Lorſque *Philippe-Auguſte* conclut la paix en 1200 avec *Jean*, roi d'Angleterre, les princi-

Digitized by Google

paux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'obſervation, comme cautions, comme parties *garantes*. Les Français firent ſerment de combatre le roi de France, s'il manquait à ſa parole, & les Normands de combatre leur ſouverain, s'il ne tenait pas la ſienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de la *Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'obſervation du traité ſur l'ame du roi.

L'uſage de garantir les états d'un tiers était très ancien ſous un nom diférent. Les Romains garantirent ainſi les poſſeſſions de pluſieurs princes d'Aſie & d'Afrique, en les prenant ſous leur protection, en atendant qu'ils s'emparaſſent des terres protégées.

On doit regarder comme une *garantie* réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Caſtille de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guères de traité où la *garantie* des états d'un tiers ſoit expreſſément ſtipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Eſpagne & les Etats-Généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Eſpagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & ſouveraines. Il ſigna, & fit même ſigner au roi d'Eſpagne la *garantie* de cette ſouveraineté des ſept provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait ſa liberté. C'eſt ſurtout dans nos derniers tems que les traités de *garantie* ont été plus

Digitized by Google

fréquens. Malheureuſement ces *garanties* ont quelquefois produit des ruptures & des guerres ; & on a reconnu que la force eſt le meilleur *garant* qu'on puiſſe avoir.

DE LA GAZETTE.

RElation des afaires publiques. Ce fut au commencement du dix-ſeptième ſiécle que cet uſage utile fut inventé à Veniſe, dans le tems que l'Italie était encor le centre des négociations de l'Europe, & que Veniſe était toujours l'aſyle de la liberté. On apella ces feuilles, qu'on donnait une fois par ſemaine, *gazette*, du nom de *gazetta*, petite monnaie revenant à un de nos demi-ſols, qui avait cours alors à Veniſe. Cet exemple fut enſuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de tems immémorial ; on y imprime tous les jours la *gazette* de l'empire, par ordre de la cour. Si cette *gazette* eſt vraie, il eſt à croire que toutes les vérités n'y ſont pas ; auſſi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraſte Renaudot* donna en France les premières *gazettes* en 1631, & il en eut le privilège, qui a été longtems un patrimoine de ſa famille. Ce privilège eſt devenu un objet important dans Amſterdam ;

Digitized by Google

& la plûpart des *gazettes* des Provinces-Unies ſont encor un revenu pour pluſieurs familles de magiſtrats, qui payent les écrivains. La ſeule ville de Londres a plus de douze *gazettes* par ſemaine. On ne peut les imprimer que ſur du papier timbré; ce qui n'eſt pas une taxe indiférente pour l'état.

Les *gazettes* de la Chine ne regardent que cet empire; celles de l'Europe embraſſent l'univers. Quoiqu'elles ſoient ſouvent remplies de fauſſes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'hiſtoire; parce que d'ordinaire les erreurs d'une *gazette* ſont rectifiées par les ſuivantes, & qu'on y trouve preſque toutes les piéces authentiques, que les ſouverains mêmes y font inſérer. Les *gazettes* de France ont toujours été revues par le miniſtère. C'eſt pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraiſſent pas être dans les bienſéances de la ſociété, en ne donnant le titre de *monſieur* qu'à certaines perſonnes, & celui de *ſieur* aux autres; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publiés n'ont d'ailleurs été jamais ſouillés par la médiſance, & ont été toujours aſſez corectement écrits.

Il n'en eſt pas de même des *gazettes* étrangères; celles de Londres, excepté celles de la cour, ſont ſouvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autoriſe. Les *gazettes* françaiſes faites en ce pays ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont

Digitized by Google

pas peu servi quelquefois à corompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration; c'est comme si un historien romain eût employé le stile de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le stile des loix qu'il est permis de dire, *le roi aurait reconnu, le roi aurait établi une loterie:* mais il faut que le *gazetier* dise, *nous aprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie* &c. ... *nous aprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque.* Le stile de ces écrits doit être de la plus grande simplicité; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire, *cet auguste corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie sont revenus à cinq heures précises.* On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les ocasions où ils sont nécessaires. *Son alteſſe dîna avec ſa majeſté, & ſa majeſté mena enſuite ſon alteſſe à la comédie; après quoi ſon alteſſe joua avec ſa majeſté; & les autres alteſſes & leurs excellences meſſieurs les ambaſſadeurs aſſiſtèrent au repas que ſa majeſté donna à leurs alteſſes.* C'est une afectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais

Digitized by Google

être employés sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des *gazettes* politiques, on commença en France à imprimer des *gazettes* littéraires en 1665; car les premiers journaux ne furent en éfet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne voulons point anticiper ici l'article *journal*; nous ne parlerons que de ces *gazettes* litéraires, dont on surchargea le public, qui avait déja de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces *gazettes* parurent vers l'an 1723 à Paris sous plusieurs noms diférens: *nouvellistes du Parnasse*, *observations sur les écrits modernes* &c. La plûpart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satyre fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personalités odieuses; la malignité en procura le débit: mais la raison & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

Digitized by Google

DU GENRE DE STILE.

Comme le *genre* d'exécution que doit employer tout artiſte dépend de l'objet qu'il traite, comme le *genre du Pouſſin* n'eſt point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maiſon commune, ni la muſique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon; auſſi chaque genre d'écrire a ſon ſtile propre en proſe & en vers. On ſait aſſez que le ſtile de l'hiſtoire n'eſt pas celui d'une oraiſon funèbre; qu'une dépêche d'ambaſſadeur ne doit pas être écrite comme un ſermon; que la comédie ne doit point ſe ſervir des tours hardis de l'ode, des expreſſions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaiſons de l'épopée.

Chaque *genre* a ſes nuances diférentes: on peut au fond les réduire à deux, le ſimple & le relevé. Ces deux genres, qui en embraſſent tant d'autres, ont des beautés néceſſaires qui leur ſont également communes; ces beautés ſont la juſteſſe des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expreſſions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il ſoit, exige ces qualités; les diférences conſiſtent dans les idées propres à chaque ſujet, dans les figures, dans les tropes; ainſi un perſonnage de comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques;

Digitized by Google

ques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épitre didactique ne respirera point la passion ; & dans aucun de ces écrits, on n'employera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime, il y a plusieurs nuances ; & c'est l'art de les assortir, qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poésie : c'est par cet art que *Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'églogue ; ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

serait aussi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il est naturel, vrai & élégant ; & que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états ; mais ce vers,

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque ; parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par *petit* ce qui est bas & grossier ; car le bas & le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des stiles, & quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même ;

Digitized by Google

la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace:*

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Ainſi ces deux beaux vers de *Titus*, ſi naturels & ſi tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne ſeraient point du tout déplacés dans le haut comique; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui!

ne pourait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expreſſion figurée *dans l'Orient déſert*, eſt d'un genre trop relevé pour la ſimplicité des brodequins. Nous avons remarqué déja au mot *eſprit*, qu'un auteur qui a écrit ſur la phyſique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* phyſicien, ajoute qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre, (lequel il ſupoſe être phyſique & moral,) contre l'utilité de l'inoculation, dit *que ſi on met en uſage la petite vérole artificielle, la mort ſerait bien atrapée.*

Ce défaut vient d'une afectation ridicule; il en eſt un autre qui n'eſt que l'éfet de la négligence, c'eſt de mèler au ſtile ſimple &

Digitized by Google

noble qu'exige l'hiſtoire, ces termes populaires, ces expreſſions triviales que la bienſéance réprouve. On trouve trop ſouvent dans *Mézerai*, & même dans *Daniel*, qui ayant écrit longtems après lui devrait être plus corect; *qu'un général ſur ces entrefaites ſe mit aux trouſſes de l'ennemi, qu'il ſuivit ſa pointe, qu'il le batit à plate couture.* On ne voit point de pareille baſſeſſe de ſtile dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'eſt fait un genre de ſtile peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ſes opéra employe le même genre qui lui eſt ſi naturel dans ſes contes & dans ſes fables. *Benſerade* mit dans ſa traduction des métamorphoſes d'*Ovide* le *genre* de plaiſanterie qui l'avait fait réuſſir dans des madrigaux. La perfection conſiſterait à ſavoir aſſortir toujours ſon ſtile à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de ſon habitude, & ployer ſon génie à ſon gré?

GENS DE LETTRES.

CE mot répond préciſément à celui de *grammairiens*: chez les Grecs & les Romains, on entendait par *grammairien*, non-ſeulement un homme verſé dans la grammaire proprement dite, qui eſt la baſe de toutes les connaiſſances; mais un homme qui n'était pas

Digitized by Google

étranger dans la géométrie, dans la philoſophie, dans l'hiſtoire générale & particulière, qui ſurtout faiſait ſon étude de la poéſie & de l'éloquence; c'eſt ce que ſont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaiſſances, ne cultive qu'un ſeul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans ne fera que des romans, celui qui ſans aucune litérature aura compoſé au hazard quelques piéces de théâtre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera pas compté parmi les *gens de lettres*. Ce titre a, de nos jours, encor plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en aurait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs ſe contentaient de leur langue, les Romains n'aprenaient que le grec; aujourd'hui *l'homme de lettres* ajoute ſouvent à l'étude du grec & du latin celle de l'italien, de l'eſpagnol & ſurtout de l'anglais. La carière de l'hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'était pour les anciens; & l'hiſtoire naturelle s'eſt acrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un *homme de lettres* aprofondiſſe toutes ces matières; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme: mais les véritables *gens de lettres* ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces diférens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le ſeizième ſiécle, & bien avant dans le dix-ſeptième, les litérateurs s'ocupaient beaucoup de la critique grammati-

Digitized by Google

cale des auteurs grecs & latins ; & c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions corectes, les commentaires des chef-d'œuvres de l'antiquité ; aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, & l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des *gens de lettres* ; & quand il ſe joint au bon goût, il forme un litérateur acompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiécle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des mathématiques aux fleurs de la poëſie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique & d'une piéce de théâtre. L'eſprit du ſiécle les a rendus pour la plûpart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet ; & c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiécles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au tems de *Balzac* & de *Voiture* ; ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon aprofondie & épurée, que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire & à polir la nation : leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots grecs & latins ; mais apuyée d'une ſaine philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété était infectée : prédictions des aſtrologues, divinations des magiciens, ſortilèges de toutes eſpèces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, & qu'ils ont

Digitized by Google

rendues mépriſables : par-là ils ont en éfet ſervi l'état. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'eſt aux véritables gens de lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes ; & ceux qui ſont nés ſans fortune trouvent aiſément dans les fondations de *Louis XIV*, de quoi afermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épitres dédicatoires que l'intérêt & la baſſeſſe ofraient à la vanité.

Un *homme de lettres* n'eſt pas ce qu'on apelle un *bel-eſprit* : le bel-eſprit ſeul ſupoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel-eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'*homme de lettres*, & l'*homme de lettres* peut ne point prétendre au brillant du bel-eſprit.

Il y a beaucoup de *gens de lettres* qui ne ſont point auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens ; ils jouiſſent plus de la ſociété ; ils ſont juges, & les autres ſont jugés.

Digitized by Google

Des mots GLOIRE & GLORIEUX.

LA *gloire* eſt la réputation jointe à l'eſtime; elle eſt au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle ſupoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes dificultés ſurmontées. *Céſar*, *Alexandre*, ont eu de la *gloire*. On ne peut guères dire que *Socrate* en ait eu: il atire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis; mais le terme de *gloire* ſerait impropre à ſon égard. Sa mémoire eſt reſpectable plutôt que *glorieuſe*. *Attila* eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de *gloire*, parce que l'hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encor de la *gloire*, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité, ont été extrêmes. Les ſuccès ſufiſent pour la réputation, mais non pas pour la *gloire*. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le tems a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La *gloire* eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux-arts; les imitateurs n'ont que des aplaudiſſemens. Elle eſt encor acordée aux grands talens, mais dans des arts ſublimes. On dira bien, la *gloire* de *Virgile*, de *Ciceron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

Digitized by Google

On a osé dire la *gloire* de Dieu : il travaille pour la *gloire* de Dieu ; Dieu a créé le monde pour sa *gloire :* ce n'est pas que l'Etre suprême puisse avoir de la *gloire ;* mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, employent pour lui celles dont ils sont le plus flatés.

La vaine *gloire* est cette petite ambition qui se contente des aparences, qui s'étale dans le grand faste, & qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une *gloire* réelle, ont encor aimé la vaine *gloire*, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'apareil de la représentation.

La fausse *gloire* tient souvent à la vaine, mais souvent elle porte à des excès ; & la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger cherchera une *gloire* fausse, plutôt qu'une *gloire* vaine.

Faire gloire, *faire vanité*, *se faire honneur*, se prennent quelquefois dans le même sens, & ont aussi des sens diférens. On dit également, *il fait gloire*, *il fait vanité*, *il se fait honneur de son luxe*, *de ses excès*. Alors *gloire* signifie *fausse gloire*. Il fait *gloire* de soufrir pour la bonne cause, & non pas, il fait *vanité*. Il se fait *honneur* de son bien, & non pas, il fait *gloire* ou *vanité* de son bien.

Rendre *gloire* signifie reconnaître, atester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité. *Au* Dieu *que vous servez*, *princesse*,

Digitized by Google

rendez gloire, (Athal.) ateſtez le Dieu que vous ſervez.

La *gloire* eſt priſe pour le ciel; il eſt au ſéjour de la *gloire*.

Où le conduiſez-vous?... à la mort... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le ciel que dans notre religion. Il n'eſt pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithète d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange; bataille, paix, afaire *glorieuſe*. Rang *glorieux* ſignifie *rang élevé*, & non pas *rang qui donne de la gloire*, mais dans lequel on peut en aquérir. Homme *glorieux*, eſprit *glorieux*, eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres; ainſi on dit, un *règne glorieux*, & non pas un *roi glorieux*. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus *glorieux* conquérans ne valent pas un prince bienfaiſant, mais on ne dira pas, les *princes glorieux*, pour dire *les princes illuſtres*.

Le *glorieux* n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arogant & du dédaigneux, & ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il

Digitized by Google

a de lui-même. Le *glorieux* eſt plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en éfet. L'*orgueilleux* ſe croit quelque choſe ; le *glorieux* veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus *glorieux* que les autres. On a apellé quelquefois les ſaints & les anges, les *glorieux*, comme habitans du ſéjour de la *gloire*.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part ; il règne *glorieuſement* ; il ſe tira *glorieuſement* d'un grand danger, d'une mauvaiſe afaire.

Se *glorifier* eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe *glorifie* d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens & l'éfet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils *glorifiaient* Dieu, c'eſt-à-dire, que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

Digitized by Google

DU GOUT.

LE *goût*, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût*, le ſentiment des beautés & des défauts dans tous les arts : c'eſt un diſcernement promt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient comme lui la réflexion; il eſt, comme lui, ſenſible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec ſoulévement; il eſt ſouvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, & ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſufit pas pour le *goût* de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſufit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe, il faut démêler les diférentes nuances: rien ne doit échaper à la promtitude du diſcernement; & c'eſt encor une reſſemblance de ce *goût* intellectuel, de ce *goût* des arts, avec le *goût* ſenſuel; car le gourmet ſent & reconnaît promtement le mêlange de deux liqueurs: l'homme de *goût*, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil promt le mêlange de deux ſtiles; il verra un défaut à côté d'un

Digitized by Google

agrément ; il ſera ſaiſi d'entouſiaſme à ce vers des *Horaces:*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût !

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais *goût*, au phyſique, conſiſte à n'être flaté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés ; ainſi le mauvais *goût*, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le *goût* dépravé, dans les alimens, eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le *goût* dépravé, dans les arts, eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'afecté au beau ſimple & naturel : c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le *goût* des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel ; car dans le *goût* phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apriſſent à ſentir ce qui leur eſt néceſſaire ; mais le *goût* intellectuel demande plus de tems pour ſe former. Un jeune homme ſenſible, mais ſans aucune con-

Digitized by Google

naissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; les yeux ne distinguent point d'abord, dans un tableau, les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'acord des couleurs, la corection du dessein: mais peu-à-peu ses oreilles aprennent à entendre & ses yeux à voir: il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat, par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison; ni cet art, encor plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres dificultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup, avec plaisir, ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le *goût* se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu-à-peu l'esprit des bons artistes. On s'acoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Poussin*, de *le Sueur*: on entend la déclamation notée des *scènes* de *Quinault*, avec l'oreille de *Lulli*; & les airs & les symphonies, avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers tems de la culture des beaux-arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & mépriſés avec le tems, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait & qu'on n'était pas encor à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi

Digitized by Google

Lucilius fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût: & si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations qui leur ait décillé les yeux, comme il s'est trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des *goûts*; & on a raison, quand il n'est question que du *goût* sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nouriture, de la préférence qu'on donne à une autre: on n'en dispute point, parce qu'on ne peut coriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon *goût* qui les discerne, & un mauvais *goût* qui les ignore: & on corige souvent le défaut d'esprit qui donne un *goût* de travers. Il y a aussi des ames froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échaufer, ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des *goûts*, parce qu'ils n'en ont point.

Le *goût* est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoses, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts: alors il mérite plutôt le nom de *fantaisie*. C'est la fantaisie, plutôt que le *goût*, qui produit tant de modes nouvelles.

Le *goût* peut se gâter chez une nation; ce malheur arive d'ordinaire après les siécles de perfection. Les artistes, craignant d'être imi-

Digitized by Google

tateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie: il y a du mérite dans leurs éforts; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui font de nouveaux éforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encor plus que les premiers: le *goût* ſe perd; on eſt entouré de nouveautés qui ſont rapidement éfacées les unes par les autres; le public ne ſait plus où il en eſt, & il regrette en vain le ſiécle du bon *goût* qui ne peut plus revenir: c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encor loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le *goût* n'eſt jamais parvenu; ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne ſe raſſemblent point, où certains arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le *goût*. Quand pluſieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir, parce que tous ſe tiennent par la main & dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre, & que le *goût* n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Digitized by Google

Du mot GRACE.

DAns les perſonnes, dans les ouvrages, *grace* ſignifie non-ſeulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec atrait*. C'eſt pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeſſe de la beauté ne devait jamais paraître ſans les *graces*. La beauté ne déplait jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme ſecret qui invite à la regarder, qui atire, qui remplit l'ame d'un ſentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les diſcours, dépendent de ce mérite qui atire. Une belle perſonne n'aura point de *graces* dans le viſage, ſi la bouche eſt fermée ſans ſourire, ſi les yeux ſont ſans douceur. Le ſérieux n'eſt jamais gracieux; il n'atire point; il aproche trop du ſévère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eſt mal aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de *grace*, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur ſera ſans *grace*.

Il en eſt de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyra-

mides

Digitized by Google

mides d'Egypte ayent des *graces*. On ne pourait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la *Vénus* de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort & vigoureux a un mérite qui n'eſt pas celui des *graces*.

Ce ſerait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage*, que de leur atribuer les *graces* de *l'Albane*. Le ſixième livre de l'énéide eſt ſublime : le quatrième a plus de *grace*. Quelques odes galantes d'*Horace* reſpirent les *graces*, comme quelques-unes de ſes épitres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre, ſoit plus ſuſceptible de *graces* que le grand. On louerait mal une oraiſon funèbre, une tragédie, un ſermon, ſi on leur donnait l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant opoſé aux *graces* ; car leur opoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſéchereſſe. L'*Hercule Farnèſe* ne devait point avoir les *graces* du *Belvedere* & de l'*Antinoüs* ; mais il n'eſt ni rude, ni agreſte. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'eſt point décrit avec les *graces* d'une élégie de *Tibulle* ; il plait par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans *graces*, ſans que cet ouvrage ait le moindre déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux : mais non pas qu'on afecte uniquement l'opoſé. Car ſi un artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des

Digitized by Google

choſes afreuſes, s'il ne les adoucit pas par des contraſtes agréables, il rebutera.

La *grace*, en peinture, en ſculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, dans une expreſſion douce; & la peinture a, par-deſſus la ſculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui ſe prêtent des agrémens par leurs atributs & par leurs regards.

Les *graces* de la diction, ſoit en éloquence, ſoit en poëſie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phraſes & encor plus de la délicateſſe des idées & des deſcriptions riantes. L'abus des *graces* eſt l'aféterie, comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grace s'entend de la choſe & de la perſonne: *cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grace.* La bonne *grace* apartient à la perſonne ſeulement: *elle ſe préſente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on atendait de lui. Avoir des graces* dépend de l'action: *cette femme a des graces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grace, c'eſt par métaphore, obtenir ſon pardon, comme *faire grace* eſt pardonner. On fait *grace* d'une choſe, en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes éfets, & lui firent grace de ſon argent. Faire des graces, répandre des graces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté; c'eſt *faire du bien*, c'eſt plus que juſtice. *Avoir les*

Digitized by Google

bonnes graces de quelqu'un ne se dit que par raport à un supérieur; *avoir les bonnes graces d'une dame*, c'est être son amant favorisé. *Etre en grace* se dit d'un courtisan qui a été en disgrace: on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un, ni son malheur de l'autre. On apelle *bonnes-graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les *graces*, en grec *charites*, terme qui signifie *aimable*.

Les *graces*, divinités de l'antiquité, sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des poëtes, qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples, le nombre, les noms, les atributs des *graces* changèrent souvent. Mais enfin on s'acorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes & se tenant par la main: on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont consulté la mythologie fabuleuse devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre-humain.

Digitized by Google

Du mot GRACIEUX.

Gracieux eſt un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de *gracieux*.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'*agréable ;* il indique l'envie de plaire : des manières *gracieuſes*, un air *gracieux*. *Boileau*, dans ſon *ode ſur Namur*, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier *moins fier*, *abaiſſé*, *modeſte :*

Et déſormais *gracieux*,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plûpart des peuples du nord diſent, *notre gracieux ſouverain :* aparemment qu'ils entendent *bienfaiſant*. De *gracieux* on a fait *diſgracieux*, comme de *grace* on a formé *diſgrace ;* des paroles *diſgracieuſes*, une avanture *diſgracieuſe*. On dit *diſgracié*, & on ne dit pas *gracié*. On commence à ſe ſervir du

Digitized by Google

mot *gracieuſer*, qui ſignifie *recevoir*, *parler obligeamment*; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons écrivains dans le ſtile noble.

GRAND & GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRand eſt un des mots les plus fréquemment employés dans le ſens moral & avec le moins de circonſpection. *Grand* homme, *grand* génie, *grand* eſprit, *grand* capitaine, *grand* philoſophe, *grand* orateur, *grand* poëte; on entend par cette expreſſion, *quiconque dans ſon art paſſe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il eſt dificile de poſer ces bornes, on donne ſouvent le nom de *grand* au médiocre.

On ſe trompe moins dans les ſignifications de ce terme au phyſique. On ſait ce que c'eſt qu'un *grand* orage, un *grand* malheur, une *grande* maladie, de *grands* biens, une *grande* miſère.

Quelquefois le terme *gros* eſt mis au phyſique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit, de *gros biens*, pour *grandes richeſſes*; *une groſſe pluie*, pour *grande pluie*; mais non pas *gros capitaine*, pour *grand capitaine*; *gros miniſtre*, pour *grand miniſtre*. *Grand financier*, ſignifie *un homme très intelligent dans les fi-*

Digitized by Google

nances de l'état ; gros financier, ne veut dire *qu'un homme enrichi dans la finance.*

Le *grand homme* eſt plus dificile à définir que le *grand artiſte.* Dans un art, dans une profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt apellé *grand* dans ſon art, & ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite ; mais le *grand homme* doit réunir des mérites diférens. *Gonſalve* ſurnommé le *grand capitaine*, qui diſait, *la toile d'honneur doit être groſſiérement tiſſue*, n'a jamais été apellé *grand homme.* Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui l'on doit refuſer l'épithète de *grand homme*, que de trouver ceux à qui on doit l'acorder. Il ſemble que cette dénomination ſupoſe quelques *grandes* vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de ſon tems, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée ; nul écrivain cependant ne lui donne le titre de *grand homme*, parce qu'avec de *grandes* qualités il n'eut aucune *grande* vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſupoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une *dignité* ; c'eſt en Eſpagne un nom apellatif, honorifique, diſtinctif, que le roi donne aux

Digitized by Google

perſonnes qu'il veut honorer. Les *grands* ſe couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou ſeulement en ſe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à ſeize principaux ſeigneurs les privilèges de la *grandeſſe*. Cet empereur, roi d'Eſpagne, acorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses ſucceſſeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les *grands* d'Eſpagne ont longtems prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de *grand* a toujours été donné en France à pluſieurs premiers oficiers de la couronne, comme *grand*-ſénéchal, *grand*-maître, *grand*-chambellan, *grand*-écuyer, *grand*-échanſon, *grand*-panetier, *grand*-veneur, *grand*-louvetier, *grand*-fauconier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diſtinguer de ceux qui ſervaient ſous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux; quoique le connétable fût le premier des grands-oficiers, le chancelier le ſecond oficier de l'état, & le maréchal le ſecond oficier de l'armée. La raiſon en eſt qu'ils n'avaient point de vice-gérens, de ſous-connétables, de ſous-maréchaux, de ſous-chanceliers, mais des oficiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel ſous le *grand*-maître, des chambel-

Digitized by Google

lans ſous le *grand*-chambellan, des écuyers ſous le *grand*-écuyer, &c.

Grand, qui ſignifie *grand-ſeigneur*, a une ſignification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au ſultan des Turcs, qui prend celui de *padisha*, auquel *grand-ſeigneur* ne répond point. On dit, un *grand*, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on apelle communément *grand-ſeigneur*, celui qui a de la naiſſance, des dignités & des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit, un *pauvre gentilhomme*, & non pas un *pauvre grand-ſeigneur*.

Grand eſt autre que *puiſſant*; on peut être l'un & l'autre; mais le *puiſſant* déſigne une place importante; le *grand* annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le *puiſſant* commande, le *grand* a des honneurs.

On a de la *grandeur* dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui par leur état ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de *grandeur* d'ame qu'un monarque; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe, *ce marchand*, *ce fermier s'eſt conduit avec grandeur*; à moins que dans une circonſtance

Digitized by Google

ſingulière & par opoſition, on ne dira, par exemple, *le fameux négociant qui reçut* Charles-Quint *dans ſa maiſon, & qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de *grandeur* aux hommes conſtitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évèques, les apellaient encor *votre grandeur.* Ces titres, que la baſſeſſe prodigue & que la vanité reçoit, ne ſont plus guères en uſage.

La *hauteur* eſt ſouvent priſe pour la *grandeur.* Qui étale la *grandeur* montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la *grandeur*, ſelon ce mot de Montagne: *nous ne pouvons y ateindre, vengeons-nous par en médire.*

Des mots GRAVE & GRAVITÉ.

GRave, au ſens moral, tient toujours du phyſique: il exprime quelque choſe de poids; c'eſt pourquoi on dit, *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves.* Le *grave* eſt au ſérieux ce que le plaiſant eſt à l'enjoué: il a un degré de plus, & ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, & même faute d'idées. On eſt *grave* ou par bienſéan-

Digitized by Google

ce, où par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Il y a de la différence entre être *grave* & être un homme *grave*. C'eſt un défaut d'être *grave* hors de propos. Celui qui eſt *grave* dans la ſociété eſt rarement recherché. Un homme *grave* eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

Pietate gravem ac meritis ſi forte virum quem.

L'air décent eſt néceſſaire partout; mais l'air *grave* n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtère important, dans un conſeil. Quand la *gravité* n'eſt que dans le maintien, comme il arive très ſouvent, on dit *gravement* des inepties: cette eſpèce de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne pas à qui veut en impoſer par cet air d'autorité & de ſufiſance.

Le duc de la *Rochefoucault* a dit que *la gravité eſt un myſtère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.* Sans examiner ſi cette expreſſion, *myſtère du corps*, eſt naturelle & juſte, il ſufit de remarquer que la réflexion eſt vraie pour tous ceux qui afectent de la *gravité*, mais non pour ceux qui ont dans l'ocaſion une *gravité* convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils ſont, aux matières qu'on traite.

Un auteur *grave* eſt celui dont les opinions ſont ſuivies dans les matières contentieuſes; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit ſur

Digitized by Google

des choſes hors de doute. Il ſerait ridicule d'apeller *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la *gravité* dans le ſtile. *Tite-Live*, de *Thou*, ont écrit avec *gravité:* on ne peut pas dire la même choſe de *Tacite*, qui a recherché la préciſion, & qui laiſſe voir de la malignité; encor moins du *cardinal de Retz*, qui met quelquefois dans ſes écrits une gaieté déplacée & qui s'écarte quelquefois des bienſéances.

Le ſtile *grave* évite les ſaillies, les plaiſanteries; s'il s'élève quelquefois au ſublime, ſi dans l'ocaſion il eſt touchant, il rentre bientôt dans cette ſageſſe, dans cette ſimplicité noble qui fait ſon caractère; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande dificulté eſt de n'être point monotone.

Afaire *grave*, cas *grave*, ſe dit plutôt d'une cauſe criminelle que d'un procès civil. Maladie *grave* ſupoſe du danger.

Digitized by Google

HABILE, HABILETÉ.

Habile. Terme adjectif, qui, comme preſque tous les autres, a des acceptions diverſes ſelon qu'on l'employe. Il vient évidemment du latin *habilis*, & non comme le prétend *Pezron*, du celte *abil*. Mais il importe plus de ſavoir la ſignification des mots que leur ſource.

En général il ſignifie plus que capable, plus qu'inſtruit, ſoit qu'on parle d'un artiſte ou d'un général, ou d'un ſavant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur la guerre, ou même l'avoir vue, ſans être *habile* à la faire. Il peut être capable de commander: mais pour aquérir le nom d'*habile* général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec ſuccès.

Un juge peut ſavoir toutes les loix ſans être *habile* à les apliquer. Le ſavant peut n'être *habile* ni à écrire, ni à enſeigner: l'*habile* homme eſt donc celui qui fait un grand uſage de ce qu'il ſait; le capable peut, & l'*habile* exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un *habile* poëte, un *habile* orateur; & ſi on le dit quelquefois d'un orateur, c'eſt lorſqu'il s'eſt tiré avec habileté, avec dextérité, d'un ſujet épineux.

Digitized by Google

Par exemple, *Boſſuet* ayant à traiter, dans l'oraiſon funèbre du grand *Condé*, l'article de ſes guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence auſſi glorieuſe que l'innocence même. Il manie ce morceau *habilement*, & dans le reſte il parle avec grandeur.

On dit, *habile* hiſtorien, c'eſt-à-dire, hiſtorien qui a puiſé dans les bonnes ſources, qui a comparé les relations, qui en juge ſainement, en un mot qui s'eſt donné beaucoup de peine. S'il a encor le don de narrer avec l'éloquence convenable, il eſt plus qu'*habile*, il eſt grand hiſtorien, comme *Tite-Live*, de *Thou*, &c.

Le mot d'*habile* convient aux arts qui tiennent à la fois de l'eſprit & de la main, comme la peinture, la ſculpture. On dit, un *habile* peintre, un *habile* ſculpteur, parce que ces arts ſupoſent un long aprentiſſage, au lieu qu'on eſt poëte preſque tout d'un coup, comme *Virgile*, *Ovide*, &c., & qu'on eſt même orateur ſans avoir beaucoup étudié, ainſi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant *habile* prédicateur ? C'eſt qu'alors on fait plus d'atention à l'art qu'à l'éloquence, & ce n'eſt pas un grand éloge. On ne dit pas du ſublime *Boſſuet*, c'eſt un *habile faiſeur d'oraiſons funèbres*. Un ſimple joueur d'inſtrumens eſt *habile*. Un compoſiteur doit être plus qu'*habile*; il lui faut du génie. Le metteur-en-œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a deſſiné habilement.

Digitized by Google

Dans le ſtile comique *habile* peut ſignifier diligent, empreſſé. *Molière* fait dire à monſieur *Loyal*,

Que chacun ſoit habile
A vuider de céans juſqu'au moindre utencile.

Un *habile* homme dans les afaires eſt inſtruit, prudent & actif; ſi l'un de ces trois mérites lui manque, il n'eſt point habile.

Habile courtiſan emporte un peu plus de blâme que de louange; il veut dire trop ſouvent *habile* flateur; il peut auſſi ne ſignifier qu'un homme adroit qui n'eſt ni bas, ni méchant. Le renard qui, interrogé par le lion ſur l'odeur qu'exhale ſon palais, lui répond qu'il eſt enrhumé, eſt un courtiſan *habile*. Le renard, qui pour ſe venger de la calomnie du loup conſeille au vieux lion la peau d'un loup fraichement écorché pour réchaufer ſa majeſté, eſt plus qu'*habile* courtiſan. C'eſt en conſéquence qu'on dit, un *habile* fripon, un *habile* ſcélérat.

Habile, en juriſprudence, ſignifie reconnu capable par la loi; & alors *capable* veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On eſt *habile* à ſuccéder; les filles ſont quelquefois *habiles* à poſſéder une pairie, elles ne ſont point *habiles* à ſuccéder à la couronne.

Les particules *dans*, *à*, & *en*, s'employent avec ce mot. On dit, *habile* dans un art,

Digitized by Google

habile à manier le ciseau, *habile* en mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral, sur le danger de vouloir être trop *habile*, ou de faire l'*habile* homme, sur les risques que court ce qu'on apelle une *habile* femme, quand elle veut gouverner les afaires de sa maison sans conseil (*). On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations. Ceux qui président à ce grand & important ouvrage doivent traiter au long les articles des arts & des sciences qui instruisent le public; & ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature doivent avoir le mérite d'être courts.

Habileté. Ce mot est à *capacité* ce qu'*habile* est à *capable: habileté* dans une science, dans un art, dans la conduite.

On exprime une qualité aquise, en disant, *il a de l'habileté.* On exprime une action, en disant, *il a conduit cette afaire avec habileté.*

Habilement a les mêmes acceptions: il travaille, il joue, il enseigne *habilement*; il a surmonté *habilement* cette dificulté. Ce n'est guères la peine d'en dire davantage sur ces petites choses.

(*) Ces mots ont été composés pour le dictionnaire encyclopédique.

Digitized by Google

HAUTAIN.

Hautain eſt le ſuperlatif de *haut* & d'*altier*. Ce mot ne ſe dit que de l'eſpèce humaine : on peut dire en vers,

Un courſier plein de feu levant ſa tête altière.

J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un courſier. On a blâmé dans *Malherbe*, & il paraît que c'eſt à tort, ces vers ſi connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a ſupoſé mal-à-propos les ames dans ces ſépulcres ; mais on pouvait ſe ſouvenir qu'il y avait deux ſortes d'ames chez les poëtes anciens, l'une était l'entendement, & l'autre l'ombre légère, le ſimulacre du corps. Cette dernière reſtait quelquefois dans les tombeaux, ou errait autour d'eux. La théologie ancienne eſt toujours celle des poëtes, parce que c'eſt celle de l'imagination. On a cru cette petite obſervation néceſſaire.

Hautain eſt toujours pris en mauvaiſe part. C'eſt l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arogant ;

Digitized by Google

arogant; c'eſt le plus ſûr moyen de ſe faire haïr, & le défaut dont on doit le plus ſoigneuſement coriger les enfans. On peut être haut dans l'ocaſion avec bienſéance. Un prince peut & doit rejetter avec une hauteur héroïque des propoſitions humiliantes, mais non pas avec des airs *hautains*, un ton *hautain*, des paroles *hautaines*. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être *hautaines*, parce qu'ils leur paſſent tout; mais les autres femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame *haute* eſt l'ame grande; la *hautaine* eſt ſuperbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modeſtie: on n'a point l'humeur *hautaine* ſans un peu d'inſolence; l'inſolent eſt à l'égard du *hautain* ce qu'eſt le *hautain* à l'impérieux. Ce ſont des nuances qui ſe ſuivent, & ces nuances ſont ce qui détruit les ſynonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a pu, par les mêmes raiſons qu'on peut voir au mot *habile*. Le lecteur ſent combien il ſerait aiſé & ennuyeux de déclamer ſur ces matières.

TAYLOR INST. FORD

HAUTEUR, *grammaire, morale.*

SI *hautain* eſt toujours pris en mal, *hauteur* eſt tantôt une bonne, tantôt une mauvaiſe qualité, ſelon la place qu'on tient, l'ocaſion où l'on ſe trouve, & ceux avec qui l'on traite.

Digitized by Google

Le plus bel exemple d'une *hauteur* noble & bien placée eſt celui de *Popilius* qui trace un cercle autour d'un puiſſant roi de Syrie, & lui dit, vous ne ſortirez pas de ce cercle ſans ſatisfaire à la république, ou ſans atirer ſa vengeance. Un particulier qui en uſerait ainſi ſerait un impudent. *Popilius* qui repréſentait Rome mettait toute la grandeur de Rome dans ſon procédé, & pouvait être un homme modeſte.

Il y a des *hauteurs* généreuſes; & le lecteur dira que ce ſont les plus eſtimables. Le duc d'Orléans, régent du royaume, preſſé par monſieur *Sum* envoyé de Pologne de ne point recevoir le roi *Staniſlas*, lui répondit, dites à votre maître que la France a toujours été l'aſyle des rois.

La *hauteur* avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ſes ennemis eſt d'un autre genre, & moins ſublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du miniſtre d'état *Pompone*. Il avait une *hauteur*, une fermeté d'ame que rien ne faiſait ployer. *Louis XIV*, dans un mémoire de ſa main (*), dit de ce même miniſtre, qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

On a ſouvent employé au pluriel le mot *hauteur* dans le ſtile relevé, les *hauteurs de l'eſprit humain*; & on dit dans le ſtile ſimple, il a eu des *hauteurs*, il s'eſt fait des ennemis par ſes *hauteurs*.

Ceux qui ont aprofondi le cœur humain en diront davantage ſur ce petit article.

(*) On trouve ce morceau tout entier dans le *ſiècle de Louis XIV*.

Digitized by Google

HEMISTICHE.

Hemiſtiche, ἡμιστιχος, *ſ. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article qui parait d'abord une minutie demande pourtant toute l'atention de quiconque veut s'inſtruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'eſt proprement le partage que des vers alexaudrins. La néceſſité de couper toujours ces vers en deux parties égales, & la néceſſité non moins forte d'éviter la monotonie, d'obſerver ce repos & de le cacher, ſont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il eſt plus dificile.

Voici des vers techniques qu'on propoſe (quelques faibles qu'ils ſoient) pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'*hémiſtiche* ſemble entrainer avec elle.

Obſervez l'*hémiſtiche*, & redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme atache auprès de lui.
Que votre phraſe heureuſe, & clairement rendue,
Soit tantôt terminée, & tantôt ſuſpendue;
C'eſt le ſecret de l'art. Imitez ces accens
Dont l'aiſé *Geliotte* avait charmé nos ſens.
Toujours harmonieux, & libre ſans licence,
Il n'apeſantit point ſes ſons & ſa cadence.

Digitized by Google

Sallé, dont *Terpſicore* avait conduit les pas,
Fit ſentir la meſure, & ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreilles n'ont qu'à conſulter ſeulement les points & les virgules de ces vers, ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de ſix ſillabes, cependant la cadence y eſt toujours variée, la phraſe y eſt contenue ou dans un demi vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne compléter le ſens qu'au bout de ſix vers ou de huit; & c'eſt ce mélange qui produit une harmonie dont on eſt frapé, & dont peu de lecteurs voyent la cauſe.

Pluſieurs dictionnaires diſent que l'*hémiſtiche* eſt la même choſe que la céſure. Mais il y a une grande diférence. L'*hémiſtiche* eſt toujours à la moitié du vers. La céſure qui rompt le vers eſt partout où elle coupe la phraſe.

Tien. le voila. marchons. il eſt à nous. vien, frape.

Preſque chaque mot eſt une céſure dans ce vers.

Hélas quel eſt le prix des vertus? la ſoufrance.

La céſure eſt ici à la neuviéme ſyllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix ſyllabes, il n'y a point d'*hémiſtiche*, quoi qu'en diſent tant de dictionnaires; il n'y a que des

Digitized by Google

céſures ; on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds & demi.

Ainſi partagez ..... boiteux & mal faits.
Ces vers languiſſans ..... ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette eſpèce dans le tems qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très dificilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins, les ſeuls qui ont en éfet naturellement cet *hémiſtiche.* Mais on ne ſongeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les ſpondées & par les dactyles, que leurs *hémiſtiches* pouvaient contenir ou cinq, ou ſix, ou ſept ſyllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des *hémiſtiches* de cinq ſyllabes égales, & ces deux meſures étant trop courtes & trop raprochées, il en réſultait néceſſairement cette uniformité ennuyeuſe qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus le vers pentamètre latin, venant après un hexamètre, produiſait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux *hémiſtiches* égaux pouraient ſe ſoufrir dans des chanſons ; ce fut pour la muſique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, & qu'*Horace* les imita quelquefois, lorſque le chant était joint à la poëſie ſelon ſa première inſtitution. On pourait parmi nous introduire dans le chant cette meſure qui aproche de la ſaphique.

Digitized by Google

L'amour eſt un Dieu ..... que la terre adore,
Il fait nos tourmens ..... il ſait les guérir,
Dans un doux repos ..... heureux qui l'ignore,
Plus heureux cent fois ..... qui peut le ſervir.

Mais ces vers ne pouraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cauſe de la cadence uniforme. Les vers de dix ſyllabes ordinaires ſont d'une autre meſure; la céſure ſans *hémiſtiche* eſt preſque toujours à la fin du ſecond pied, de ſorte que le vers eſt ſouvent en deux meſures, l'une de quatre; l'autre de ſix ſyllabes. Mais on lui donne auſſi ſouvent une autre place: tant la variété eſt néceſſaire!

Languiſſant, faible, & courbé ſous les maux,
J'ai conſumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de ſoins? l'envie,
Son ſouffle impur empoiſonna ma vie.

Au premier vers, la céſure eſt après le mot *faible*; au ſecond, après *jours*; au troiſiéme elle eſt encor plus loin, après *ſoins*; au quatriéme elle eſt après *impur*.

Dans les vers de huit ſyllabes il n'y a ni *hémiſtiches* ni céſure.

Loin de nous ce diſcours vulgaire,
Que la nature dégénère,

Digitized by Google

Que tout paſſe & que tout finit.
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers s'il y avait une céſure, elle ſerait à la ſixiéme ſyllabe. Au troiſiéme elle ſerait à la troiſiéme ſyllabe, *paſſe*, plutôt à la quatriéme *ſe*, qui eſt confondue avec la troiſiéme *pas*. Mais en éfet il n'y a point là de céſure. L'harmonie des vers de cette meſure conſiſte dans le choix heureux des mots & dans les rimes croiſées; faible mérite ſans les penſées & les images.

Les Grecs & les Latins n'avaient point d'*hémiſtiches* dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poëſies.

Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,
Le corteſie, l'audaci impreſe io canto
Che furo al tempo che paſſaro i mori
D'Africa il mar, & in Francia nocquer tanto. &c.

Ces vers ſont comptés d'onze ſyllabes, & le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un *hémiſtiche*, il faudrait qu'il tombât au deuxiéme pied & trois quarts.

La poëſie anglaiſe eſt dans le même cas. Les grands vers anglais ſont de dix ſyllabes; ils n'ont point d'*hémiſtiches*, mais ils ont des céſures marquées.

Digitized by Google

At tropington .... not far from Cambridge, ſtood
A croſs a pleaſing ſtream .... a bridge of would
Near it a mill .... in low and plashi ground,
Where corn for all the neigbouring parts .... was ground.

Les céſures diférentes de ces vers ſont déſignées par les tirets.

Au reſte, il eſt inutile de dire que ces vers ſont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau*, traité depuis par *La Fontaine*. Mais ce qui eſt utile pour les amateurs, c'eſt de ſavoir que non-ſeulement les Anglais & les Italiens ſont afranchis de la gêne de l'*hémiſtiche*, mais encor qu'ils ſe permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles, & qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'allonger & d'acourcir les mots ſelon le beſoin, d'en changer la terminaiſon, de leur ôter des lettres; qu'enfin dans leurs piéces dramatiques & dans quelques poëmes, ils ont ſecoué le joug de la rime. De ſorte qu'il eſt plus aiſé de faire cent vers italiens & anglais paſſables que dix français à génie égal.

Les vers allemands ont un *hémiſtiche*, les eſpagnols n'en ont point. Tel eſt le génie diférent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui conſiſte dans la conſtruction des phraſes, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inverſions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles,

Digitized by Google

dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles & des conſonnes ; ce génie, dis-je, détermine toutes les diférences qui ſe trouvent dans la poëſie de toutes les nations. L'*hémiſtiche* tient évidemment à ce génie des langues.

C'eſt bien peu de choſe qu'un *hémiſtiche*. Ce mot ſemblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arêter un peu. Rien n'eſt à mépriſer dans les arts : les moindres régles ſont quelquefois d'un très grand détail. Cette obſervation ſert à juſtifier l'immenſité de ce dictionnaire, & doit inſpirer de la reconnoiſſance par les peines prodigieuſes de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejetter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion hazardée. Mais qui exige que tout ſoit aprofondi ?

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

CE mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* eſt l'origine : de là ces anciennes expreſſions, *à la bonne heure*, *à la mal-heure* : car nos pères n'avaient pour toute philoſophie que quelques préjugés : des nations plus anciennes admettaient des heures favorables & funeſtes.

Digitized by Google

On pourait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, & conclure de là qu'ils regardaient le bonheur comme une choſe très paſſagère, telle qu'elle eſt en éfet. Ce qu'on apelle *bonheur* eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques idées de plaiſir: car qui n'a qu'un moment de plaiſir n'eſt point un homme *heureux*, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaiſir eſt plus rapide que le bonheur, & le bonheur que la félicité. Quand on dit, je ſuis *heureux* dans ce moment, on abuſe du mot; & cela ne veut dire, que j'ai du plaiſir. Quand on a des plaiſirs un peu répétés, on peut dans cet eſpace de tems ſe dire *heureux*. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'eſt un état de félicité. On eſt quelquefois bien loin d'être *heureux* dans la proſpérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand feſtin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit apeller perſonne heureux avant ſa mort*, ſemble rouler ſur de bien faux principes. On dirait par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'*heureux* qu'à un homme qui le ſerait conſtamment depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa dernière heure. Cette ſérie continuelle de momens agréables eſt impoſſible par la conſtitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours *heureux*

Digitized by Google

eſt la pierre philoſophale de l'ame ; c'eſt beaucoup pour nous de n'être pas longtems dans un état triſte. Mais celui qu'on ſupoſerait avoir toujours joui d'une vie *heureuſe*, & qui périrait miſérablement, aurait certainement mérité le nom d'*heureux* juſqu'à ſa mort, & on pourait prononcer hardiment qu'il a été le plus *heureux* des hommes. Il ſe peut très bien que *Socrate* ait été le plus *heureux* des Grecs, quoique des juges ou ſuperſtitieux & abſurdes, ou iniques, ou tout cela enſemble, l'ayent empoiſonné juridiquement à l'âge de ſoixante & dix ans, ſur le ſoupçon qu'il croyait un ſeul Dieu.

Cette maxime philoſophique tant rebatue, *nemo ante obitum felix*, parait donc abſolument fauſſe en tout ſens ; & ſi elle ſignifie qu'un homme *heureux* peut mourir d'une mort *malheureuſe*, elle ne ſignifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi.*, eſt encor plus faux. Quiconque même a vécu doit ſavoir combien le vulgaire ſe trompe.

On demande s'il y a une condition plus *heureuſe* qu'une autre ? ſi l'homme en général eſt plus *heureux* que la femme ? Il faudrait avoir eſſayé de toutes les conditions, avoir été homme & femme comme *Tirésias* & *Iphis*, pour décider cette queſtion ; encor faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un eſprit également propre à chacune, & il fau-

Digitized by Google

drait avoir passé par tous les états possibles de l'homme & de la femme pour en juger.

On demande encor si de deux hommes l'un est plus *heureux* que l'autre? Il est bien clair que celui qui a la pierre & la goute, qui perd son bien, son honneur, sa femme & ses enfans, & qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, est moins *heureux* dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune sultan vigoureux, ou que le savetier de *La Fontaine*.

Mais on veut savoir quel est le plus *heureux* de deux hommes également sains, également riches, & d'une condition égale? Il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet, & en même tems le plus sensible, est le plus *heureux*. Mais malheureusement le plus sensible est presque toujours le moins modéré. Ce n'est pas notre condition, c'est la trempe de notre ame qui nous rend *heureux*. Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, & nos organes ont été arangés sans que nous y ayons la moindre part. C'est au lecteur à faire là-dessus ses réflexions. Il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'instruire; en fait de morale, il faut le laisser penser.

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourit de biscuits, à qui on donne des jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de galle, qui meurent de faim,

Digitized by Google

qu'on chasse, qu'on bat, & qu'ensuite un jeune chirurgien disséque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pates. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être *heureux* ou malheureux ?

On dit, pensée *heureuse*, trait *heureux*, repartie *heureuse*, physionomie *heureuse*, climat *heureux*. Ces pensées, ces traits *heureux* qui nous viennent comme des inspirations soudaines, & qu'on apelle *des bonnes fortunes d'hommes d'esprit*, nous sont inspirés comme la lumière entre dans nos yeux, sans que nous la cherchions. Ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie *heureuse*, c'est-à-dire, douce & noble, si indépendante de nous & si souvent trompeuse. Le climat *heureux* est celui que la nature favorise. Ainsi sont les imaginations *heureuses*, ainsi est l'*heureux* génie, c'est-à-dire, le grand talent. Et qui peut se donner le génie? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conserver toujours brillant?

Puisqu'*heureux* vient de la *bonne heure*, & *malheureux* de la *malheure*, on pourait dire que ceux qui pensent, qui écrivent avec *génie*, qui réussissent dans les ouvrages de goût, écrivent *à la bonne heure*. Le grand nombre est de ceux qui écrivent *à la malheure*.

Quand on dit, un *heureux scélérat*, on n'entend par ce mot que ses succès. *Felix Sylla*, l'*heureux Sylla*, un *Alexandre VI*, un duc *Borgia*, ont *heureusement* pillé, trahi, empoisonné, ravagé, égorgé. Mais s'ils se sont crus

Digitized by Google

des ſcélérats, il y a grande aparence qu'ils étaient très malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs ſemblables.

Il ſe pourait qu'un ſcélérat mal élevé, un Turc, par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui eſt permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire ſerrer d'un cordon de ſoye le col de ſes viſirs quand ils ſont riches, de jetter dans le canal de la mer noire ſes frères étranglés ou maſſacrés, & de ravager cent lieues de pays pour ſa gloire; il ſe pourait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remords que ſon mufti, & fût très *heureux*. C'eſt ſur quoi le lecteur peut encor penſer beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes *heureuſes*, d'autres malheureuſes; *heureuſement* il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile, *heureuſement* on n'y a pas réuſſi.

Des ames de boue, des fanatiques abſurdes préviennent tous les jours les puiſſans, les ignorans contre les philoſophes. Si *malheureuſement* on les écoutait, nous retomberions dans la barbarie, dont les ſeuls philoſophes nous ont tirés.

Digitized by Google

HISTORIOGRAPHE.

Titre fort diférent de celui d'hiſtorien. On apelle communément en France *hiſtoriographe*, l'homme de lettres penſionné, & comme on diſait autrefois, apointé pour écrire l'hiſtoire. *Alain Chartier* fut *hiſtoriographe* de *Charles VII.* Il dit qu'il interrogea les domeſtiques de ce prince, & leur fit prêter ſerment, ſelon le devoir de ſa charge, pour ſavoir d'eux ſi *Charles* avait eu en éfet *Agnès Sorel* pour maîtreſſe. Il conclut qu'il ne ſe paſſa jamais rien de libre entre ces amans, & que tout ſe réduiſit à quelques careſſes honnêtes, dont ces domeſtiques avaient été les témoins innocens. Cependant il eſt conſtant, non par les *hiſtoriographes*, mais par les hiſtoriens apuyés ſur les titres de famille, que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par ſon mari. Depuis ce tems il y eut ſouvent des *hiſtoriographes* de France en titre, & l'uſage fut de leur donner des brevets de conſeillers d'état avec les proviſions de leur charge. Ils étaient commenſaux de la maiſon du roi. *Mathieu* eut ces privilèges ſous *Henri IV*, & n'en écrivit pas mieux l'hiſtoire.

A Veniſe c'eſt toujours un noble du ſénat qui a ce titre & cette fonction; & le célèbre *Nani* les a remplis avec une aprobation

Digitized by Google

générale. Il eſt bien dificile que l'*hiſtoriographe* d'un prince ne ſoit pas un menteur; celui d'une république flate moins, mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine les *hiſtoriographes* ſont chargés de recueillir tous les événemens & tous les titres originaux ſous une dynaſtie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaſte ſalle, par un orifice ſemblable à la gueule du lion, dans laquelle on jette à Veniſe les avis ſecrets qu'on veut donner; lorſque la dynaſtie eſt éteinte, on ouvre la ſalle, & on rédige les matériaux, dont on compoſe une hiſtoire autentique. Le journal général de l'empire ſert auſſi à former le corps d'hiſtoire; ce journal eſt ſupérieur à nos gazettes, en ce qu'il eſt fait ſous les yeux des mandarins de chaque province, revu par un tribunal ſuprême, & que chaque piéce porte avec elle une autenticité qui fait foi dans les matières contentieuſes.

Chaque ſouverain choiſit ſon *hiſtoriographe*. *Vitorio Siri* le fut. *Péliſſon* fut choiſi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de ſon régne, & il s'aquita de cet emploi avec éloquence dans l'hiſtoire de la Franche-Comté. *Racine* le plus élégant des poëtes, & *Boileau* le plus corect, furent enſuite ſubſtitués à *Péliſſon*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du paſſage du Rhin écrits par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires ſi *Louis XIV* paſſa le Rhin ou non avec les troupes qui traverſèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre aſſez combien il eſt rare qu'un

Digitized by Google

qu'un *hiſtoriographe* oſe dire la vérité. Auſſi pluſieurs qui ont eu ce titre ſe ſont bien donné de garde d'écrire l'hiſtoire : ils ont fait comme *Amiot*, qui diſait qu'il était trop atachè à ſes maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'*hiſtoriographe* après avoir donné ſon hiſtoire de France ; il n'eut qu'une penſion de 600 livres regardée ſeulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il eſt très dificile d'aſſigner aux ſciences & aux arts, aux travaux litéraires leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un *hiſtoriographe* eſt de raſſembler les matériaux, & on eſt hiſtorien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amaſſer, le ſecond choiſir & aranger. L'*hiſtoriographe* tient plus de l'annaliſte ſimple, & l'hiſtorien ſemble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'eſt pas la peine de dire ici que l'un & l'autre doivent également dire la vérité ; mais on peut examiner cette grande loi de Ciceron, *ni quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oſer ne taire aucune vérité. Cette règle eſt au nombre des loix qui ont beſoin d'être commentées. Je ſupoſe un prince qui confie à ſon *hiſtoriographe* un ſecret important auquel l'honneur de ce prince eſt ataché, ou que même le bien de l'état exige que ce ſecret ne ſoit jamais revélé ; l'*hiſtoriographe* ou l'hiſtorien doit-il manquer de foi à ſon prince ? doit-il trahir ſa patrie pour obéir à *Ciceron ?* La curioſité du public ſemble l'exiger ; l'honneur,

Digitized by Google

le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'hiſtoire.

Une vérité deshonore une famille, l'*hiſtoriographe* ou l'hiſtorien doit-il l'aprendre au public? non ſans doute, il n'eſt point chargé de revéler la honte des particuliers, & l'hiſtoire n'eſt point une ſatyre.

Mais ſi cette vérité ſcandaleuſe tient aux événemens publics, ſi elle entre dans les intérêts de l'état, ſi elle a produit des maux dont il importe de ſavoir la cauſe, c'eſt alors que la maxime de *Ciceron* doit être obſervée; car cette loi eſt comme toutes les autres loix, qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées ſelon les convenances.

Gardons-nous de ce reſpect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injuſtices que le malheur des tems a arachées à des corps reſpectables; on ne ſaurait trop les mettre au jour; ce ſont des phares qui avertiſſent ces corps toujours ſubſiſtans de ne plus ſe briſer aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au ſuplice, ſi une aſſemblée de théologiens a demandé le ſang d'un infortuné qui ne penſait pas comme eux, il eſt du devoir d'un hiſtorien d'inſpirer de l'horreur à tous les ſiécles pour ces aſſaſſinats juridiques. On a dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureuſement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ſes pères: on aime à les

Digitized by Google

condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'*hiſtoriographe* ou l'hiſtorien les encourage dans ces ſentimens, & en retraçant les guerres de la Fronde, & celles de la religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encor.

LETTRE
DE MONSIEUR F.

TOut le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre monſieur *B...*; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muet *vis-à-vis* monſieur *B...* J'ai pris des engagemens vis-à-vis le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *penſées raiſonnables*, que je donnai en 1759, au mois de Juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de monſieur *Gervaiſe Holmes* en 1750. Tout Paris vis-à-vis les *penſées raiſonnables* eſt pour la lettre de monſieur *Gervaiſe Holmes*, & tout Londres eſt pour les *penſées*. Je peux dire *vis-à-vis* de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *penſées*, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Digitized by Google

Le *journal de Trevoux* du mois de Juin 1751, & l'*avant-coureur* du 5 Juillet, ſont de mon avis. Il eſt vrai que le *journal chrétien* ſe déclare abſolument contre les *penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le mercure de Février 1753, pag. 55 & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à monſieur *B*... directement, atendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour le prouver je rapellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma *bibliothèque impartiale*, pag. 75, raporté très infidélement dans le *journal litéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière dans ſon dix-ſeptiéme tome, avec ſa ſagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103e tomes de ma *bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet:* ils verront aiſément la diférence entre les compoſſibles, les poſſibles ſimples, les non-poſſibles & les impoſſibles; il ſerait aiſé de s'y méprendre, ſi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans

Digitized by Google

les articles 7, 9 & 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu monsieur de *Cahusac* me manda quelque tems avant qu'il fût ataqué dans la piemère, qu'il avait entendu dire à monsieur l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de monsieur de *la Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi, & que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si monsieur *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement monsieur de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au système des compossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déja répondu à cette calomnie abominable, dans ma *bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1° L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser, ni persuader. 2° L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3° L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi

Digitized by Google

je reviens à monsieur *B...*, mon adversaire, que j'estimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730 son *ame des bêtes*. Un mauvais plaisant dit à ce sujet, que monsieur *B...* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays; cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le *journal helvétique*, Octobre 1739. Ensuite il donna ses *admirables pensées*, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On sait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *pensées raisonnables*. J'aprends qu'un savant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à monsieur *Pitt* en Angleterre, & à mylord *Holderneſſe*; je suis étonné qu'ils ne m'ayent point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*encyclopédie* tout seul; si monsieur *Cabusac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de monsieur *Pfaf*, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père *Crouſt*, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, & tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échapé.

Digitized by Google

Ils coûteront trois livres le tome, c'eſt marché donné.

Il y a longtems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre profeſſeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par ſon zèle pour les manuſcrits: ſon *catéchiſme chrétien*, ainſi que mon *philoſophe chrétien*, & le *journal chrétien*, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarures du ſieur *Des-Accords*.

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez aprofondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretzer*, dans ſon vingt-uniéme volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de *la théologie* de mon illuſtre ami monſieur *Onekre*. J'en rendrai compte dans mon prochain *journal*. Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois, je les prie de me lire & de me payer.

RÉPONSE A .....

J'Ai été touché, monſieur, de votre lettre du 12 Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la ſenſibi-

Digitized by Google

lité & de l'honnêteté. Vous m'aprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans; je vous félicite de vivre si vous trouvez la vie plaisante : j'ai toujours été affligé que dans le meilleur des mondes possibles il y eût des cailloux dans les vessies, atendu que les vessies ne sont pas plus faites pour être des carières que des lanternes; mais je me suis toujours soumis à la Providence, je n'ai point été taillé; j'ai eu & j'ai ma bonne dose de mal en autre monnaie; chacun a la sienne; il faut savoir soufrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne sais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années; vous m'aprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé *Vaugé*, qui n'en peut répondre, atendu qu'il est mort. Si ces lettres ont été son seul héritage, je conseille aux hoirs de renoncer à la succession. J'ai lu ce recueil, je m'y suis ennuyé, mais j'ai assez de mémoire dans ma soixante & douziéme année pour assûrer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne soit falsifiée; je défie tous les *Vaugé* morts ou vivans, & tous les éditeurs de rapsodies, de montrer une seule page de ma main qui soit conforme à ce qu'on a eu la sotise d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on est en possession de se servir de mon nom; je suis bien aise qu'il ait fait gagner quelque chose à de pauvres diables; il faut que le *pauvre dia-*

Digitized by Google

ble vive ; mais il faudrait au moins qu'il me consultât, pour gagner son argent plus honnêtement.

Vous m'aprenez, monsieur, que l'auteur de l'*année litéraire* a fait usage de ces lettres, vous ne me dites pas quel usage, & si c'est celui qu'on fait ordinairement de ses feuilles ; tout ce que je peux vous répondre, c'est que je n'ai jamais lu l'*année litéraire*, & que je suis trop propre pour en faire usage.

Vous craignez que l'impression de ces chifons ne me fasse mourir de chagrin, rassûrez-vous, je ne suis point abandonné dans ma vieillesse décrépite, j'ai dans ma maison un jésuite qui m'a donné des leçons de patience ; car si j'ai haï les jésuites quand ils étaient puissans & un peu insolens, je les aime quand ils sont humiliés : je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit ; mes paysans sont tous à leur aise ; ils ne voyent jamais d'huissiers avec des contraintes. J'ai bâti, comme monsieur de *Pompignan*, une jolie église, où je prie Dieu pour sa conversion, & pour celle de *Catherine Fréron* ; je le prie aussi qu'il vous inspire la discrétion de ne plus laisser prendre des copies infidèles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien, je suis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faiblesse, j'ai pardonné dans d'autres jusqu'à l'ingratitude ; il n'y a que la méchanceté orgueilleuse & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile ; quant à pré-

Digitized by Google

ſent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoye quelquefois de Paris.

LETTRE

A MONSIEUR CHARDON.

Février 1768.

MONSIEUR.

CIceron & *Démoſthène*, à qui vous reſſemblez plus qu'au maréchal de *Villeroi*, n'ont pas gagné toutes leurs cauſes; je ne ſuis du tout point étonné que la forme l'ait emporté ſur le fond: cela eſt triſte, mais cela eſt ordinaire. Il ne ſerait pas mal pourtant que l'on trouvât un jour quelque biais pour que le fond l'emportât ſur la forme.

J'ai revu le pauvre *Sirven* qui croit avoir gagné ſon procès, puiſque vous avez daigné prendre ſon parti. Il n'y a pas moyen qu'il aille ſe préſenter au parlement de Toulouſe; on l'y punirait très ſérieuſement de s'être adreſſé à un maître des requêtes. Vous ſavez aſſez, monſieur, par le petit libelle que vous avez reçu de Toulouſe, que les maîtres des requêtes n'ont aucune juriſdiction, & que le roi ne peut leur renvoyer aucun procès: ce ſont là les loix fondamentales du royaume.

Digitized by Google

Sirven ſerait juſtement pendu ou roué pour s'être adreſſé au conſeil du roi, ce ſerait un eſclave que le conſeil des dépêches renverrait à ſon maître pour le mettre en croix. Voila une famille ruinée ſans reſſource ; mais comme c'eſt une famille de gens qui ne vont point à la meſſe, il eſt juſte qu'elle meure de faim. Je plains beaucoup les ſots qui ſe font perſécuter pour *Jean Calvin* ; mais je hais cordialement les perſécuteurs ; il y a plus de quatorze cents ans qu'on s'acharne en Europe pour des fadaiſes indignes d'être jouées aux marionettes. Cette démence atroce jointe à tant d'autres doit faire aimer la ſolitude ; c'eſt du fond de cette ſolitude qu'un pauvre vieillard malade, qui n'a pas longtems à vivre, vous préſente, monſieur, les ſentimens de reconnaiſſance, d'atachement, & de reſpect, dont il ſera pénétré pour vous juſqu'au moment où il rendra aux quatre élémens ſa très chétive exiſtence.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR MARIN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE.

A Ferney ce 5 Juillet 1769.

VOus ſavez, monſieur, que vers la fin de l'année paſſée, il parut une brochure intitulée *examen de la nouvelle hiſtoire de Henri IV, par monſieur le marquis de B***.*

On eſt inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci ſe diſtinguait par un ſtile brillant, quoi qu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été lue dans une ſéance d'académie, & cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'*hiſtoire de France* intéreſſe tous ceux qui veulent s'inſtruire, & ce qui concerne *Henri IV* eſt très précieux. On traite dans cet écrit pluſieurs points d'hiſtoire qui avaient été juſqu'ici aſſez inconnus.

1°. On y aſſurait que le pape *Grégoire XIII* n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de *Jeanne d'Albret*, & d'*Antoine de Bourbon* père de *Henri IV.*

2°. Que cette même *Jeanne d'Albret* avait pris la qualité de *majeſté fidéliſſime.*

Digitized by Google

3°. On afirmait que *Marguerite de Valois* eut en dot les sénéchaussées de Quercy & de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés & aux abbaies de ces provinces.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très curieuses; mais dont la plûpart se sont trouvées fausses par l'examen que monsieur l'abbé *Boudot* en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut l'extrême injustice avec laquelle on y censure l'ouvrage très utile & très estimable de monsieur le président *Hénaut*. Ce fut pour moi, vous le savez, monsieur, une afliction bien sensible quand vous m'aprites que plusieurs personnes me faisaient une injustice encor plus absurde en m'atribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permission à monsieur le président *Hénaut* de réfuter cet ouvrage, & je priai monsieur l'abbé *Boudot*, par votre entremise, de consulter les manuscrits de la bibliothèque du roi sur plusieurs articles. Il eut la complaisance de me faire parvenir quelques instructions; mais le nombre des choses qu'il falait éclaircir était si considérable, & cette critique fut bientôt tellement confondue dans la foule des ouvrages de peu d'étendue qui n'ont qu'un tems, enfin, je tombai si malade que cette afaire s'évanouit dans les délais.

Elle me semble aujourd'hui se renouveller par une nouvelle *histoire du P.* qu'on m'atribue. Je n'en connais d'autre que celle de

Digitized by Google

monsieur *le Page*, avocat à Paris, divisée en plusieurs lettres, & imprimée sous le nom d'*Amsterdam*, en 1754.

Pour composer un livre utile sur cet objet, il faut avoir fouillé pendant une année entière au moins dans les régistres; & quand on aura percé dans cet abîme il sera bien dificile de se faire lire. Un tel ouvrage est plutôt un long procès verbal qu'une histoire.

Si quelque libraire veut faire passer cet ouvrage sous mon nom, je lui déclare qu'il n'y gagnera rien; & que loin que mon nom lui fasse vendre un exemplaire de plus, il ne servirait qu'à décréditer son livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'instruire des formes judiciaires de France, & rassembler un fatras énorme de dates, moi qui suis absent de France depuis plus de vingt années, & qui ai presque vécu avant ce tems loin de Paris à la campagne, uniquement occupé d'autres objets.

Au reste, monsieur, si on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, & les mettre avec ceux que l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à six cent volumes dont aucun ne pourait être lu, Dieu merci.

Il est très inutile encor de se plaindre de cet abus; car, les plaintes tombent dans le goufre éternel de l'oubli, avec les livres dont on se plaint. La multitude des ouvrages inutiles est si immense, que la vie d'un homme ne pourait sufire à en faire le catalogue.

Digitized by Google

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien permettre que ma lettre soit publique pour le moment présent, car le moment d'après on ne s'en souviendra plus ; & il en est ainsi de presque toutes les choses de ce monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE. 1761.

Sic vos, non vobis. Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéra comiques, discours moraux & facéties au nombre d'environ cinq cent mille qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime* ; la scène est en Afrique ; il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine : mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène ; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arsinaria*, & c'est encor par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume ; mais on n'en avait aucu-

Digitized by Google

ne idée : la piéce ne donna nulle envie de s'informer du giffement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, & *quæ desperat tractata nitescere posse relinquit.* Des corsaires se sont enfin saisis de la piéce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête ils ont suprimé deux ou trois cent vers de ma façon & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très bien fait, je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur apartient, & qu'il est aussi mauvais que l'était le mien: les rieurs auront beau jeu, au lieu d'avoir une piéce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pouraient lire les deux piéces; je suis de ce nombre; & de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siécle passé autant que dégouté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille.* L'académie a agréé ce travail; je me flate que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède*, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, & qu'on assurait

Digitized by Google

ſurait être mon ouvrage : il reſſemblait à cette *Zulime*.

C'eſt ainſi qu'un honnête libraire, nommé *G....*, s'aviſa d'imprimer une *hiſtoire générale*, qu'il aſſurait être de moi, & il me le ſoutenait à moi-même ; il n'y a pas grand mal à tout cela, quand on vexe un pauvre auteur les dix-neuf vingtiémes du monde l'ignorent, le reſte en rit, & moi auſſi. Il y a trente à quarante ans que je prenais ſérieuſement la choſe. J'étais bien ſot ! Adieu, je vous embraſſe.

RÉPONSE

A MONSIEUR DE V.....

VOus ſavez penſer comme écrire :
Les graces avec la raiſon
Vous ont confié leur empire ;
L'infâme ſuperſtition
Sous vos traits délicats expire :
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de ſa lyre,
Tandis que les fléches qu'il tire
Écraſent le ſerpent Python :
Il eſt Dieu, quand par ſon courage

Digitized by Google

Ce monſtre afreux eſt terraſſé ;
Il l'eſt, quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé,
Je le crois Dieu bien davantage.

AU MÉME.

Ferney ce 11 *Décembre* 1765.

J'Ouvre une caiſſe, monſieur ; j'y vois, quoi ? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main.

Je me ſouviens très bien que

Ce Danſel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre ſéjour
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire.
En vérité c'était l'amour,
S'amuſant à peindre un ſatyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'eſtampe on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera ſoup-

Digitized by Google

çonner que j'en ai encor. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de tems sans m'écrire.

Bérénice disait à *Titus* :

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.

Je pourais vous dire :

Ecrivez-moi souvent, & ne me peignez point.

Mais si je suis flaté de votre galanterie, je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, & je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des afaires & des procès. Qui terre n'a pas souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y surtout la santé, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, & je ne vous démentirai jamais.

Digitized by Google

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 Février 1762.

NOus aprenons que nos voiſins les Français ſont animés autant que nous, au moins, de l'eſprit patriotique. Pluſieurs corps de ce royaume ſignalent leur zèle pour le roi, & pour la patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des vaiſſeaux, & on nous aprend que les moines, qui doivent auſſi aimer le roi & la patrie, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les bénédictins, qui poſſèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaiſſeaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très important dans l'état, puiſqu'il poſſède ſans contredit les meilleures vignes de Bourgogne, & la plus groſſe tonne, augmentera la marine d'une partie de ſes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis eſt d'un million ſept cent mille livres tournois, & il a déja dépenſé quatre cent mille francs à cette maiſon pour la gloire de Dieu. Il va faire conſtruire des vaiſſeaux pour la gloire du roi.

On aſſure que Clervaux ſuivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux ſoient

Digitized by Google

très peu de chose ; mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux, qui voulaient même le prévenir, atendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots, & des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui sont aussi nécessaires dans un état que les chartreux, & qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'aquitaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se sont cotisés. Des moines, qui valent bien des juifs, seront jaloux, sans doute, de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les frères jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette ocasion, atendu que la France va être incessamment purgée des dits frères.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers, prieurs, sous-prieurs, recteurs, supérieurs, qui fourniront les vaisseaux, d'envoyer leurs novices servir de mousses, & leurs profès servir de matelots.

Digitized by Google

Le dit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité, de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'ocuper de celui de l'état: ce diſcours a fait un grand éfet, & tous les chapitres délibéraient encor au départ de la poſte.

LETTRE

A MONSIEUR PAULET,

AU SUJET DE SON HISTOIRE DE LA PETITE VÉROLE.

Ferney 22 Avril 1768.

JE crois, monſieur, que *Don Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine; je ſuis né faible & malade, & je reſſemble aux gens qui, ayant d'anciens procès de famille, paſſent leur vie à feuilleter les juriſconſultes ſans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ ſoixante & quatorze ans que je ſoutiens comme je peux mon procès contre la nature, j'ai gagné un grand incident, puiſque je ſuis encor en vie; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vécu dans les ſoufrances.

Digitized by Google

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéreſſé que le vôtre. Je vous ſuis très obligé de m'avoir fait faire connaiſſance avec le *Rhaſez*. Nous étions de grands ignorans, & de miſérables barbares quand ces Arabes ſe décraſſaient. Nous nous ſommes formés bien tard en tout genre; mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre, ſurtout, en eſt un bon témoignage. Il m'a beaucoup inſtruit; mais j'ai encor quelques petits ſcrupules ſur la patrie de la petite vérole. J'avais toujours penſé qu'elle était native de l'Arabie déſerte, & couſine germaine de la lèpre, qui apartenait de droit au peuple juif, peuple le plus infecté qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte, je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine*, d'*Auguſte* & de ſes ſucceſſeurs, ne l'auraient pas aportée à Rome. Preſque tous les Romains eurent des domeſtiques égyptiens *Verna canopi*. Ils n'en eurent jamais d'arabes. Les Arabes reſtèrent preſque toujours dans leur grande preſqu'iſle juſqu'au tems de *Mahomet*. Ce fut dans ce tems que la petite vérole commença à être connue. Voila mes raiſons; mais je me défie d'elles, puiſque vous penſez diféremment.

Vous m'avez convaincu, monſieur, que l'extirpation ſerait très préférable à l'inoculation. La dificulté eſt de pouvoir mettre une ſonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes d'Europe portés à faire une ligue ofen-

Digitized by Google

ſive & défenſive contre ce fléau du genre humain. Mais ſi vous obtenez quelques arêts contre la petite vérole; je vous prierai auſſi, ſans aucun intérêt, de préſenter requête contre ſa groſſe ſœur.

Je ne ſais laquelle de ces deux demoiſelles a fait le plus de mal au genre-humain, mais la groſſe ſœur me parait cent fois plus abſurde que l'autre. C'eſt un ſi énorme ridicule dans la nature d'empoiſonner les ſources de la génération, que je ne ſais plus où j'en ſuis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature eſt très aimable & très reſpectable, ſans doute; mais elle a des enfans bien infâmes.

Je conçois bien que ſi tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient enſemble, ils pouraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux ſœurs. Nous avons actuellement plus de douze cent mille hommes qui montent la garde en pleine paix; ſi on les employait à extirper les deux virus qui déſolent le genre-humain, ils feraient du moins bons à quelque choſe. On pourait même leur donner encor à combatre le ſcorbut, les fiévres pourprées & les autres faveurs de ce genre, que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un hôtel-dieu où régne une contagion éternelle, où les malades, entaſſés les uns ſur les autres, ſe donnent réciproquement la peſte & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues ſans iſſue, qui répandent en été une odeur cada-

Digitized by Google

vreuſe, capable d'empoiſonner tout un quartier. Les exhalaiſons des morts tuent les vivans dans vos égliſes, & les charniers des Innocens ou de St. Innocent ſont encor un témoignage de barbarie, qui nous met fort au-deſſous des Hottentots & des Nègres.

Nous ſerons longtems fous & inſenſibles au bien public. On fait de tems en tems quelques éforts & on s'en laſſe le lendemain. La conſtance, le nombre d'hommes néceſſaire, & l'argent, manquent pour tous les grands établiſſemens. Chacun vit pour ſoi. *Sauve qui peut* eſt la deviſe de chaque particulier. Plus les hommes ſont inatentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inſpiré d'eſtime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE

DE MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT A L'AUTEUR,

EN LUI ENVOYANT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

A Aubenaz le 4 Février 1768.

MONSIEUR,

UNe femme qui n'eſt pas madame *Desforges Maillard*, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les piéces renfermées ſous cette envelope; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque choſe, parce qu'il eſt auſſi amuſant d'aſſembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de ſymétriſer des penſées que des pompons: vous ne vous apercevrez que trop, monſieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aiſément ſont rarement aiſés.

Digitized by Google

Elle se rapelle vos préceptes sur ce sujet & ceux de *Boileau*, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des éforts. Vos principes & les siens sont admirables; mais ils ne s'acordent pas avec la légéreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipatie pour tout ce qui est pénible. Heureusement je rime sans prétention, & mes ouvrages restent dans mon porte-feuille. S'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a longtems que je désirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que je me suis imaginée que quelques piéces de vers serviraient de passeport à ma lettre, je n'ai point eu d'autres motifs, monsieur;

Il est des femmes beaux esprits;
A Pindare autrefois dans les jeux olympiques,
Corinne des succès lyriques
Très souvent disputa le prix:
Pindare assurément ne valait pas Voltaire;
Corinne valait mieux que moi:
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi!
Mais je le suis assez pour désirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignais sourire à mes ouvrages,
Quel sort égalerait le mien!

Digitized by Google

Tu réunis tous les ſufrages,
Et moi je n'aſpire qu'au tien.

Il ſerait bien glorieux pour moi, monſieur, de l'obtenir; n'allez pourtant pas croire que j'oſe me flater de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les ſentimens d'eſtime & d'admiration avec leſquels j'ai l'honneur d'être.

RÉPONSE.

VOus n'êtes point la Desforge Maillard;
De l'Hélicon ce triſte hermaphrodite
Paſſa pour femme, & ce fut ſon ſeul art;
Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite;
Vous n'êtes point, & je m'y connais bien,
Cette Corinne & jalouſe & bizare
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux & charmans
Chanta l'amour, elle eſt votre modèle,
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens;
Chantez, aimez; Phaon ſera fidèle.

Voila, madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans; mais j'en ai ſoixante

Digitized by Google

& quatorze passés; vous avez des beaux yeux, sans doute, cela ne peut être autrement, & j'ai presque perdu la vue: vous avez le feu brillant de la jeunesse, & le mien n'est plus que de la cendre froide: vous me ressuscitez; mais ce n'est que pour un moment, & le fait est que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE

AU Sr. FEZ, LIBRAIRE D'AVIGNON.

Du 17 Mai 1762, aux Délices.

VOus me proposez par votre lettre datée d'Avignon, du 30 Avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs sur *les faits historiques & dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je suis obligé en conscience de vous avertir qu'en refaisant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'auteur je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voila au

Digitized by Google

moins pour douze mille livres. Il eſt donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs ſi j'acceptais votre marché.

De plus voyez ce que vous gagnerez au débit du dogmatique, c'eſt une choſe qui intéreſſe particulièrement toutes les puiſſances qui ſont en guerre, depuis la mer Baltique juſqu'à Gibraltar. Ainſi je ne ſuis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage eſt déſiré univerſellement.*

Monſieur le général de *Laudhon* & toute l'armée impériale ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires que vous vendez, dites-vous, deux livres piéce, ci . . . . . L. 60000.

Le roi de Pruſſe qui aime paſſionnément le *dogmatique*, & qui en eſt ocupé plus que jamais, en fera débiter à-peu-près la même quantité, ci . . . 60000.

Vous devez auſſi compter beaucoup ſur monſeigneur le prince *Ferdinand*; car j'ai toujours remarqué quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques; ainſi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci . . . . . 40000.

A l'égard de l'armée fran-

L. 160000.

Digitized by Google

De l'autre part. . . L. 160000.

çaiſe, où l'on parle encor plus français que dans les armées autrichiennes, & pruſſiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires, qui à quarante ſols piéce font . . 200000.

Vous avez, ſans doute, écrit à monſieur l'amiral *Anſon*, qui vous procurera en Angleterre & dans les colonies, le débit de cent mille de vos recueils, ci . 200000.

Quant aux moines & aux théologiens que le dogmatique regarde plus particulièrement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cents mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de . . . . . 600000.

Joignez à cette liſte environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les ſéculiers, poſe . 200000.

ſomme totale. L. 1360000.

ſur quoi il y aura peut-être quelques fraix, mais le produit net ſera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc aſſez admirer votre déſintéreſſement, de me ſacrifier de ſi grands in-

Digitized by Google

térêts pour la ſomme de trois mille livres une fois payée.

Ce qui pourait m'empêcher d'accepter votre propoſition, ce ſerait la crainte de déplaire à monſieur l'inquiſiteur de la foi, ou pour la foi, qui a, ſans doute, aprouvé votre édition. Son aprobation une fois donnée ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouiſſent; & je craindrais d'être excommunié ſi je ſuprimais une édition ſi utile, aprouvée par un jacobin, & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre auteur anonime, qui a conſacré ſes veilles à cet important ouvrage, j'admire ſa modeſtie; je vous prie de lui faire mes tendres complimens, auſſi bien qu'à votre marchand d'encre.

LES HONNÉTETÉS LITERAIRES.

ON a déja dit qu'il eſt ridicule de défendre ſa proſe & ſes vers, quand ce ne ſont que des vers & de la proſe; en fait d'ouvrages de goût il faut faire & enſuite ſe taire.

Térence ſe plaint, dans ſes prologues, d'un vieux poëte qui ſuſcitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ſes piéces, ou de les faire ſifler quand on les jouait. *Térence* avait tort, ou je me trompe.

Digitized by Google

pé. Il devait, comme l'a dit *Céſar* (*a*), joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ſes ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à ſon adverſaire.

Corneille diſait de ſes critiques, s'ils me diſent *pois* je leur répondrai *fèves*. En conſéquence il fit contre le modeſte *Scuderi* ce rondeau un peu immodeſte.

Qu'il faſſe mieux ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe coucher ainſi qu'un criminel,
Chacun connait ſon jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou ſolemnel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture
Qu'il faſſe mieux.

Paris entier ayant vu ſon cartel,
L'envoie au diable, & ſa muſe au bordel.

(*a*) *Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate Menander!*
Poneris, & meritò puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deeſſe, Terenti.

Digitized by Google

Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

Il eut enſuite le malheur de répondre à l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi qui faiſait des tragédies comme il prêchait, & qui pour ſe conſoler des ſiflets dont on avait régalé ſa *Zénobie*, ſe mit à dire des injures à l'auteur de *Cinna*. *Corneille* eût mieux fait de s'enveloper dans ſa gloire & dans ſa modeſtie, que de répondre *fèves* à l'abbé d'*Aubignac*.

Racine, dans quelques-unes de ſes préfaces, a fait ſentir l'aiguillon à ſes critiques; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais aplaudir à la *Phèdre* de *Pradon*, & qui louaient les loges à la *Phèdre* de *Racine* pour les laiſſer vuides, & pour faire acroire qu'elle était tombée. C'étaient là de grands protecteurs des lettres.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Bourſaut*, l'avaient ataqué; il mit *Bourſaut*, *Cotin* & *Ménage* ſur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans ſes fables, fit de très mauvais vers contre *Furetière* qui le lui rendit bien. Il en fit de médiocres contre *Lulli* qui n'avait pas voulu mettre en muſique ſon déteſtable opéra de

Digitized by Google

Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satyre.

Rousseau le poëte fit quelques bons vers & beaucoup de mauvais contre tous les poëtes de son tems, qui le payèrent en même monnaye.

Pour les auteurs, qui dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs piéces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est leur meilleur; que le role qui a le plus fait bailler est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de *Virgile* & de *Racine*: ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

Monsieur de *Voltaire* écrivit un jour: " la „ *Henriade* vous déplait, ne la lisez point. „ *Zaire*, *Brutus*, *Alzire*, *Mérope*, *Sémiramis*, „ *Mahomet*, *Tancrède*, vous ennuyent, n'y „ allez pas. Le *siècle de Louis XIV* vous paraît „ écrit d'un stile ridicule, à la bonne heure; „ vous écrivez bien mieux, & j'en suis fort „ aise. Je vous jure que je ne serai jamais „ assez sot pour prendre le parti de ma ma- „ nière d'écrire contre la vôtre.

„ Mais si vous accusez de mauvaise foi & „ & de mensonges imprimés un historien „ impartial, amateur de la vérité & des hom- „ mes; si vous en imprimez & réimprimez „ vous-même, soit par la noble envie qui

Digitized by Google

„ ronge votre belle ame, ſoit pour tirer dix
„ écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut
„ éclaircir les faits. Il eſt bon que le public
„ ſoit inſtruit, il s'agit ici de ſon intérêt.
„ J'ai fort bien fait de produire le certificat
„ du roi *Staniſlas* qui ateſte la vérité de tous
„ les faits raportés dans l'hiſtoire de *Char-*
„ *les XII.* Les aboyeurs folliculaires ſont con-
„ fondus alors, & le public eſt éclairé.

„ Si votre zèle pour la vérité & pour les
„ mœurs va juſqu'à la calomnie la plus atro-
„ ce, juſqu'à certaines impoſtures, capables
„ de perdre un pauvre auteur auprès du gou-
„ vernement & du monarque, il eſt clair
„ alors que c'eſt un procès criminel que vous
„ lui faites, & que le malheureux ſiflé, opri-
„ mé, que vous voudriez encor faire pendre,
„ doit au moins défendre ſa cauſe avec toute
„ la circonſpection poſſible ".

Je penſe entiérement comme monſieur de *Voltaire.*

Il me ſemble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale tout eſt procès par écrit. Les puiſſances ont-elles une querelle à démêler? elles plaident d'abord par devant les gazetiers qui les jugent en premier reſſort, & enſuite elles apellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un diférend ſur une clauſe d'un contract ou d'un teſtament? on imprime des factums & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois plus volumineux que

Digitized by Google

l'hiſtoire de *Tacite* & de *Suétone*. Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur ſoutient que l'intimé eſt un homme de mauvaiſe foi, de mauvaiſes mœurs, un chicaneur, un fauſſaire. L'intimé répond avec la même politeſſe. Le procès de mademoiſelle la *Cadière* & du révérend père *Girard* contient ſept gros volumes, & l'*Enéide* n'en contient qu'un petit.

Il eſt donc permis à un malheureux auteur de bagatelles de plaider par devant trois ou quatre douzaines de gens oiſifs qui ſe portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce ſoit honnêtement, & ſurtout qu'on ne ſoit point ennuyeux; car ſi dans ces querelles l'agreſſeur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épitre ſur la calomnie, j'en ignore l'auteur; & je ne ſais ſi ſon ſtile n'eſt pas un peu familier, mais les derniers vers m'ont paru faits pour le ſujet que je traite.

Voici le point ſur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,

Digitized by Google

L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine,
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théatre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déeſſes rivales
Y vont porter leur haine & leurs ſcandales;
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vautiens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire,
Qui d'Olivier fut un tems ſecrétaire (*a*),
Ange contre ange, Uriel & Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée & Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux;
Et le Meſſie allant dans une armoire
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire.
Vous voyez bien que la guerre eſt partout.
Point de repos; cela me.... pouſſe à bout.
Eh quoi toujours alerte, en ſentinelle!
Que devient donc la paix univerſelle,

(*a*) *Milton*, ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, & qui juſtifia le meurtre de *Charles I* dans le plus abominable & le plus plat libelle qu'on ait écrit jamais.

Digitized by Google

Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irenée (*b*) aux ſiflets expoſa,
Et que Jean Jaques orna de ſa faconde,
Quand il faiſait la guerre à tout le monde (*c*).
(*d*) O Patouillet! ô Nonotte & conſorts!
O mes amis! la paix eſt chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la ſouhaite.
Chez les vivans où trouver ſa retraite?
Où fuir? que faire? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point: il faut ſavoir ſoufrir.

Mais, dit-on, *Bernard de Fontenelle*, après avoir fait quelques épigrammes contre *Nicolas Boileau*, ne répondit rien au mauvais livre du révérend père *Balthus* de la ſociété de *Jéſus*, qui l'acuſait d'athéiſme pour avoir rédigé en bon français & avec graces le livre latin très ſavant, mais un peu peſant, de *Vandall*; c'eſt que les révérends pères *Lallemant* & *Doucin*, de la ſociété de *Jéſus*, firent dire à monſieur de *Fontenelle* par monſieur l'abbé de *Tilladet*, que s'il répondait on le mettrait à la Baſtille. C'eſt que plus de vingt ans après le révérend père le *Tellier* perſécuta *Fontenelle*, qu'il acuſa

(*b*) *Irenée Caſtel* de *Saint Pierre*.
(*c*) *Jean Jaques* a fait auſſi un très mauvais ouvrage ſur ce ſujet.
(*d*) Ce ſont deux ex-jéſuites les plus inſolens calomniateurs de leur profeſſion, & il en ſera queſtion dans le cours de cet ouvrage.

Digitized by Google

d'avoir engagé du *Marſais* à répondre (*e*). C'eſt que *du Marſais* était perdu ſans le préſident de *Maiſons*, & *Fontenelle* ſans monſieur d'*Argenſon*, comme on l'a déja dit ailleurs, & comme *Fontenelle* le fait entendre lui-même dans le bel éloge de monſieur d'*Argenſon* le garde des ſceaux (*f*).

Mais à préſent que le révérend père le *Tellier* ne diſtribue plus de lettres de cachet, je poſe qu'il n'eſt pas abſolument défendu à un barbouilleur de papier, ſoit mauvais poëte, ſoit plat proſateur, du nombre deſquels j'ai l'honneur d'être, d'expoſer les petites erreurs dans leſquelles des gens de bien ſont depuis peu tombés, ſoit en inventant, ſoit en raportant des calomnies abſurdes, ſoit en falſifiant des écrits, ſoit en contrefaiſant le ſtile, & juſqu'au nom de leurs confrères qu'ils ont voulu perdre; ſoit en les acuſant d'héréſie, de déiſme, d'athéiſme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. Monſieur *Jean George le Franc*, évêque du Puy, dit par exemple dans une paſto-

(*e*) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé la deſtruction des jéſuites, livre écrit du ſtile des provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très inſtruit s'exprime : *dans le même tems que le* Tellier *perſécutait les janſéniſtes, il déferait* Fontenelle *à* Louis XIV *comme un athée pour avoir fait l'hiſtoire des oracles.*

(*f*) Monſieur *Jean George le Franc*, évêque du Puy en Vélay, a renouvellé cette acuſation dans une paſtorale qui ne vaut pas les paſtorales de *Fontenelle*.

Digitized by Google

rale, à la page 6, *qu'on s'eſt armé contre le chriſtianiſme dans la grammaire.* On n'avait pas encor entendu dire que le ſubſtantif & l'adjectif, quand ils s'acordent en genre, en nombre & en cas, conduiſent droit à nier l'exiſtence de Dieu.

Je vais, pour l'édification du public, raſſembler, preuves en main, quelques tours de paſſe-paſſe dans ce goût, qui ont illuſtré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau poura être utile à ceux qui entrent dans la cariére heureuſe des lettres. C'eſt un *compendium* de traits d'érudition, de droiture & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque tems par un bon ami, ſous le titre de *nouvelles honnêtetés littéraires.*

PREMIÉRE HONNÉTETÉ.

Il y a des ſotiſes convenues qu'on réimprime tous les jours ſans conſéquence, & qui ſervent même à l'éducation de la jeuneſſe. La géographie d'*Hubner* eſt miſe entre les mains des enfans depuis Moſcou juſqu'à Strasbourg. On y trouve dès la première page, que *Jupiter* ſe changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents ans avant Jéſus-Chriſt, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe ſont enfans de *Japhet*; qu'ils ſont au nombre de trente millions, (quoique la ſeule Allemagne poſſède environ ce nombre d'habitans.) Il afirme enſuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue qui

Digitized by Google

ne ſoit habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où on ne trouve abſolument perſonne ; quoique dans les états du pape, depuis Orviette juſqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terrains abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenſes dans la Pologne, & des déſerts dans la Ruſſie, & par tout pays des landes.

Il eſt dit dans ce livre que le roi de France a toujours quarante mille Suiſſes à ſa ſolde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

Monſieur *Hubner*, en parlant de Marſeille, dit que le château de notre Dame de la Garde eſt très bien fortifié. Si monſieur *Hubner* avait ou vu Marſeille, ou lu le voyage de *Bachaumont* & de *Chapelle*, il aurait eu une connaiſſance plus exacte de notre Dame de la Garde.

Gouvernement commode & beau,
A qui ſufit pour toute garde
Un Suiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

Monſieur *Hubner* aſſure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorſque *Guillaume* prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville, *& que c'eſt pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.*

On cite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par hazard d'en lire quelque choſe, ainſi que du ſpecta-

Digitized by Google

cle de la nature, où il eſt dit que *Moïſe* eſt un grand phiſicien, que la lumière arive des étoiles ſur la terre en ſept minutes, & que le chien de monſieur le chevalier s'apelle *Mouſtar*.

Ces inepties nombreuſes ne ſont nul mal, ne portent préjudice à perſonne, & ſont aiſément rectifiées par les inſtituteurs qui inſtruiſent la jeuneſſe. Mais qu'un hiſtorien anglais, dans les annales du ſiècle, aſſure que le dernier empereur de la maiſon d'Autriche *Charles VI* a été empoiſonné par un de ſes pages, lequel page s'eſt réfugié paiſiblement à Milan; qu'il diſe que le roi de France à la bataille de Fontenoi ne paſſa jamais l'Eſcaut, lorſqu'il eſt avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées; qu'il diſe que les Français empoiſonnèrent les balles de leurs fuſils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre; qu'il diſe que le duc de *Cumberland* envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles; que ces abſurdes menſonges ſoient répétés encor dans d'autres livres: voila, ce me ſemble, des honnêtetés qu'il eſt juſte de relever, & que l'auteur du ſiècle de *Louis XIV* n'a pas paſſées ſous ſilence.

SECONDE HONNÊTETÉ.

Après que l'eſpion turc eut voyagé en France ſous *Louis XIV*, *Dufreſny* fit voyager un Siamois. Quand ce Siamois fut parti, le pré-

Digitized by Google

ſident de *Monteſquieu* donna la place vacante à un Perſan, qui avait beaucoup plus d'eſprit que l'on n'en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambaſſadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un eſpion turc, lequel ſe trouva le plus ſot de tous.

Quand la paix fut faite, monſieur le chevalier *Godart* fit les honneurs de preſque toute l'Europe à un eſpion chinois qui réſidait à Cologne, & qui parut en ſix petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France eſt le roi des gueux; page 21, que ſi l'univers était ſubmergé, Paris ſerait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes ſortes de bêtes.

Page 69 & 70, il aſſure qu'une nation naïve & gaie, qui *chambre enſemble*, ne doit pas être de mauvaiſe humeur contre les femmes, & que les auteurs un peu polis ne les *invectivent* plus dans leurs ouvrages; cependant ſa politeſſe ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Page 89, il dit que le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Paſſe encor, dira-t-on, que l'auteur pour vendre ſon livre ataque les rois, les miniſtres, les généraux & les gros bénéficiers; ou ils n'en ſavent rien, ou s'ils en ſavent quelque choſe ils s'en moquent. Il eſt aſſez doux d'avoir ſes courtiſans dans ſon antichambre, tandis que les écrivains frondeurs ſont dans

Digitized by Google

la rue. Mais les pauvres gens de lettres, qui n'ont point d'antichambre, ſont quelquefois fâchés de ſe voir calomniés par un lettré de la Chine qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a ſurtout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteſte toujours de ſon reſpect pour le beau ſexe. C'eſt un ſûr moyen de vendre ſon livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi ſe conſoler ; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes reſſources.

TROISIEME HONNÉTETÉ.

Le gazetier eccléſiaſtique outrage pendant trente ans, une fois par ſemaine les plus ſavans hommes de l'Europe, des prélats, des miniſtres, quelquefois le roi lui-même ; mais le tout en citant l'écriture ſainte. Il meurt inconnu, ſes ouvrages meurent auſſi ; & il a un ſucceſſeur.

QUATRIEME HONNÉTETÉ.

Un autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles eccléſiaſtiques a joué dans l'égliſe de Dieu. C'eſt l'abbé *Des Fontaines* chaſſé pour ſes mœurs de cette ſociété de Jéſus chaſſée de France pour ſes intrigues. Il met en vers des pſaumes, & on ne lit point ſes vers : il meurt de faim, & il déchire pour vivre tous ceux

Digitized by Google

qui se font lire ; & il le déclare. Il est enfermé à Bissêtre, & il fait des feuilles à Bissêtre ; enfin il a un successeur aussi. Ce successeur est l'Élisée de cet Elie, chassé comme lui des jésuites, mis à Bissêtre comme lui, passant de Bissêtre au fort l'Evêque & au Châtelet, couvert d'oprobres publics & secrets, osant écrire & n'osant se montrer. Le nom de *Fréron* est devenu une injure, & cependant il aura aussi un successeur, dont les sots liront les feuilles en province pour se former *l'esprit & le cœur*.

CINQUIEME HONNÊTETÉ.

L'abbé de *Caveyrac*, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes & dans celle de la St. Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cent mille personnes qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats ; il déchire les gens de lettres ; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

SIXIEME HONNÊTETÉ.

Un homme de province solicite une place dans un corps respectable d'une capitale, & l'obtient ; & pour tout remerciement il dit à ses confrères, qu'eux, & tous ceux qui aspirent à l'être sont des extravagans, des ennemis de l'état & de la religion, & même des

Digitized by Google

gens ſans goût qui ne liſent point ſes cantiques.

Mon coreſpondant ne me dit point dans quel pays s'eſt paſſé cette avanture. Je ſoupçonne que c'eſt en Amérique. Il ajoute que ce diſcours du récipiendaire produiſit quelques mauvaiſes plaiſanteries qu'il faut pardonner aux intéreſſés. Heureux ceux qui lors qu'ils ſont outragés ſe contentent de rire ! Vous ſavez, mon cher lecteur, que le public eſt alerte ſur les fautes des gens de lettres, comme ſur l'orgueil, l'avarice & les petites paillardiſes qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonſpection, plus les faibleſſes ſont remarquées; & ſi les moines ont fait vœu de chaſteté, d'humilité & de pauvreté, les gens de lettres ſemblent avoir fait vœu de raiſon.

SEPTIEME HONNÊTETÉ.

Lorſque le révérend père *La Valette*, *alias Duclos*, *alias le Fèvre*, eut fait ſa première banqueroute, *ad majorem ſocietatis gloriam*; lorſque les frères *de Tournes*, imprimeurs huguenots à Genève, eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du révérend père *Buſembaum* que l'on fit paſſer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainſi jetté, ſans le ſavoir, la première pierre qui a ſervi à lapider la ſociété de Jéſus; lorſque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus; lorſque quelques prélats

Digitized by Google

s'imaginant que la société de Jésus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très mal adroitement par quelques écrits ; lorsque le boureau brula, selon son usage, une belle lettre du révérendissime père en Dieu *Jean George le Franc* évêque du Puy en Vélai, il y eut alors une inondation de brochures & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jésuites en France.

La principale honnêteté fut entre les révérends pères dominicains & les révérends pères jésuites. Les jésuites dans un écrit intitulé, *lettre d'un homme du monde à un théologien*, page 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère *Politien* de Montepulciano, qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur *Henri VII*; sur le *bien-heureux Jaques Clément*, ainsi nommé par la ligue : sur *Edmond Bourgouin* son prieur, sur frères *Pierre Argier* & *Ridicouse*, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martirs de la société ; & cette liste ne finissait point. Les deux partis apellèrent à leur secours *St. Thomas d'Aquin*. Il s'agissait de le bien entendre, & c'est là le grand éfort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que *St. Thomas* a dit liv. II. quest. 42. art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi sont très louables.

Que le mauvais prince est le seul séditieux.

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que selon le même St. *Thomas d'Aquin*, liv. II. quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets sont *ipso facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus subditi & juramento fidelitatis ejus liberati sunt.*

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes: *ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* liv. 2. quest. 69.

Tout cela se trouve dans l'apel à la raison, avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, imprimé en 1762, sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de St. *Thomas* dans sa bière. Des prophanes, ayant lu ces grandes questions dans St. *Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il eût été à désirer pour la tranquilité publique, que toutes les sommes de ce bon homme eussent été enterrées avec tous les jacobins; mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combatans, au sujet du livre *de matrimonio* du révérend père *Sanchez*, regardé en Espagne & par tous les jésuites du monde comme un père de l'église.

Digitized by Google

[illegible] que la Société de Jésus était im-
[illegible], lui firent leur cour
[illegible] par quelques écrits ; lorf-
[illegible] heureux succès, selon son usage, une
[illegible] contre le très-révérendissime père en Dieu
[illegible] évêque du Puy en Vé-
[illegible]. Il y eut alors une inondation de brochu-
[illegible] d'injures de part & d'autre qu'il
[illegible] en France.

Un premier baptême fut entre les révé-
[illegible] frères dominicains & les révérends pè-
[illegible] jésuites. Les jésuites dans un écrit inti-
[illegible] *Abrégé d'un homme du monde à un théo-*
logien, page 4., complimentèrent les jacobins
[illegible] leur frère Palmes de Montepulciano, qui,
[illegible], empoisonna avec une hostie le mé-
[illegible] empereur *Henri VII*; sur le *bien-heureux*
Jacques Clément, ainsi nommé par la ligue :
[illegible] *Edmond Bourgoin* son prieur, sur frè-
[illegible] *Pierre Aigler* & *Ridicuse*, roués tous
[illegible] à Paris.

Les moines répondirent à ce compliment
[illegible] une longue énumération des martirs de
[illegible], & cette liste ne finissait point. Les
[illegible] parts appelaient à leur secours *St. Tho-*
mas d'Aquin. Il s'agissait de le bien entendre,
[illegible], c'est là le grand écueil de la théologie.
[illegible] les uns & les autres convenaient des paro-
[illegible]. Ils avouaient que *St. Thomas* a dit liv.
[illegible] quest. 42 art. 2., que ceux qui délivrent
[illegible] un homme d'un méchant voleur [illegible] louables.
Que le mauvais [illegible] eux.
[illegible] qu'il

Digitized by Google

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que selon le même St. *Thomas d'Aquin*, liv. II. quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, ses sujets sont *ipso facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus subditi & juramento fidelitatis ejus liberati sunt.*

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes: *ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* liv. 2. quest. 69.

Tout cela se trouve dans l'apel à la raison, avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, imprimé en 1762, sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de St. *Thomas* dans sa bière. Des profanes, ayant lu ces grandes questions de St. *Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il auroit été à désirer pour la tranquillité publique, que toutes les sommes de ce bon homme eussent été enterrées avec tous les jacobins; mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute qui intéressa environ dix ou douze lecteurs, il en fut une autre entre les mêmes combattans, au sujet du *matrimonio* du dernier pour Sara. rdé en Espagne à par tous les jé. ionde comme un pays de l'église.

Digitized by Google

Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel apel à la raison ; & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quando vas innaturale usurpatur.* La seconde, *quando seminatio non est simultanea.* La troisième, *quando seminatio est extra vas.* Ma pudeur & mon grand respect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

HUITIEME HONNÊTETÉ.

Un homme d'un génie vaste, d'une érudition immense, d'un travail infatigable & dont le nom perce dans l'Europe du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus dificile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée ; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de Fontenelle la force que Fontenelle n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise, & ce plan vaut lui seul une encyclopédie. Un homme d'un nom illustre qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très versé dans l'histoire & dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile ; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent ; d'anciens

Digitized by Google

officiers militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même y travaillent avec succès; & tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences & des arts, sans aucun intérêt, sans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. Monsieur de Voltaire surtout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes soi-disant gens de lettres pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes? celle de la décrier, de difamer les auteurs, de les poursuivre, de les acuser d'irélígion & de lèze-majesté.

NEUVIEME HONNÊTETÉ.

Maître *Abraham Chaumeix* (je ne sais qui c'est) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage & ayant été éconduit comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser a composé l'article *ame*, & que puisqu'il est son ennemi, il est athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de Sorbonne très pieux. Il est très étonné d'aprendre qu'il est accusé de nier l'existence de Dieu & celle de l'ame; & il conclut que si *Abraham Chaumeix* a une ame, elle est un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour se dépiquer, va se faire

Digitized by Google

maître d'école à Moscou. Que son *ame* y repose en paix!

DIXIEME HONNÊTETÉ.

Un gentilhomme de Bretagne qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très curieuses sur la ville de Paris & sur l'histoire de France, imprimées avec privilège & surtout avec celui de l'approbation publique; aussi-tôt les auteurs de je ne sais quelles feuilles (*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze sous par mois, que l'auteur est inconteſtablement déiſte ou athée, & qu'il est impossible que cela ne soit pas, puisqu'il a dit que *Maugiron*, *Quelus* & *St. Mégrin*, tués sous le règne de *Henri III*, furent enterrés dans l'église de St. Paul, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'arbre sec avant qu'on eût vu son testament.

Le Breton qui n'entend pas raillerie fait assigner au Châtelet les auteurs des feuilles, par-devant le lieutenant criminel, en réparation d'honneur & de conscience, au mois de Juin 1763. Les folioulaires civilisent l'affaire & sont forcés de demander pardon de leur incivilité.

(*) Ce sont les auteurs du journal chrétien. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

Digitized by Google

Un auteur, qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déja parlé, les prostitue sur le théatre & les introduit volant dans la poche. Ce n'est pas ainsi que *Molière* a peint *Trissotin* & *Vadius*. On me dira que des galériens du tems du roi *Charles VII*, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grace de leur bon roi, lui volerent tout son bagage, comme il est raporté dans l'abbé *Tritheme* (*) page 115, mais on m'avouera que ceux qui font aujourd'hui hon-

(*) Pendant la nuit la horde gasconnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Habilement avait débarasé
Notre bon roi de son petit équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers
Selon Platon le luxe est peu d'usage.
Puis se sauvant, par de petits sentiers,
Au cabaret la prise ils partagerent.
Là par écrit doctement ils coucherent
Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs & du bien.

On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour le mieux soulager.

neur à la littérature française ne sont point des coupeurs de bourses, & que d'ailleurs ce trait n'est pas assez plaisant.

DOUZIEME HONNÊTETÉ.

Des foliculaires à la petite semaine ont imprimé que monsieur d'*Alembert* est un *Rabzacès*, un *Philistin*, un *Amorrhéen*, une *bête puante*, je ne sais pas précisément pourquoi; mais Rabzacès signifie grand échanson en syriaque. Or monsieur d'*Alembert* n'est pas un grand échanson: c'est même l'homme du monde qui verse le moins à boire. Il ne peut être à la fois Rabzacès, Sirien, Philistin ou Amorrhéen; il n'est ni bête, ni puant; je sais seulement qu'il est un des plus grands géomètres, un des plus beaux esprits & une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de *Rabzacès*.

TREIZIEME HONNÊTETÉ.

Les mêmes foliculaires ont eu d'aussi étranges honnêtetés pour monsieur de *Montesquieu* & pour monsieur de *Buffon*. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou qui n'ont pas dû

Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger & *l'esprit & le cœur*,
Avec préface, & l'avis au lecteur.

Digitized by Google

être un Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiſte ou athée (cela eſt égal) parce qu'il avait loué les ſtoïciens; & on l'a prouvé tout comme le révérend père *Hardouin*, de la ſociété de Jéſus avait démontré que *Paſcal*, *Nicole*, *Arnaud* & *Mallebranche* n'ont jamais cru en Dieu.

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Ou n'a (ſelon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

QUATORZIÈME HONNÊTETÉ.

En voici une d'un goût nouveau. *Jean-Jaques Rouſſeau* qui ne paſſe ni pour le plus judicieux, ni pour le plus conſéquent des hommes, ni pour le plus modeſte, ni pour le plus reconnaiſſant, eſt mené en Angleterre par un protecteur qui épuiſe ſon crédit pour lui faire obtenir une penſion *ſecrette* du roi. *Jean-Jaques* trouve la penſion *ſecrette* un affront. Auſſi-tôt il écrit une lettre dans laquelle il ſacrifie l'éloquence & le goût à ſon reſſentiment contre ſon bienfaiteur. Il pouſſe trois argumens contre ce bienfaiteur monſieur *Hume*; & à chaque argument il finit par ces mots, *premier ſoufflet*, *ſecond ſoufflet*, *troiſième ſoufflet ſur la joue de mon patron*. Ah! *Jean-Jaques*, trois ſoufflets pour une penſion? c'eſt trop!

Tudieu, l'ami, ſans vous rien dire
Comme vous baillez des ſoufflets!
(*Amphitrion*, Acte I.)

Digitized by Google

Un Genevois qui donne trois soufflets à un Ecossais ! cela fait trembler pour les suites. Quel homme que *Jean-Jaques !* si le roi d'Angleterre avait donné la pension, sa majesté aurait eu le quatrième soufflet. C'est un terrible homme que ce *Jean-Jaques !* Il prétend, dans je ne sais quel roman intitulé Héloïse ou Aloïsia, s'être batu contre un seigneur anglais de la chambre haute, dont il reçut ensuite l'aumône. Il a fait, on le sait, des miracles à Venise, mais il ne falait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'ataquent jamais personne, mais qui font une guerre bien vive quand ils sont ataqués, & Dieu est toujours pour la bonne cause. Un des ofensés s'amusa à le dessiner par les coups de crayon que voici :

Cet ennemi du genre humain,
Singe manqué de l'Arétin,
Qui se croit celui de Socrate,
Ce charlatan trompeur & vain
Changeant vingt fois son Mitridate,
Ce baffet hargneux & mutin,
Bâtard du chien de Diogène,
Mordant également la main
Ou qui le fesse, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui présente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jaques* lui ont atiré

comme on voit de très grandes honnêtetés. Il y a de la justice dans le monde; & pour peu que vous soyez poli, vous trouvez à coup sûr des gens fort polis qui ne sont pas en reste avec vous. Cela compose une société charmante.

QUINZIEME HONNÊTETÉ.

Une honnêteté nouvelle, & dont on ne s'était pas encor avisé dans la littérature, c'est d'imprimer des lettres sous le nom d'un auteur connu, ou de falsifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, & d'insérer dans ces lettres les plus énormes platitudes avec les calomnies les plus insolentes. C'est ainsi qu'en dernier lieu on a imprimé, à Amsterdam sous le titre de Genève, des prétendues lettres secrettes de l'auteur de la Henriade, lesquelles lettres, si elles étaient secrettes, ne devaient pas être publiques. Il y a surtout dans ces lettres secrettes un correspondant nommé le comte de *Bar-Sur-Aube*, qui est un homme sûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de Bar-Sur-Aube, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrettes.

Ensuite le nommé *Schneider*, libraire d'Amsterdam, a débité sous le nom de Genève les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse*: c'est là le titre. Il se trouve que ces *amis du Parnasse* sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur Palatin, le duc de

Digitized by Google

Bouillon &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la Henriade & du siécle de *Louis XIV*, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères qui aiment Jean-Jaques Rousseau comme leur toutou.* On ajoute à ces gentillesses des notes infames contre des personnes respectables, & il y a sur-tout trois lettres à un chevalier de Bruan qui n'a jamais existé, & qu'on apelle *mon cher Philinte.* L'éditeur doute si ces trois lettres sont de monsieur *de Montesquieu*, ou de monsieur *de Voltaire*, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites (*). On a déja dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipsic comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

SEIZIEME HONNÊTETÉ.

Il est encor plus utile d'avertir ici que le stile simple, sage & noble, orné, mais non surchargé de fleurs qui caractérisait les bons

(*) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher *Philinte. Il est impossible qu'il y ait un grand homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélerats qui les environnent & qui les obsédent jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montauzier* & de *Beauvilliers*, des *Bossuets* & des *Fénelons* & de leurs successeurs; cela s'apelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est là le stile ferme de la nouvelle éloquence.

Digitized by Google

auteurs du siécle de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours ; ils croyent être éloquens lorsqu'ils écrivent avec une violence éfrenée. Ils pensent être des *Montesquieu*, quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure. Ils croient être des *Tacites* lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler. Ils s'érigent en *Catons* & en *Brutus* la plume à la main. Les bons écrivains du siécle de *Louis XIV* ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croîrait qu'un gredin ait imprimé en 1752 dans un livret intitulé, *mes pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de *Montesquieu*.

» Une république qui ne serait formée que » de scélérats du premier ordre produirait » bientôt un peuple de sages, de conquérans » & de héros. Une république fondée par » *Cartouche* aurait eu de plus sages loix que » la république de Solon.

» La mort de *Charles I* a fait plus de bien » à l'Angleterre que n'en aurait fait le règne » le plus glorieux de ce prince.

» Les forfaits de *Cromwell* sont si beaux, » que l'enfant bien né n'entend point pro» noncer le nom de ce grand homme sans » joindre les mains d'admiration.

Digitized by Google

Ces pensées ont été pourtant réimprimées, & l'auteur à la seconde édition mettait au titre *septième édition* pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère. Il signait *Gonia Palaios*. *Gonia* signifie angle; *Palaios* vieux. Son nom en efet est l'*angle vieux*. Il s'est fait apeller la *Beaumelle*. C'est lui qui a falsifié les lettres de madame de *Maintenon*, & qui a rempli les mémoires de *Maintenon* de contes absurdes & des anecdotes les plus fausses.

DIX-SEPTIÉME HONNÊTETÉ.

On connait l'histoire du siécle de *Louis XIV*. Tout impartial qu'est ce livre, il est consacré à la gloire de la nation française & à celle des arts, & c'est même parce qu'il est impartial qu'il afermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime partout la vérité. *Louis XV*, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du stile, qui sans doute ne vaut rien; je parle des faits.

Ce même la *Beaumelle*, dont il a bien fallu déja faire mention, ci-devant précepteur à Ferney, du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du siécle de *Louis XIV*, chassé de la maison de ce gentilhomme, réfugié en Dannemarck, chassé du Dannemarck, réfugié à Berlin, chassé de Berlin, réfugié à Gothas, chassé de Gotha, réfugié à Francfort, cet homme, dis-je, s'avise de faire à Franc-

Digitized by Google

fort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eſſinger* une édition du ſiècle de *Louis XIV* qu'il a ſoin de falſifier en pluſieurs endroits importans & qu'il enrichit de notes de ſa main; dans ces notes il outrage tous les généraux, tous les miniſtres, le roi même & la famille royale; mais c'eſt avec ce ton de ſupériorité & de fierté qui ſied ſi bien à un homme de ſon état, conſommé dans la connaiſſance de l'hiſtoire.

Il dit très ſavamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre réunie à la couronne. Il aſſure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand homme; il dit que les ſavans Danois ſont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbéciles; & il fait du brave comte de *Plelo* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne ſe fit tuer à Dantzic, que parce qu'il *s'ennuyait à périr à Copenhague*. Non content de tant d'inſolences qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des inſolences, il ataque la mémoire du maréchal de *Villeroi*. Il raporte à ſon ſujet des contes de la populace. Il s'égaye aux dépends du maréchal de *Villars*. Un la *Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars*! Il outrage le marquis de *Torcy*, le marquis de la *Vrilliére*, deux miniſtres chers à la nation par leur probité. Il

Digitized by Google

exhorte tous les auteurs à sévir contre monsieur de *Chamillart*; ce sont ses termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV* au point de dire qu'il empoisonna le marquis de *Louvois*; & après cette criminelle démence qui l'exposait aux chatimens les plus sévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de *Louis XIV*.

Qu'arive-t-il d'un tel ouvrage? De jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le siècle de *Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes? L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de la *Beaumelle*.

Les donneurs de conseils vous disent: *méprisez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle*. Voila un plaisant avis. C'est-à-dire qu'il faut laisser triompher l'imposture. Non, il faut la faire connaitre. On punit très souvent ce qu'on méprise, & même à proprement parler on ne punit que cela; car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris, on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque tems à Bisêtre, après quoi on l'a confiné dans son village près de Montpellier.

Ce la *Beaumelle* est le même qui a depuis fait imprimer des lettres falsifiées de monsieur de *Voltaire* à Amsterdam, à Avignon, acompagnées de notes infames contre les premiers de l'état.

Digitized by Google

On a toujours du gout pour ſon premier métier.

On demande après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maiſon que d'être le bel eſprit des laquais; & on demande ſi l'auteur d'un petit poëme, intitulé *le pauvre diable*, n'a pas eu raiſon de dire:

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoye arivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham & ſes vils compagnons
Sont une eſpèce encor plus odieuſe;
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas;
Leur art eſt doux & leur vie eſt joyeuſe.
Si quelquefois leurs dangereux apas
A l'hôpital ménent un pauvre diable,
Un grand bênet qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne: il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien de

métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falsificateurs du coin de la rue est abominable; car pour celui des belles demoiselles qui ruinent un sot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du pauvre diable; on doit avoir de l'honnêteté pour elles sans doute, mais avec quelques restrictions.

DIX-HUITIEME HONNÊTETÉ.

Le fils d'un laquais de monsieur de *Maucroix*, lequel fils fut laquais aussi quelque tems & qui servit souvent à boire à l'abbé d'*Olivet*, s'est élevé par son mérite, & nous sommes bien loin de lui reprocher son premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puisque nous avons aprouvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel esprit que le bel esprit des laquais. Un jeune homme sans fortune sert fidélement un bon maître; il s'instruit, il prend un état; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape *Adrien IV* avait été mendiant; *Sixte-Quint* avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette espèce de mérite qui contribue à la fortune, & pourvu que vous ne soyez ni insolent, ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui est votre ouvrage.

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce que son père, était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles lettres au lieu de cultiver son jardin,

Digitized by Google

din, fut d'abord folliculaire, enſuite faiſeur d'almanaes, & il mit au jour *l'année merveilleuſe*, pour laquelle il fut incarceré; puis il ſe fit prêtre, puis il ſe fit généalogiſte; il travailla chez monſieur d'*Hozier*, & en ſortit je ne ſais pas pourquoi : enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monſieur le prieur alla ſe faire reconnaître dans ſa ſeigneurie en 1763, & comme il eſt généalogiſte, il ſe fit paſſer, mais avec circonſpection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut en cette qualité une fête aſſez belle d'une dame qui a une terre dans le voiſinage, & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maiſon dans ſon prieuré, il tenait ſa cour dans un cabaret. Il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au ſeigneur de la paroiſſe voiſine, qui ſe mêle de proſe & de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertiſſait ce voiſin qu'un jeune homme de ſa maiſon avait oſé chaſſer ſur les terres du prieuré, qui ont je crois cent toiſes d'étendue, qu'il acorderait volontiers le droit de chaſſe à la ſeule perſonne du voiſin en qualité de littérateur, parce qu'il avait ſoixante & onze ans, & qu'il était à peu près aveugle; mais nul autre ne devait éfaroucher le gibier de monſieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de baſſe-cour. Le jeune homme, qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cent pas des terres de l'égliſe, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de répa-

Digitized by Google

ration. Autre lettre de monſieur le prieur au voiſin ; pas plus de réponſe à cette ſeconde lettre qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un ſeigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magiſtrat conſidérable du parlement de Paris était dans le voiſinage. Monſieur l'abbé d'*Etrée* acuſe auprès de ce magiſtrat celui qui n'avait pu lui écrire une lettre,

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Miſantrope, Acte IV. (*)

Voilà monſieur le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ſes états, *il eſt perdu, il ne s'en relévera pas, ſon afaire eſt faite.* Il ſe trompa, mais on a lieu d'eſpérer qu'il réuſſira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vous vous atirez, ſoit que vous écriviez, ſoit que vous n'écriviez pas. Il faut non ſeulement faire ſon devoir, *taliter qualiter*, comme dit *Rabelais*, & *dire toujours du bien de monſieur le prieur* ; mais il faut encor répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré quelquefois plus d'un grand cœur ; &

(*) Voyez comme du tems de *Molière* on était auſſi méchant que du nôtre.

Digitized by Google

vous voyez avec quelle noblesse un prieur se venge.

DIX-NEUVIEME HONNÊTETÉ.

L'auteur de l'histoire de *Charles XII* l'avait publié il y a environ vingt ans, avant que le père *Barre* donnât son histoire d'Allemagne; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout *Charles XII*, batailles, siéges, discours, caractères, bons mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance, ne songeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lû le père *Barre* qu'on ne lit guères, ne doutèrent pas que monsieur de *Voltaire* n'eut volé le père *Barre*, ou du moins feignirent de n'en pas douter; & apellèrent l'auteur de *Charles XII* plagiaire. Mais c'est une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits mensonges font le profit des folliculaires; il faut que tout le monde vive.

VINGTIEME HONNÊTETÉ.

C'est encor un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit, qu'on atribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de Verthamon; d'y inférer des tirades contre *Charlemagne* & contre saint *Louis*; d'y introduire

Digitized by Google

au quinzième siécle *Calvin* & *Luther* qui sont du seizième ; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'état ; & enfin de parler d'amour comme on en parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur, à qui ils les imputent, sera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire ; leur bien premiérement & puis le mal d'autrui. Vous vous trompez, messieurs, on a plus de discernement à Versailles & à Paris que vous ne croyez ; & ceux, *quibus est equus & pater & res*, ne sont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers :

Chandos, suant & soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si Jeanne est une fille ;
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor secouer sa guenille....
Chacun avait son trot & son allure,
Chacun piquait à l'envi sa monture &c.

On a pris la peine de faire environ trois cent vers dans ce goût, & de les atribuer à l'auteur de la *Henriade :* il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille ; & cela est absolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaitre de quoi la basse lit-

Digitized by Google

térature eſt capable, il faut ſavoir que les auteurs de ces gentilleſſes, ayant manqué leur coup, firent à Liége une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils inſérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre madame de *Pompadour*; ils lui en firent tenir un exemplaire qu'elle jetta au feu. Ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'eſt une grande reſſource que celle des lettres anonymes, & fort uſitée chez les ames généreuſes qui diſent hardiment la vérité: les gueux de la littérature y ſont fort ſujets; & celui qui écrit ces mémoires inſtructifs conſerve quatre-vingt quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces meſſieurs.

VINGT-UNIEME HONNÊTETÉ.

L'ex-révérend père ex-jéſuite *Nonotte*, auſſi grand amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Veirac*, &c. n'étant pas content aparemment de ſa portion congrue, mais *ſufiſante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la ſociété de jéſus, ſe mit en tête il y a quatre ans de gagner quelque argent en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez*, une critique des œuvres de *V.* ou atribuées à *V.*

Mais *Nonotte*, aimant mieux encor l'argent que la vérité, fit propoſer à monſieur de *Voltaire* de lui vendre pour mille écus ſon édition; ne doutant pas que monſieur de *Voltaire* craignant un auſſi grand adverſaire que

TAYLOR INS OXFOR
Digitized by Google

Nonotte, ne ſe hatât de ſe racheter pour cette petite ſomme, après quoi *Nonotte* & conſorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai par malheur pour le petit *Nonotte* la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

Monſieur,

Avant que de mettre en vente un ouvrage qui vous eſt relatif, j'ai cru devoir décemment vous en donner avis. Le titre porte, erreurs de monſieur de *Voltaire* ſur les faits hiſtoriques, dogmatiques, &c. *en deux volumes in-12. par un auteur anonyme. En conſéquence, je prends la liberté de vous propoſer un parti; le voici. Je vous ofre mon édition de* 1500 *exemplaires à* 2 *L. en feuille, montant* 3000 *L. L'ouvrage eſt déſiré univerſellement. Je vous l'ofre, dis-je, cette édition de bon cœur, & je ne la ferai paraitre que je n'aye auparavant reçu quelque ordre de votre part.*

J'ai l'honneur d'être avec le reſpect le plus profond,

Monſieur,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur,

Fez imprimeur-libraire à Avignon.

Avignon 30 *Avril* 1762.

Digitized by Google

Monsieur de *Voltaire*, accoutumé à de telles propositions de la part des polissons de la littérature (*a*), fut trop équitable pour acheter une édition aussi considérable à si vil prix. Il fit au libraire *Fez* son compte net. Il lui fit voir combien *Nonotte* & *Fez* perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout: on dit qu'elle est plaisante; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la simple vérité.

VINGT-DEUXIEME HONNÊTETÉ, *fort ordinaire.*

Je reviens à toi, mon très cher *Nonotte*, & ex-compagnon de Jésus; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec succès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais escamoter à monsieur de

(*a*) On trouve dans les *mélanges de littérature* de monsieur de *Voltaire* une lettre semblable d'un nommé la *Zonchère*, & on y apprend aussi que les savans auteurs de l'histoire de la régence, & de la vie du duc d'*Orléans* régent, ont pris ce la *Zonchère* pour le trésorier général des guerres, à peu près comme de prétendus esprits fins prennent encor le jeune débauché obscur auteur du *Pétrone*, pour le consul *Pétrone*; l'imbécile & dégoutant vieillard *Trimalcion* pour le jeune empereur *Néron*, la sotte & vilaine *Fortunata* pour la belle *Poppea*, & *Encolpe* pour *Senèque*. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

Digitized by Google

Voltaire par ton libraire *Fez?* Je t'en fais mon compliment; *Garaſſe* n'en ſavait pas tant que toi; & le contract *Mohatra* n'aproche pas du marché que tu avais propoſé. Mais cher *Nonotte*, ce n'eſt pas aſſez de faire de bons marchés, il faut avoir raiſon quelquefois.

1°. En ataquant un eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, tu ne devais pas commencer par dire que *Trajan*, ſi connu par ſes vertus, était un barbare & un perſécuteur. Et ſur quoi le trouves-tu cruel? parce qu'il ordonne *qu'on ne faſſe point de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.*

Mais il était très juſte de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiſcret comme *Polyeucte*, auraient briſé les ſtatues des temples, batu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les ſaints conciles. Un roi auſſi bon que *Trajan* pourait aujourd'hui ſans être cruel punir légérement le chrètien *Nonotte* s'il était dénoncé comme calomniateur, s'il était convaincu d'avoir publié ſes erreurs ſous le nom des erreurs d'un autre, d'avoir mis le titre d'Amſterdam au lieu de celui de Lion au mépris des ordonnances royales, & d'avoir méchamment & proditoirement médit de ſon prochain.

2°. On t'a déja dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'eſſai ſur l'hiſtoire générale ces paroles que tu cites de lui, *l'ignorance chrétienne ſe repréſente d'ordinaire* Dioclétien *comme un ennemi armé ſans*

Digitized by Google

ceſſe contre les fidèles. On a averti & on avertit encor, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne ſont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de *Jean Néaume.* Que dirais-tu ſi tu trouvais dans un bon livre *l'ignorance de Nonotte!* mettrais-tu à la place *l'ignorance chrétienne de Nonotte?* ne t'expoſerais-tu pas aux ſoupçons qu'on aurait que ce *Nonotte* éx-jéſuite eſt un fort mauvais chrétien, puiſqu'il calomnie?

Tu réponds que ce ſont des chrétiens mal inſtruits qui ont dit que *Dioclétien* avait toujours perſécuté, & que par conſéquent on peut apeller leur erreur une ignorance *chrétienne.*

Mon ami, voila de ta part une ignorance un peu jéſuitique. Tu fais là une plaiſante diſtinction; tu allégues une direction d'intention fort comique! il falait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniſer l'action du *centurion Marcel* qui jetta ſon ceinturon, ſon épée, ſa baguette à la tête de ſa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne falait pas ſervir ſon empereur. Mon ami, prends garde, le miniſtre de la guerre veut que le ſervice ſe faſſe; ton *Marcel* eſt de mauvais exemple. Sois bon chrétien ſi tu peux; mais point de ſédition, je t'en prie; ſouviens-toi de frère *Guignard* & ſois ſage.

Tu loues encor le bon chrétien qui déchira l'édit de l'empereur. *Nonotte*, cela eſt fort. Prends garde à toi, te dis-je; le roi n'aime

Digitized by Google

pas qu'on déchire les édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'eſt un crime de lèze-majeſté au ſecond chef? Tu aportes pour raiſon que cet édit était injuſte. Etait-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arêt du conſeil? Où en ſerions-nous ſi chaque jéſuite ou chaque janſéniſte prenait cette liberté?

4°. Petit *Nonotte*, rabacheras-tu toujours les contes de la légion *thébaine*, & du petit *Romanus* né bègue dont on ne put arêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue? Faut-il encor t'aprendre qu'il n'y a jamais eu de légion *thébaine*; que les empereurs romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légions juives, que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y eſt nullement queſtion de *Thébains*?

Faut-il te redire que les faits, les dates & les lieux dépoſent contre cette hiſtoire digne de *Rabelais*? faut-il te répéter qu'on ne martiriſe point ſix mille hommes armés dans une gorge de montagnes où il n'en peut tenir trois cent. Croi moi, *Nonotte*, marions les ſix mille ſoldats thébains aux onze mille vierges, ce ſera à peu près deux filles pour chacun, ils ſeront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit *Romanus*, je te conſeille de retenir la tienne & pour cauſe.

5°. Sois perſuadé comme moi, que *David* laiſſa en mourant vingt-cinq milliards d'argent comptant dans ſa ville d'Hershalhaïm; obtien

Digitized by Google

que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal ; cours après les trois cent renards que *Samson* atacha par la queue ; dine du poisson qui avala *Jonas* ; sers de monture à *Balaam* & parle, j'y consens ; mais par *saint Ignace* ne fais pas le panégirique d'*Aod* qui assassina le roi *Eglon*, & de *Samuel* qui hacha en morceaux le roi *Agag* parce qu'il était trop gras ; ce n'est pas là une raison. Vois-tu ? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis ; & les parlemens pensent comme moi ; entends-tu, *Nonotte ?*

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'Albigeois & de calvinistes, tu aprouves le suplice de *Jean Hus* & de *Jérome de Prague*, & celui d'*Urbain Grandier*, & tu ne dis rien de la mort édifiante du révérend père *Malagrida*, du révérend père *Guignard*, du révérend père *Garnet*, du révérend père *Holdecorn*, du révérend père *Creton*. Eh mon ami, un peu de justice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de *Pepin* ; doute, ami *Nonotte*, doute ; & jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce tems-là était une place plus considérable que Rome, un beau port de mer, & qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réservant la propriété ? fais-tu bien qu'*Athanase* le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété ? croira-t-on de bonne foi que *Charlemagne* eut

Digitized by Google

parlé dans son testament de Rome & de Ravenne comme de villes à lui apartenantes, si le pape en avait été le maître absolu ?

J'avoue que *saint Pierre* écrivit une belle lettre à *Pepin* du haut du ciel, & que le saint pape envoya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort touché. J'avoue que le pape *Etienne* vint en France pour sacrer *Pepin* qui raviſſait la couronne à son maître, & qui s'était déja fait sacrer par un autre saint. J'avoue que le pape *Etienne* étant tombé malade à saint Denis fut guéri par *saint Pierre* & par *saint Paul* qui lui aparurent avec *saint Denis*, suivi d'un diacre & d'un sous-diacre. J'avoue même avec l'abbé de *Vertot* que le pape, qui avait enfermé dans un couvent *Carloman* frère de *Pepin* dépouillé par ce bon *Pepin*, fut soupçonné d'avoir empoisonné ce *Carloman* pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encor qu'un autre pape trouva depuis sur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au saint siége, mais cela n'empêche pas que *Charlemagne* n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que des archevêques ont dans Rheims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Rheims, de Rouen & de Lyon.

Aprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la souveraineté de l'exarcat par *Pepin*, avec la donation de Constantin. Aprends que la mépriſe vient de ce que les premiers écrivains,

Digitized by Google

aussi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli*, avec *dominium imperiale*. Tu dois savoir, ex-jésuite *Nonotte*, ce que c'est qu'une équivoque.

8°. Eh bien, parleras-tu encor des bigames & trigames de la première race? un jésuite ferme-t-il la bouche à un autre jésuite? suffira-t-il de *Daniel* pour confondre *Nonotte?* lis donc ton *Daniel*, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume in-4°., lis, *Nonotte*, lis & tu trouveras que le grand *Théodebert* épousa la belle *Deuterie*, quoique la belle *Deuterie* eut un mari, & que le grand *Théodebert* eut une femme, & que cette femme s'apellait *Visigarde*, & que cette *Visigarde* était fille d'un roi des Lombards nommé *Vacon* fort peu connu dans l'histoire; tu verras que *Théodebert* imitait en cette bigamerie ou bigamie son oncle *Clotaire*, & voici les propres mots de *Daniel.*

„ Son oncle *Clotaire* après avoir épousé la „ femme de *Clodomir* son frère peu de tems „ après la mort de ce prince, quoiqu'il eut „ déja une autre femme, & il en eut trois „ pendant quelque tems, dont deux étaient „ sœurs.

Cela n'est pas trop bien écrit, & tu ne pouras aprouver ce stile à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même. Mais, mon ami, si *Daniel* écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'est la diférence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet

Digitized by Google

des bigames. Le lord *Couper* grand chancelier d'Angleterre épousa deux femmes qui vécurent avec lui très cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légitimité de ses deux mariages, & prouva son livre par les faits. Monsieur de *Voltaire* s'était trompé en racontant cette bigamie. Il avait pris le lord *Couper* pour le lord *Trévor*. La famille *Trévor* l'a redressé avec une extrême politesse; ce n'est pas comme toi, *Nonotte*, qui te trompes très impoliment.

9°. Mais, mon cher *Nonotte*, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs que tu apelles les erreurs d'un autre, as-tu pensé qu'on perdrait son tems à répondre à toutes tes bévues? le public s'amuserait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte?* Je ne veux te présenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choisir les fleurs. Voici en passant quelques fleurs pour *Nonotte.*

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux ayent deux cent mille livres de rente.* Il est vrai, les pauvres moines n'ont rien; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Citeaux & de Clairvaux les ont ces deux cent mille livres; & je te conseille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire *Fez.* L'abbé de Citeaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis, il monte à dix-sept cent mille livres. *Nonotte!* il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'est monsieur d'*Amilaville*

Digitized by Google

(connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'eſt pas de *Nonotte*) qui ayant été indigné de l'inſolence & de l'abſurdité de ton libelle intitulé *les erreurs* a daigné imprimer ce qu'il en penſait ; c'eſt lui ſurtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que *Cromwell* fut quelque tems un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand homme, & qu'on peut dire la même choſe de *Mahomet*. Sache que *Cromwell* rançonna, pilla, ſàcagea pendant la guerre, & qu'il fit obſerver les loix pendant la paix, qu'il ne mit point de nouveaux impôts, *qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un uſurpateur* ; qu'il craignait avec très grande raiſon d'être aſſaſſiné, & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. Monſieur d'*Amilaville* a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que *Nonotte* n'a pas le ſens commun. A-t-il tort ?

11°. Que tu es ignorant dans les choſes les plus connues ! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'hiſtoire générale diſe que le célèbre *Guillaume de Naſſau*, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que *Philippe ſecond* était ſeigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange ſoit mis en parallèle avec la *maeſta del re don Phelippo el diſcreto*. Tu as raiſon ; *Philippe ſecond* n'était pas comparable à un héros. Ils

Digitized by Google

étaient tous deux d'une famille impériale; ces deux maisons étaient également descendues de braves gentilshommes. Est-ce parce que l'assassin du défenseur de la liberté se confessa & communia avant d'exécuter son crime, que tu trouves *Guillaume* coupable? est-ce parce que ce héros résista à toute la puissance d'un poltron hypocrite? est-ce parce qu'il rendit sept provinces libres, que le petit Francomtois *Nonotte* insulte à sa mémoire?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je! Tu ne sais pas que le bourg de Livron en Dauphiné était une ville du tems de la ligue, qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par *Henri III* en personne, que le maréchal de camp de *Bellegarde* conduisit le siége avec vingt-deux piéces de canon en 1574, tu réponds avec une direction d'intention, *que tu voulais parler de l'état où est Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors.* Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui! & tu ajoutes savamment, *j'ai nommé le commandant* Montbrun *qui refusa de rendre la place.* Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur; ce n'était pas *Montbrun* qui commandait dans cette ville, c'était de *Roësses*, comme le dit de *Thou* livre 49. Tu as tort quand tu critiques; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation & tort encor peut-être, quand tu espéres qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que mon-

Digitized by Google

monsieur *de Voltaire* n'a jamais lû la taxe de la chancellerie de Rome ? vien dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois là & même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, *Nonotte*, tu dis à propos de théologie, que l'amiral *Drake* a découvert la terre d'Yesso. Aprends que *Drake* n'alla jamais au Japon, encor moins à la terre d'Yesso ; aprends qu'il mourut en 1596, en allant à Porto-bello. Aprends que ce fut quarante ans après la mort de *Drake* que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yesso en 1644 ; aprends jusqu'au nom du capitaine *Martin Jeritson*, & de son vaisseau qui s'apellait le Castrécom. Crois-tu donner quelque crédit à ta théologie en faisant le marin ? tu te trompes sur terre & sur mer ; & tu t'aplaudis de ton livre, parce que tes fautes sont en deux volumes.

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'histoire générale a dit que selon *St. Thomas d'Aquin*, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement*, mais que c'est *comme sacrement*. Il a cité l'édition & la page de la somme de *St. Thomas* ; & là dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la somme de *St. Thomas* n'est pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie

Digitized by Google

de montrer une seule somme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne se trouve pas. La somme était en telle vénération qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474, elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode & son stile qui sont absolument les mêmes.

Au reste, *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de son tems, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres; témoin le fameux passage de *Joinville*, dans lequel il raporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite *Tolet* a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale, livre I. chap. 16, ni femme ni laïc ne peut absoudre sans privilège. *Nec femina nec laïcus absolvere possunt sine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes; cela sera assez plaisant; tu réjouiras fort Besançon en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution ?

Je veux t'instruire, en t'aprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc, *Nonotte*, que les bons juifs se

Digitized by Google

confeſſaient quelquefois les uns aux autres. Le confeſſeur & le confeſſé, quand ils étaient bien pénitens, s'apliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière ſur les épaules. Confeſſe-toi ſouvent, *Nonotte*; mais ſi tu t'adreſſes à un jacobin, ne va pas lui dire que la ſomme de *St. Thomas* n'eſt pas de lui; on ne ſe bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confeſſe ta fille, confeſſe toi à elle; & elle te feſſera plus doucement qu'un jacobin, comme *Girard* feſſait la *Cadière*, & *vice verſa*.

16°. Il me prend envie de t'inſtruire ſur l'hiſtoire de la pucelle d'Orléans, car j'aime cette pucelle, & bien d'autres l'aiment auſſi. Ce petit morceau ſera utile au public, qui ſe ſoucie fort peu de tes bévues & de tes querelles, mais qui aime l'hiſtoire. Je tirerai les faits des auteurs contemporains, des actes du procès de *Jeanne d'Arc*, & de l'hiſtoire très curieuſe de l'Orléanois, écrite par monſieur le marquis *de Luchet*, qui n'eſt pas un *Nonotte*.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de Dieu; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mezerai conte, *que le prince de la milice céleſte lui aparut*; j'en ſuis fâché pour *Mezerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

Digitized by Google

La plûpart de nos hiſtoriens, qui ſe copient tous les uns les autres, ſupoſent que la pucelle fit des prédictions & qu'elles s'acomplirent. On lui fait dire qu'elle chaſſera les Anglais hors du royaume, & ils y étaient encor cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barrois; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'égliſe de *Ste. Catherine* de Fierbois à Tours. Voila certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que *Ste. Catherine* & *Ste. Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Aparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que *St. Michel.* Ses juges la crurent ſorcière, & elle ſe crut inſpirée; & c'eſt là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour

Digitized by Google

encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que *Saintrailles* avait ſon berger, comme le comte de *Dunois* avait ſa bergère. Ce berger faiſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faiſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophéteſſe du comte de *Dunois* fut priſe au ſiège de Compiégne par un bâtard de *Vendome*, & le prophête de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire bruler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions & qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voila ce me ſemble ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La pucelle fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la pucelle comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſa métropole. Il veut la juger en qualité de ſorciére. Il apuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. *Jeanne* avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, & encor moins de livrer à la mort

Digitized by Google

une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait?) un vicaire général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles éfets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *adorant l'héréſie*, *odorantem hæreſim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de ſon ofice, & de l'autorité à lui commiſe par le ſaint ſiége, de livrer Jeanne à la ſainte inquiſition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frère *Martin*: elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg*: " vous avez employé „ votre noble puissance à apréhender icelle „ femme qui se dit la pucelle, au moyen „ de laquelle l'honneur de Dieu a été sans „ mesure ofensé, la foi excessivement bles„ sée, & l'égliſe trop fort deshonorée; car „ par son ocasion idolatrie, erreurs, mauvaise „ doctrine & autres maux inestimables se sont „ ensuivis en ce royaume.... mais peu de „ chose serait avoir fait telle prinse, si ne „ s'ensuivait ce qu'il apartient pour satisfaire „ l'ofense par elle perpétrée contre notre doux „ créateur & sa foi, & sa sainte égliſe, avec „ ses autres méfaits innumérables.... & si, „ serait intolérable ofense contre la majesté „ divine s'il arivait qu'icelle femme fût dé„ livrée".

Enfin la pucelle fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on apellait l'indigne évêque, l'indigne

Digitized by Google

français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la pucelle à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La Sorbonne, l'évêque & frère *Martin*, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *en l'honneur de notre Seigneur & Sauveur Jéſus-Chriſt, pour qu'icelle Jeanne fut brièvement miſe es mains de la juſtice de l'égliſe.* *Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais de *beſogner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, *Martin*, préſidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Il y eut quatorze interrogatoires; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste. Catherine* & *Ste. Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux ſaintes? elle répond que c'eſt à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande ſi elles ſont bien jaſeuſes? Allez, dit-elle, le voir ſur le régiſtre. *Beaupère* lui demande ſi quand elle a vu *St. Michel* il était tout nud? elle répond, penſez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Voilà le ridicule, voici l'horrible.

Un de ſes juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas Poiſeleur*, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement

Digitized by Google

juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivent la confeſſion de *Jeanne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilège pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brulée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, apeller aucun peuple du nom de barbare.

La plûpart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſuplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue monſieur *de Villaret*, elle reçut ſon arêt avec des cris & avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guer-

Digitized by Google

re; car on peut être hardi dans les combats & ſenſible ſur l'échafaut.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la pucelle d'Orléans n'avait point été brulée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la rélation que nous avons encor d'une avanturière qui prit le nom de la pucelle, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brulé *Jeanne* & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

Aprend, *Nonotte*, comme il faut étudier l'hiſtoire quand on oſe en parler. Ne fais plus de *Jeanne d'Arc* une inſpirée, mais une idiote hardie qui ſe croyait inſpirée, une héroïne de village à qui on fit jouer un grand rôle, une brave fille que des inquiſiteurs & des docteurs firent bruler avec la plus lâche cruauté. Corige tes erreurs, & ne les mets plus ſur le compte des autres. Souvien-toi du capucin qui, étant monté en chaire, dit à ſes auditeurs, *mes frères, mon deſſein était de vous parler de l'immaculée conception, mais j'ai vu afiché à la porte de l'égliſe, réflexions ſur les défauts d'autrui par le révérend père de Viliers*

Digitized by Google

de la société de Jésus (*). *Eh mon ami! fais des réflexions sur les tiens; je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crèves de vanité, *Nonotte*; on t'a fait l'honneur de te répondre; mais pour t'inspirer un peu de modestie, sache que l'illustre *Montesquieu* daigna répondre à l'auteur des nouvelles ecclésiastiques à peu près comme le maréchal de la *Feuillade* batit une fois un fiacre qui lui barait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh, oh, *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du siécle de *Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci passe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes aussi méprisables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du siècle de *Louis XIV!* Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte?*

L'auteur du siècle de *Louis XIV* a toujours révéré le clergé en citoyen, il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hazard qu'il a le tiers des revenus du royaume; il a prouvé dans son chapitre 35 que toute l'église gallicane séculière & régulière ne possède pas au de-là de quatre-vingt millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'état d'environ quatre millions par an, l'un dans l'autre. Il n'a

(*) Depuis abbé de *Villiers* assez mauvais poëte.

Digitized by Google

perdu aucune occaſion de rendre juſtice à ce corps.

On trouve au chapitre quatre du traité de la tolérance ces paroles : *le corps des évêques en France eſt preſque tout compoſé de gens de qualité qui penſent & qui agiſſent avec une nobleſſe digne de leur naiſſance.* Eſt-ce là inſulter les évêques de France comme tu les outrages ?

Inſulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marſeille dans une ode contre le fanatiſme ?

Belzuns ce paſteur vénérable
Sauvait ſon peuple périſſant ;
Langeron guerrier ſecourable
Bravait un péril renaiſſant ;
Tandis que vos lâches cabales
Dans le trouble & dans les ſcandales
Ocupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel & ſur la bulle,
Qu'oubliera la poſtérité.

O ex-jéſuite! c'était rendre juſtice au digne évêque de Marſeille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de *Nonotte*, à vous, *le Tellier*, *l'Allemand* & *Doucin*, qui faiſiez atendre des évêques dans la ſalle baſſe, avec

Digitized by Google

le frère *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte !* tu oſes dire que l'auteur du ſiècle de *Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule & à les rendre odieux.

Mais vois les éloges qu'il donne à la ſageſſe d'*Adrien I.* Vois comme il juſtifie le pape *Honorius* tant acuſé d'héréſie, vois ce qu'il dit de *Léon IV.* (page 123. tome 2. de l'eſſai ſur l'hiſtoire générale.)

„ Le pape *Léon IV*, prenant dans ce dan-
„ ger une autorité que les généraux de l'em-
„ pereur Lothaire ſemblaient abandonner, ſe
„ montra digne, en défendant Rome, d'y
„ commander en ſouverain. Il avait employé
„ les richeſſes de l'égliſe à réparer les murail-
„ les de la ville, à élever des tours, à ten-
„ dre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les
„ milices à ſes dépens, engagea les habitans
„ de Naples & de Gaïette à venir défendre
„ les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer
„ à la ſage précaution de prendre d'eux des
„ otages, ſachant bien que ceux qui ſont aſ-
„ ſez puiſſans pour nous ſecourir le ſont aſſez
„ pour nous nuire. Il viſita lui-même tous
„ les poſtes & reçut les Sarazins à leur deſ-
„ cente, non pas en équipage de guerrier,
„ ainſi qu'en avait uſé *Goſlin* évêque de Pa-
„ ris dans une occaſion encor plus preſſante,
„ mais comme un pontife qui exhortait un
„ peuple chrétien, & comme un roi qui veil-
„ lait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né

Digitized by Google

„ Romain. Le courage des premiers âges de
„ la république revivait en lui dans un tems
„ de lâcheté & de coruption, tel qu'un des
„ beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on
„ trouve quelquefois dans les ruines de la
„ nouvelle ".

Il a pouſſé l'amour de la vérité juſqu'à juſtifier la mémoire d'un *Alexandre VI* contre cette foule d'acuſateurs, qui prétendent que ce pape mourut du poiſon préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ſes convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais conſidéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai, il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoit XIV* lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que ſon ſucceſſeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand miniſtre, de belles reliques pour orner l'égliſe paroiſſiale qu'il a bâtie? Conſole toi, *Nonotte*, & viens y ſervir la meſſe d'un de tes confrères qui eſt l'aumonier du château. Il eſt vrai que le maître ne marchera pas à la proceſſion derrière un jeune jéſuite, comme on a fait dans un beau village les Montauban; il n'eſt pas de ce goût: mais enfin vous ſerez deux jéſuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu employes l'artillerie des *Garaſſes* & des *Hardouins*, *ultima ratio jeſui-*

Digitized by Google

tarum, & *aliquando janſeniſtarum*. Tu traites d'athée l'adorateur le plus réſigné de la Divinité; tu intentes cette acuſation horrible contre l'auteur de la *Henriade*, poëme qui eſt le triomphe de la religion catholique, tu l'intentes contre l'auteur de *Zaïre* & d'*Alzire* dont cette même religion eſt la baſe, contre celui qui ayant adopté la petite-fille du grand *Corneille*, ne la reçut dans une de ſes maiſons ſituée ſur le territoire de Genève qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le ſais, puiſque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il eſt dit expreſſément que cette demoiſelle aura ſur le territoire des proteſtans tous les ſecours néceſſaires pour l'exercice de ſa religion. Tu ne ſongeais pas que tu donnais ainſi des armes contre toi & tes conſorts.

C'eſt ainſi que les *Nonottes*, les *Patouillets* & autres welches ont traité d'athées les principaux magiſtrats français & les plus éloquens, les *Monclar*, les *Chauvelins*, les *La Chalotais*, les *Duchés*, les *Caſtillons*, & pluſieurs autres. Mais auſſi, il faut conſidérer que ces meſſieurs leur ont fait plus de mal que monſieur de *Voltaire*.

Après l'expoſé des bévues, des inſolences & des injures atroces prodiguées par *Nonotte* & par ſes aides, quelques lecteurs ſeront bien aiſes de ſavoir quels ſont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magiſtrature de France. Voici la lettre d'un

Digitized by Google

homme en place, écrite de Beſançon le 9 Janvier 1767, elle peut inſtruire.

„ *Jaques Nonotte* âgé de 54 ans eſt né à „ Beſançon d'un pauvre homme qui était fen„ deur de bois & crocheteur. Il parait à ſon „ ſtile & à ſes injures qu'il n'a pas dégénéré. „ Sa mère était blanchiſſeuſe. Le petit *Jaques* „ ayant fait le mêtier de ſon père à la porte „ des jéſuites, & ayant montré quelque diſ„ poſition pour l'étude, fut recueilli par eux, „ & fut jéſuite à l'âge de vingt ans. Il était „ placé à Avignon en 1759. Ce fut là qu'il „ commença à compiler avec quelques-uns de „ ſes confrères ſon libelle contre l'hiſtoire gé„ nérale, & contre vous.

„ L'imprimeur *Fez* en tira douze cents exem„ plaires. Le débit n'ayant pas répondu à „ leurs eſpérances, *Fez* ſe plaignit amérement, „ & les jéſuites furent obligés de prendre l'é„ dition pour leur compte. Vous daignates, „ monſieur, vous abaiſſer à répondre à ce „ mauvais livre; cela le fit connaître, & a „ enhardi *Nonotte* & ſes aſſociés à en faire „ une ſeconde édition pleine d'injures les plus „ mépriſables à la fois & les plus puniſſables. „ Le parti jéſuitique a fait imprimer cette „ édition clandeſtine à Lyon par les libraires „ *Jaquenod & Ruſand* au mépris des ordon„ nances.

„ *Nonotte* eſt actuellement toléré & ignoré „ dans notre ville. Il demeure à un troiſiéme étage, & il gouverne deſpotiquement „ une vieille fille imbécile qui vous a écrit

Digitized by Google

„ une lettre anonime. Il dit qu'il s'ocupe à „ un dictionnaire antiphiloſophique qui doit „ paraitre cette année. Je crois en éfet qu'il „ en fera un anti-raiſonnable. Vous voyez „ que les membres épars de la vipère cou- „ pée en morceaux ont encor du venin. Ce „ miſérable eſt un excrément de collège qu'on „ ne décraſſera jamais &c. "

Nous conſervons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ſes cenſeurs, il a auſſi des gens de bon gout pour partiſans. Monſieur de *Voltaire* a reçu une lettre datée de Hennebond en Bretagne le 18 Novembre 1766, ſignée *le chevalier de Brulé:* il a bien voulu nous la communiquer; la voici: elle eſt en beaux vers.

L'orgueil du philoſophe avait bercé Voltaire
Dans la flateuſe idée, mais par trop téméraire,
De mériter un nom par deſſus tous les noms.
Le voila bien déchu de ſa préſomption.
David avec ſa fronde a terraſſé Goliath.

Et puis qu'on diſe qu'il n'y a plus de welches en France. Le chevalier de *Brulé* eſt aparemment un diſciple de *Nonotte.* Les jéſuites n'élevaient-ils pas bien la jeuneſſe?

PETITE

Digitized by Google

PETITE DIGRESSION,

Qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUelle est la source de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jésuites, ou convulsionistes, ou précepteurs chassés, ou petits colets sans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillant pour la comédie, ou étalant une boutique de feuilles, ou vendant des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils ataquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? pourquoi apellent-ils toujours les Pascal *porte d'enfer* ; les Nicole *loup raviſſant*, & les D'Alembert *bête puante ?* Pourquoi, lorsqu'un ouvrage réussit, crient-ils toujours à l'herétique, au déiste, à l'athée ? La prétention au bel esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement pas pour rendre service à la religion catholique apostolique & romaine, qu'ils crient par-tout, qu'ils impriment par-tout, que les premiers mathématiciens du siècle, les premiers philosophes, les plus grands poëtes & orateurs, les plus exacts historiens, les magistrats les plus consommés dans les loix, tous les oficiers d'armée qui

Digitized by Google

s'inſtruiſent, ne croient pas à la religion catholique apoſtolique & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On ſent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qui y a de plus éclairé dans l'Europe déteſte en ſecret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeſte ſervice en diſant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui penſent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il eſt dit dans le ſecond volume des erreurs de *Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, page 118. *Qu'à la vérité monſieur de* Voltaire *n'ataque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du reſpect, mais que cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans ſon cœur, & de là* il conclut que tout le monde en fait autant, & que lui *Nonotte* pourait bien s'en moquer auſſi avec une direction d'intention.

Ah! impie *Nonotte!* blaſphémateur *Nonotte!* Prions Dieu, mes frères, pour ſa converſion.

Ce qui damne principalement *Nonotte*, *Patouillet* & conſorts, eſt préciſément ce qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire; c'eſt la rage du bel eſprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que *Nonotte* dans ſon libelle théologique trouve mauvais que l'auteur du ſiécle de *Louis XIV* ait mis *Quinaut* au rang des grands hommes? *Nonotte* trouve *Quinaut* plat: quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'*Atis* & d'*Armide!* tant pis, *Nonotte*, cela prouve que tu as

Digitized by Google

l'ame dure & point d'oreille, ou trop d'oreilles.

Non ſa che coſa è amor, non ſa che vaglia
La caritade e quindi advien che i frati
Sono ſi ingorda e ſi crudel' canaglia.

Arioſte épitre ſur le mariage.

Voila donc l'ex-révérend *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèſe le mérite de *Quinaut* dans ſa balance. Monſieur l'évêque du Puy en Vélai adreſſe aux habitans du Puy en Vélai une énorme paſtorale, dans laquelle il leur parle de belles lettres; *ſoyez donc philoſophes, mes très chers frères*, dit-il aux chaudroniers du Vélai à la page 299. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainſi par l'organe de *Cortiat ſecrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perraut*, de la *Motte*, de l'abbé *Terraſſon*, de *Boindin*, après avoir outragé la cendre de *Fontenelle*, après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Deſcartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton* & *Loke*. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens là pour des pères de l'égliſe. *Cortiat* ſecrétaire examine page 23, ſi *Boileau* n'était qu'un verſificateur; & page 77, ſi les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement ſous le nom de monſieur *J. F.* archevêque d'Auch, on examine ſi un poëte doit ſe borner à un ſeul talent, ou en cultiver pluſieurs.

Ah! meſſieurs, *non erat his locus*. Vos troupeaux d'Auch & du Vélai ne ſe mêlent ni de

Digitized by Google

vers, ni de philoſophie ; ils ne ſavent pas plus que vous ce que c'eſt qu'un poëte & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez paſſer pour de beaux eſprits, vous ceſſez d'être paſteurs ; vous avertiſſez le monde de ne plus reſpecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait *La Motte* & *Terraſſon* dans un café. Voulez-vous être évêques, imitez *ſaint Paul* ; il ne parle ni d'*Homère* ni de *Lycophron* : il ne diſcute point ſi *Xénophon* l'emporte ſur *Thucidide* ; il parle de la charité : *la charité*, dit-il, *eſt patiente* ; êtes-vous patiens ? *elle eſt bénigne* ; êtes-vous benins ? *elle n'eſt point ambitieuſe* ; n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre ſtile ? *elle n'eſt point méchante* ; n'avez-vous mis ou laiſſé mettre aucune malignité dans vos paſtorales ?

Beaux paſteurs, paiſſez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

VINGT-TROISIEME HONNÊTETÉ, *des plus fortes.*

Un ex-jéſuite nommé *Patouillet*, (déja célébré dans cette diatribe) homme doux & pacifique, décreté de priſe de corps à Paris pour un libelle très profond contre le parlement, ſe réfugie à Auch chez l'archevêque avec un de ſes confrères. Tous deux fabriquent une paſtorale en 1764, & ſéduiſent l'archevêque

Digitized by Google

jusqu'à la lui faire signer de son nom *J. F.* cet écrit apostolique qui ataque tous les parlemens du royaume, & voici surtout comme la pastorale s'explique sur eux page 48. *Ces ennemis des deux puissances mille fois abatus par leur concert, toujours relevés par de sourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui parait d'un noir plus foncé. Ce libelle difamatoire a été condamné à la vérité à être brulé par la main du boureau ; on a recherché les auteurs, mais ils ont échapé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux faiseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un oficier de la maison du roi, très vieux & très malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à la destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable, mais ils la crurent ; & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, selon l'usage ordinaire, que ce malin vieillard était déiste & athée, que c'était un *vagabond* qui à la vérité ne sortait guères de son lit, mais que dans le fond il aimait à courir, que *c'était un vil mercénaire* qui mariait plusieurs filles de son bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cent mille francs avec les frères *Cramer* auxquels il a donné ses ouvrages, & avec les comédiens de Paris auxquels il a abandonné le profit entier *mammona iniquitatis.*

Digitized by Google

Enfin monsieur *J. F.* d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse & très bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ses yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque, auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce tems là même, écrivit à monsieur d'Auch qu'il s'était laissé surprendre, qu'il se déshonorait, qu'il devait faire une réparation autentique ; que lui son parent n'oserait plus paraitre devant l'offensé ; *je ne suis pas en état*, disait-il dans sa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a si généreusement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis si longtems, afin que je sois en état de satisfaire à mon devoir.*

Monsieur d'*Auch* fut si honteux de son procédé qu'il se tut. La famille nombreuse de l'offensé répondit à son silence par cette lettre qui fut envoyée de Paris à monsieur d'*Auch*.

A MONSIEUR

L'ARCHEVÉQUE D'AUCH.

IL parut sous votre nom, monsieur, en 1764, une instruction pastorale qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des assertions consacré par le parlement de Paris, on

Digitized by Google

y regarde les jésuites comme des martyrs & les parlemens comme des persécuteurs (*a*), on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brulée par la main du boureau. Le roi sait réprimer les atentats à son autorité; les parlemens savent les punir: mais les citoyens, qui sont ataqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaitre; vous avez sur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous: vous dites à vos diocesains d'Auch que ce citoyen oficier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du respect (*b*) est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyez plus riche que lui; vous le traitez de mercenaire, dans le tems même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu dont les terres sont voisines des siennes; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure comme on le croit,

(*a*) Nos pères vous avoient apris à respecter les jésuites &c. pag. 35. & suivantes du mandement de monsieur d'*Auch*.

(*b*) Page 12, 13 & 14 du libelle.

Digitized by Google

vous êtes bien à plaindre de l'avoir ſignée. Si c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encor. Vous ſavez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui deshonorerait à jamais l'épiſcopat, & qui le rendrait mépriſable, s'il pouvait l'être. On a épuiſé toutes les voyes de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable ſi inſolemment outragée qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un ſcélerat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaitre. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies dans lequel il y a quelque ombre de fauſſe érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il deshonore, en continuant à faire du bien, & en priant Dieu qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe & ſi lâche; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

Digitized by Google

RÉFLEXION MORALE.

C'Eſt une choſe digne de l'examen d'un ſage que la fureur avec laquelle les jéſuites ont combatu les janſéniſtes, & la même fureur que ces deux partis ruinés l'un par l'autre exhalent contre les gens de lettres. Ce ſont des ſoldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jéſuite chaſſé de ſon collège, le convulſionnaire échapé de l'hôpital, errans chacun de leur côté, & ne pouvant plus ſe mordre, ſe jettent ſur les paſſans.

Cette manie ne leur eſt pas particuliére; c'eſt une maladie des écoles; c'eſt la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profeſſion honnête. Un bon menuiſier, un ſculpteur, un tailleur, un horloger, ſont utiles; ils nouriſſent leur famille de leur art. Le père de *Nonotte* était un brave & renommé crocheteur de Beſançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour ſon fils ſcier du bois honnêtement que d'aller de libraire en libraire chercher quelque dupe qui imprime ſes libelles? on avait beſoin de *Nonotte* père & point du tout de *Nonotte* fils? Dès qu'on s'eſt mêlé de controverſe, on n'eſt plus bon à rien, on eſt forcé de croupir dans ſon ordure le reſte de ſa vie, & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait ſéduite, on ſe croit un

Digitized by Google

Chryſoſtome, un *Ambroiſe*, pendant que les petits garçons ſe moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Dupleſſis*, votre tems eſt paſſé ; vous reſſemblez à de vieux acteurs chaſſés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs ſur le pont neuf pour obtenir quelque aumone. Croyez moi, pauvres gens ; un meilleur moyen pour obtenir du pain ſerait de ne plus chanter.

VINGT-QUATRIEME HONNÊTETÉ, *des plus médiocres.*

Un abbé *Guion* qui a écrit une hiſtoire du bas empire, dans un ſtile convenable au titre, dégouté d'écrire l'hiſtoire, ſe mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'exiſte point ; il y fut très bien reçu, acueil auquel il n'eſt pas aparemment acoutumé. Le maître de la maiſon qu'il n'a jamais vu lui confia immédiatement après le dîner tous ſes ſecrets. Il lui avoua que monſieur *B* eſt un hérétique, monſieur *C* un déiſte, monſieur *D* un ſocinien, monſieur *F* un athée, & monſieur *G* quelque choſe de pis ; & que pour lui ſeigneur du château, il avait l'honneur d'être l'antechriſt, & qu'il lui offrait un drapeau dans ſes troupes ſous les ordres de meſſieurs da, de, di, do, du, ſes capitaines. Il dit qu'il fit très bonne chère chez l'antechriſt ; c'eſt en éfet un des caractères de ce ſeigneur que nous atendons, & c'eſt par là en partie qu'il ſéduira les élus.

Digitized by Google

L'abbé *Guion* parle enſuite de *Louis XIV*; il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'acompagné de pluſieurs cours brillantes; mais que ſon médaillon a deux faces;* il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéreſſant, *ſinon les quatre-vingt mille livres de penſion qu'obtint madame de* Maintenon *à la mort de ce monarque.* Voila la manière dont le dit *Guion* veut qu'on écrive l'hiſtoire. Laiſſons le faire la fonction d'aumonier auprès de l'antechriſt & n'en parlons plus.

VINGT-CINQUIEME HONNÊTETÉ, *fort mince.*

Cette vingt-cinquieme honnêteté eſt celle d'un nommé *Bernet* prédicant d'un village près de Carcaſſonne en Languedoc. Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes contre ſept ou huit perſonnes qu'il ne connait pas; dédié à un grand ſeigneur qu'il connait encor moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poëtes ont des Philis & des Amarantes en l'air. *Bernet* commence par dire page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh! acordez vous donc, meſſieurs; car l'abbé *Guion* aſſure qu'il a vu l'antechriſt dans ſon château auprès de Lauſanne. Or l'antechriſt ne peut pas ſiéger à Lauſanne & à Rome: il faut opter: il n'apartient pas à l'antechriſt d'être en pluſieurs lieux à la fois.

Le prédicant apelle à ſon ſecours le pauvre

Digitized by Google

Michel Servet, qui assurait que l'antechrist siége à Rome. Si c'était le sentiment du sage *Servet*, il ne falait donc pas que de sages prédicans le fissent bruler ; mais

Ami, Servet est mort, laissons en paix sa cendre.
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Bernet?

Tout cela m'est fort égal. Il est un peu ennuieux, à ce qu'on dit, ce *Bernet*, prédicant de Carcassonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. Monsieur *Robert Covelle*, qui joue, comme on sait, un grand role dans la littérature, lui est fort ataché. Dans le dernier voyage que monsieur *Robert* fit à Carcassonne, il dédia à son ami *Bernet* une petite pièce de poësie que je vais transcrire ici, comme une honnêteté digne de ce recueil. Cette épître n'est pas limée. Monsieur *Covelle* est un homme de bonne compagnie, qui hait le travail & qui peut dire avec *Chapelle*.

Tout bon fainéant du marais
Fait des vers qui ne coutent guères.
Pour moi c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Voici donc le petit morceau de monsieur *Robert Covelle*, pour égayer un peu cette triste liste des honnêtetés littéraires. Sans enjouement & sans varieté, vous ne tenez rien.

Digitized by Google

MAITRE GUIGNARD,

OU

DE L'HYPOCRISIE.

DIATRIBE

PAR Mr. ROBERT COVELLE,

DÉDIÉE

A monſieur ISAAC BERNET *prédicant de Carcaſſonne en Languedoc.*

MEs chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Bernet, ſoutien ma faible voix ;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ſes robuſtes apas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté, jeune, fraiche, ingénue,
S'apelle Hébé ; Vénus eſt reconnue

Digitized by Google

A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proye,
Toujours terni de peur qu'on ne le voye.)
Sans héſiter je vous déclare net
Que ce mâgot eſt Tartuffe ou Bernet.
C'eſt donc à toi, Bernet, que je dédie
Ma très honnête & courte rapſodie,
Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe Matthieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune,
Qui chéz Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.
Je l'arrêtai d'un air aſſez fantaſque
Par ſa jaquette, & je lui criai, maſque,
Je te connais; l'argent & les catins
Sont à tes yeux les ſeuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchiſme.
Pourquoi veux-tu de ton plat rigoriſme
Nous étalant le dehors impoſteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur,

Digitized by Google

Et tout paitri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Épicure?
Le Sicophante alors me répondit,
Qu'il faut tromper pour ſe mettre en crédit,
Que la franchiſe eſt toujours dangereuſe,
L'art bien reçu, la vertu malheureuſe,
La fourbe utile, & que la vérité
Eſt un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eſt point d'uſage.
Je répliquai, ton diſcours parait ſage;
L'hypocriſie a du bon quelquefois.
Pour ſon profit on a trompé des Rois.
On trompe auſſi le ſtupide vulgaire,
Pour le gruger bien plus que pour lui plaire.
Lorſqu'il s'agit d'un trône épiſcopal,
Ou du chapeau qui coëfe un cardinal,
Ou ſi l'on veut de la triple couronne,
Que ſelon toi l'ami Belzébut donne,
En pareil cas peut-être il ſerait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon.
L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile & triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée & maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.

Digitized by Google

Que Peretti (*a*) ſe déguiſe en chrétien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Di-moi, quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin; aiſément on devine,
On reconnait le cafard à la mine,
Chacun le hue: on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'aplaudiront..... Tu ne les connais guères;
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crain les ſiflets, mais crain les malfaiſans.

Croi

(*a*) *Sixte-quint*; il eſt vrai qu'il fit longtems ſemblant d'être humble & doux, lui qui était ſi fier & ſi dur. Voila pourquoi monſieur *Robert Covelle* dit que *Sixte-quint* ſe déguiſe en chrétien: avec ſa permiſſion je trouve *cela* un terme un peu hardi.

Digitized by Google

Croi-moi, renonce à la cagoterie,
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embaraſſé;
Que ton col tords déſormais redreſſé
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, ſois ſimple; & ſans afecter rien,
Eſſaye un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voute une part de l'échine,
Et du menton ſe batant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

VINGT-SIXIEME HONNÊTETÉ.

Vous êtes un impudent, un menteur, un fauſſaire, un traître, qui imputez à des Anglais de mauvais vers que vous dites avoir traduits en français. Vous êtes le ſeul auteur de ces vers abominables; & de plus, vous n'avez jamais entendu ni Loke *ni* Newton; *car frère* Berthier *a dit que vous cherchiez la triſection de l'angle par la géométrie ordinaire.*

Ce ſont à peu près les paroles des *Nonottes*, *Patouillets*, *Guyons* &c. à ce pauvre vieil-

Digitized by Google

lard qui eſt hors d'état de leur répondre. Je prends toujours ſon parti comme je le dois. La plûpart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils reſſemblent aſſez à ces animaux qu'on dit amis de l'homme, & qui, quand ils voyent un de leurs camarades mort de ſes bleſſures dans un grand chemin, lèchent ſon ſang & paſſent ſans ſe ſoucier du défunt. Je ne ſuis pas de ce caractère, je défends mon ami, *unguibus & roſtro.*

Monſieur *Midleton*, à qui nous devons la vie de *Ciceron*, & des morceaux de littérature très curieux, voyageant en France dans ſa jeuneſſe, fit des vers charmans ſur ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après le recueil où ils ſont imprimés. Ceux qui entendent l'anglais les liront ſans doute avec plaiſir.

A nation here j pity and admire.
Whom nobleſt ſentimens of glory fire,
Yet thaught by cuſtom's force, and bigot fear,
To ſerve With pride, and boaſt the yoke they bear,
Whoſe nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band
From prieſts and tax-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to Europe give,
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt,
Tho plunder'd, gay, induſtrious, tho oppreſt,

Digitized by Google

With happy follies rise above their fate
The jest and envy of each wiser state.

Yet here the muses deign'd a while to sport
In the short sun-shine of a fav'ring court;
Here Boileau, strong in sense, and sharp in wit
Who *from* the antients, like the ancients writ,
Permission gaind inferior vice to blame,
By lying incense to his masters fame,

With more delight those pleasing shades y view
Where Condé from an envious court Withdrew,
Where sick of glory, faction, power and pride
Sure iudge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the Wary chief repos'd
And life's great scene in quiet virtue clos'd.

Voici comme monsieur de *Voltaire* mon ami a traduit assez fidélement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidèle.

Tel est l'esprit français; je l'admire & le plains.
Dans son abaissement quel excès de courage!
La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers (*).
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres,
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,

(*) *C'était dans la guerre de* 1689.

Digitized by Google

devenue un objet de commerce, l'auteur n'a ſongé qu'à enfler ſon ouvrage & à gagner de l'argent aux dépends de la vérité. Il faut regarder ſon livre comme les mémoires de *Gatien* de *Courtils*, & comme tant d'autres libelles qui ſe ſont débités dans leur tems & qui ſont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la ſociété de madame *Scarron*, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette ſociété monſieur de *Charleval*, qu'il apelle le plus élégant de nos poëtes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites piéces qui ſont au rang des plus médiocres; il y aſſocie le comte de *Coligny*, qu'il dit *avoir été à Paris le proſélite de* Ninon, *& à la cour l'émule de Condé.* En quoi le comte de *Coligny* pouvait-il être l'émule du prince de *Condé?* quelle rivalité de rang, de gloire & de crédit pouvait être entre le premier prince du ſang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine diſtingué alors? il ajoute à cette prétendue ſociété *le marquis de la* Sablière, *qui avait*, dit-il, *dans ſes propos toute la légéreté d'une femme.* La *Sablière* était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis; qui a dit à l'auteur que ce *Sablière* était ſi léger dans ſes propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire que *les aſſemblées qui ſe tenaient chez* Scarron *ne reſſemblaient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquiſe de* Lambert *ſemble avoir formé le deſſein de détruire le bon gout.* Cet homme

Digitized by Google

a-t-il connu madame de *Lambert*, qui était une femme très respectable ? a-t-il jamais aproché d'elle ? est-ce à lui à parler de goût ?

Pourquoi, dit-il, que dans la maison de *Scarron* on cassait souvent les arêts de l'académie ? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un seul trait dont l'académie ait pu se plaindre. Ne découvre-t-on pas, dans ces réflexions satiriques si étrangères à son sujet, un jeune étourdi de province qui croit se faire valoir en afectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'état & des premiers de la littérature ?

Comment a-t-il assez peu de pudeur pour répéter une chanson infame de *Scarron* contre sa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme & pour mériter l'aprobation de la maison de *St. Cyr* ? Il atribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs vers qu'on sait être de l'abbé *Tetu*, & d'autres qui sont de monsieur de *Fieubet*. On voit à chaque page un homme qui parle au hazard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière dans un deshabillé léger s'était jettée dans un fauteuil, là elle pensait à loisir à son amant ; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise acoudée sur une table, l'œil fixe dans l'extase de l'amour. Eh

Digitized by Google

mon ami ! l'as-tu vue dans ce deshabillé léger ? l'as-tu vue acoudée sur cette table ? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire ?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de madame de *Maintenon*, parle de tous les événemens auxquels madame de *Maintenon* n'a jamais eu la moindre part : il grossit ses prétendus mémoires des avantures de mademoiselle avec le comte de *Lausun*. Pourait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de mademoiselle, & de supoſer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires ? il ateste les propres paroles de mademoiselle. *Elle lui déclare sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains au milieu du Louvre à la face de ses dieux domestiques en* 1671, il y lut ces mots : *c'est monsieur le comte de Lausun que j'aime & que je veux épouser.* Il cite les mémoires de *Montpensier* tome 6 page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de *Montpensier*. Mademoiselle écrivit seulement sur un papier, *c'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que la *Baumelle*. *La présence des dieux domestiques* est fort convenable & du vrai stile de l'histoire !

Ce qui révolte presque à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur supoſe entre le roi, madame de *Montespan* & la veuve de *Scarron*, comme s'il y avait été présent. *Louis*, dit-il, *n'eut point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en pigrieche, *que madame*

Digitized by Google

de Maintenon ſavait enveloper dans des paroles de ſoye.

Madame de Maintenon ſavait, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Monteſpan avaient ſauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que madame de *Monteſpan* ſauva la Hollande qui allait être entiérement envahie, ſi les Hollandais n'avaient pas eu le tems de rompre leurs digues & d'inonder le pays ?

Comment oſe-t-il dire que lorſque madame de *Maintenon* mena le duc *du Maine* à Barège, elle dit au maréchal d'*Albret en voyant le château Trompette, voila où j'ai été élevée, mais je connais une plus rude priſon, & mon lit n'eſt pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde ſait qu'elle était née à Niort, & non pas à Bourdeaux; & qu'elle n'avait jamais été élevée au château Trompette. Comment peut-on acumuler tant de ſotiſes & de menſonges !

Il fait dire par madame de *Maintenon* à madame de *Monteſpan ; j'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre ſur le grand eſcalier de Verſailles, je montais, vous deſcendiez, je m'élevais juſqu'aux nues, & vous allates à Fontevraux.* Il eſt dificile de s'élever juſqu'aux nues par un eſcalier. Ce conte eſt imité du duc d'*Epernon*, qui montant l'eſcalier de St. Germain rencontra le cardinal de *Richelieu* dont le pouvoir commençait à s'afermir. Le cardinal lui demanda s'il ne ſavait point quelques nouvelles ? Oui, lui dit-il, *vous mon-*

Digitized by Google

tez & je descends. Notre romancier cite les lettres de madame de *Sévigné*, & il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponse de madame de *Maintenon.*

Il faut être bien hardi & croire ses lecteurs bien imbéciles pour oser dire qu'en 1681 le duc de Lorraine envoya à mademoiselle un agent secret déguisé en pauvre, qui en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On sait assez que ce conte est tiré de l'histoire de Clotilde. On sait assez que mademoiselle n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires & qu'elle n'en dit pas un seul mot. On sait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin en 1681, *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie Eléonore* fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guères imprimer des impostures plus sottes & plus grossières.

Il fait dire à madame d'*Aiguillon ; mes neveux vont de mal en pis ; l'aîné épouse la veuve d'un homme que personne ne connait ; le second la fille d'une servante de la reine ; j'espère que le troisième épousera la fille du boureau.* Est-il possible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de sa province des choses si extravagantes & si outrageantes contre une maison si respectable, & cela sans la moin-

Digitized by Google

dre vraiſemblance & avec une inſolence dont aucun libelle n'a encor aproché? Cet homme, auſſi ignorant que dépourvu de bon ſens, dit pour juſtifier le goût de *Louis XIV* pour madame de *Maintenon*, *que Cléopatre déja vieille enchaina Auguſte, & que Henri ſecond brula pour la maîtreſſe de ſon père.* Il n'y a rien de ſi connu dans l'hiſtoire romaine que la conduite d'*Auguſte* & de *Cléopatre*, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la ſuite de ſon char. Aucun hiſtorien ne le ſoupçonna d'avoir la moindre faibleſſe pour *Cléopatre.* Et à l'égard d'*Henri ſecond* qui *brula* pour la ducheſſe de Valentinois, aucun hiſtorien ſérieux n'aſſure qu'elle ait été la maîtreſſe de *François premier.* On ſoupçonna à la vérité, & *Mezeray* le dit aſſez légérement, *que St. Vallier eut ſa grace ſur l'échafaut pour la beauté de Diane ſa fille unique*; mais elle n'avait alors que 14 ans; & ſi elle avait été en éfet maîtreſſe du roi, *Brantome* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falſificateur de toute hiſtoire cite *Gourville*, qui reprocha au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de St. Denis ayant la paix dans ſa poche; mais il oublie que ce même *Gourville* dit page 222 de ſes mémoires que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les juriſconſultes d'Angleterre avaient propoſé cette queſtion du tems de la fuite de Jaques ſecond. Un peuple a-t-il droit de ſe révolter contre l'autorité qui*

Digitized by Google

veut le forcer à croire ? Jamais on ne proposa cette question, on ne la trouve nulle part. La question était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des loix portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'avise de raporter une prétendue lettre de *Louis XIV* écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes : *j'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié, je vous l'acorderai quand vous en serez digne ; sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre, quel historien, quel homme instruit a jamais raporté une pareille lettre de *Louis XIV ?* est-ce là le ton de sa politesse & de sa prudence ? est-ce ainsi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité ? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles ? lui parle-t-on de *sainte garde ?* Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France ; elle n'est que chez l'imposteur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le siège de Lille, dit à madame de *Maintenon : vos prières sont exaucées, madame ; Vendome tient mes ennemis, vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles, à peine pourait-on le croire, & c'est un poisson nommé *la Baumelle* qui les raporte sans citer le moin-

Digitized by Google

dre garant. Le roi pouvait-il ſupoſer que le duc de *Vendôme* tint ſes ennemis pendant qu'ils étaient victorieux & qu'il aſſiégeait Lille? Quel raport y avait-il entre la levée du ſiège de Lille & le couronnement de madame de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que madame la ducheſſe de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine madame de *Maintenon?* dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jettaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient; *raſſurez-vous, Français, madame de Maintenon ne ſera pas votre reine, nous ne léverons pas le ſiège.* Comment des aſſiégeans jettent-ils des billets dans une ville aſſiégée? comment ces aſſiégeans ſavaient-ils que *Louis XIV* devait faire madame de *Maintenon* reine quand le ſiège ſerait levé? Peut-on entaſſer tant de ſotiſes avec un ton de confiance que l'homme le plus important du royaume n'oſerait pas prendre s'il faiſait des mémoires pleins de vérité & de raiſon?

L'hiſtoire du prétendu mariage de monſeigneur le dauphin avec mademoiſelle *Chouin* eſt digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules quand on voit un tel homme prêter continuellement ſes idées & ſes diſcours à *Louis XIV*, à madame de *Maintenon*, au roi d'Eſpagne, à la princeſſe des Urſins, au duc d'Orléans &c. Madame de

Digitized by Google

Maintenon assure, selon lui, que le prince de Conti ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang.* Et cependant le grand Condé & le duc d'Orléans les ont commandées.

C'est avec le même jugement & la même vérité que pendant le siège de Toulon, il fait dire à *Charles XII*, occupé du soin de poursuivre le Czar à cinq cent lieues de là; *si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il ataque avec une étourderie qui ferait très punissable, si elle n'était pas mépriſée, monsieur le duc d'Orléans régent du royaume est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cinique & la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713, le duc d'Orléans traversait le mariage du duc de Bourbon & de la princesse de Conti, & que le roi lui dit tête à tête dans son cabinet, *je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayez l'insolence de cabaler chez moi contre moi.* La *Baumelle* était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot *d'insolence* est surtout dans les mœurs de *Louis XIV*, & bien apliqué à l'héritier présomptif du royaume. Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très bien instruit quand il dit que le duc d'Orléans fut reconnu régent au parlement *malgré le président de Lubert & le premier président de Maisons*

Digitized by Google

& plusieurs membres de l'assemblée &c. Le président de *Lubert* était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. Monsieur de *Maisons* n'a jamais été premier président; il était très ataché au régent, & il allait être garde des sceaux lorsqu'il mourut presque subitement, & il n'y eût pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de la *Baumelle*, sur lequel il lui était si aisé de s'instruire pour peu qu'il eût parlé seulement à un colporteur de ce tems là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & mépriſées que ce la *Baumelle* a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveller ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même tems assez téméraire pour dire que *la ducheſſe de Berry avoua qu'elle était mariée à monsieur le comte de Riom, & que sur le champ monsieur de Mouchy demanda la charge de grand maitre de la garderobe de ce gentilhomme?* Monsieur de *Riom* avait un grand maitre de la garderobe! quelle pitié! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est

Digitized by Google

le livre d'un petit huguenot élevé à Genève pour y être prédicant, qui n'a jamais rien vu, qui parle comme s'il avait tout vu, qui a écrit dans un ſtile auſſi audacieux qu'impertinent pour avoir du pain & qui n'en méritait pas.

Il ſe peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaiſſance des afaires publiques, ayent été trompés quelque tems par les fauſſetés que ce miſérable débite avec tant d'aſſurance. Mais ſon livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il eſt au rang de ces productions mercénaires qu'on tâche de rendre ſatiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raiſonnables; & qui ſont enfin oubliées pour jamais.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE
AU ROI STANISLAS.

Aux Délices le 15 Août 1760.

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à votre majesté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que votre majesté en a fait dans ses états: elle a bâti de belles églises royales; j'édifie des églises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes & des particuliers est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre majesté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que votre

Digitized by Google

majeſté rend au genre-humain: ſi jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas,) votre livre confondra l'abſurdité de cet homme. Les philoſophes de ce ſiècle ont heureuſement prévenu les ſoins de votre majeſté. Elle bénit Dieu, ſans doute, de ce que depuis *Deſcartes* & *Newton* il ne ſe trouve plus d'athée. Votre majeſté réfute très bien ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde: elle voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun philoſophe de nos jours qui ne regarde le hazard comme un mot vuide de ſens. Plus la phyſique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du tout-puiſſant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de reſpect pour la divinité que les philoſophes de nos jours. La philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile, elle influe ſur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philoſophes; ils aiment l'état & le monarque; ils ſont ſoumis aux loix; ils donnent l'exemple de l'atachement & de l'obéiſſance; ils condamnent, ils couvrent d'oprobres ces factions pédanteſques & furieuſes également ennemies de l'autorité royale & du repos des ſujets; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de ſon revenu au ſoutien du royaume: c'eſt à vous, ſire, à les ſeconder de votre autorité & de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peu-

Digitized by Google

vent être heureux que quand les philosophes sont rois, & quand ils ont beaucoup de sujets philosophes; encouragez de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours que l'amour de Dieu, du monarque & de l'état; confondez ces hommes insensés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur *Lange* dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* jésuite dit, que les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*histoire générale*, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens conduits par des nuées bleues soient venus du pays de Jacin dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine: frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils apellent *chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin, & de la rue Troussevache; & le Breton a été obligé de faire assigner son accusateur au Châtelet.

Digitized by Google

„ dix ans. Vous devez être persuadé que
„ les lettres qui courent, ou plutôt qui ne
„ courent plus sous son nom, sont au rang
„ des *mensonges imprimés*. Il est vrai qu'el-
„ le m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû
„ plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est
„ un métier trop dangereux, & la misérable
„ fumée de la réputation fait trop d'ennemis
„ & empoisonne trop la vie. La carière de
„ *Nihon* qui ne fit point de vers, & qui eut
„ & donna longtems beaucoup de plaisir,
„ est assurément préférable à la mienne.

„ On pouvait se passer d'écrire en forme sa
„ vie, mais du moins on a observé la bien-
„ séance de ne l'écrire que longtems après sa
„ mort. Les biographes qui ont écrit ma
„ prétendue histoire, dont vous me parlez,
„ se font un peu pressés & me font trop d'hon-
„ neur. Il n'y a pas un mot de véritable
„ dans tout ce que ces messieurs ont écrit.
„ Les uns ont dit d'après l'équitable & véri-
„ dique abbé *des Fontaines*, que je ressemblais
„ à *Virgile* par ma naissance, & que je pou-
„ vais dire aparemment comme lui.

„ *O fortunatos nimium sua si bona norint*
„ *Agricolas!*

„ Je pense sur cela comme *Virgile*, & tout
„ me parait fort égal. Mais le hazard a fait
„ que je ne suis pas né dans le pays des églo-
„ gues & des bucoliques. Dans une autre
„ vie qu'on s'est avisé de faire encor de moi

„ comme si j'étais mort, on me dit fils d'un
„ porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y
„ a point de tel emploi au parlement. Mais
„ qu'importe ? On ajoute une belle avantu-
„ re d'un carosse avec l'épouse de monsieur le
„ duc de *Richelieu* dans le tems qu'il était veuf.
„ Tous les autres contes sont dans ce goût,
„ & j'aime autant les amours du révérend
„ père de *la Chaise* avec mademoiselle du *Tron*.
„ On ne peut empêcher les barbouilleurs de pa-
„ pier d'écrire des sotises, les libraires hol-
„ landais de les vendre, & les laquais de les
„ lire.

„ L'article du *journal des savans* dont il
„ est question n'est point dans le *journal de*
„ *Paris*; il est dans celui qu'on falsifie à Amf-
„ terdam, & se trouve sous l'année 1750.
„ *Le parlement a condamné*, dit ce journal,
„ *l'histoire de* Louis XI *de Mr.* du Clos, *suc-*
„ *cesseur de Mr. de* Voltaire *dans la place d'his-*
„ *toriographe de France, à cause de ce passa-*
„ *ge: la dévotion fut de tout tems l'asile des*
„ *reines sans pouvoir.* Ce sont deux calom-
„ nies. Le parlement ne s'est point avisé
„ de condamner ce livre, & le parlement ne
„ se mêle point du tout d'examiner si une
„ reine est dévote ou non. On ajoute une
„ troisiéme calomnie, c'est *que je suis exilé de*
„ *France, & réfugié en Prusse.* Quand cela
„ serait, il me semble que ce ne serait pas
„ une de ces vérités instructives qui sont du
„ ressort du *journal des savans.* Le fait est
„ que le roi de Prusse, qui m'honore de ses

Digitized by Google

„ A ce grand œil tendre & hautain,
„ Moins beau que le vôtre & moins fin,
„ Soudain je reconnus Chriſtine,
„ Chriſtine des arts le maintien,
„ Chriſtine qui céda pour rien
„ Et ſon royaume & votre égliſe,
„ Qui connut tout & ne crut rien,
„ Que le ſaint père canoniſe,
„ Que damne le luthérien,
„ Et que la gloire immortaliſe.

„ Voila, monſieur, le morceau de cette
„ lettre, que le compilateur a falſifié. Ne
„ vous fiez point à ces mains lourdes qui fa-
„ nent les fleurs qu'elles touchent: mais comp-
„ tez que la plûpart de toutes ces petites piè-
„ ces ſont des fleurs éphémères qui ne durent
„ pas plus que les nouveaux ſonnets d'Italie
„ & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que
„ trop recueilli de ces bagatelles paſſagères
„ dans toutes les miſérables éditions qu'on a
„ données de moi, & auxquelles Dieu merci
„ je n'ai aucune part. Soyez perſuadé que
„ de même qu'on ne doit pas écrire tout ce
„ que les rois ont fait, mais ſeulement ce
„ qu'ils ont fait de digne de la poſtérité; de
„ même on ne doit imprimer d'un auteur que
„ ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec
„ cette règle honnête il y aurait moins de li-
„ vres & plus de goût dans le public. J'eſ-

Digitized by Google

„ père que la nouvelle édition qu'on a faite
„ à Dresde sera meilleure que toutes les pré-
„ cédentes. Ce sera pour moi une consola-
„ tion, dans le regret que j'ai d'avoir trop
„ écrit.

„ J'aurais voulu suprimer beaucoup de cho-
„ ses qui échapent à l'esprit dans la jeunesse,
„ & que la raison condamne dans un âge
„ avancé. Je voudrais même pouvoir supri-
„ mer les vers contre *Rousseau*, qui se trou-
„ vent dans l'épitre *sur la calomnie*, parce
„ que je n'aime à faire des vers contre per-
„ sonne, que *Rousseau* a été malheureux, &
„ qu'en bien des choses il a fait honneur à
„ la littérature française. Mais il me réduisit
„ malgré moi à la nécessité de répondre à ses
„ outrages par des vérités dures. Il ataqua
„ presque tous les gens de lettres de son tems
„ qui avaient de la réputation ; ses satyres
„ n'étaient pas, comme celles de *Boileau*,
„ des critiques de mauvais ouvrages, mais
„ des injures personnelles & atroces. Les
„ termes de *belitre*, de *maroufle*, de *louve*,
„ de *chien*, deshonorent ses épitres, dans les-
„ quelles il ne parle que de ses querelles.
„ Ces basses grossiéretés révoltent tout lecteur
„ honnête-homme, & font voir que la jalou-
„ sie rongeait son cœur du fiel le plus acre
„ & le plus noir. Voici les deux volumes
„ intitulés *le porte-feuille*. Ce n'est qu'un re-
„ cueil de mauvaises piéces dont la plûpart
„ ne sont point de *Rousseau*. Il n'y a que la
„ rage de gagner quelques florins qui ait pu

Digitized by Google

„ faire publier cette rapsodie. La comédie de „ l'*hypocondre* est de lui ; & c'est aparemment „ pour décrier *Rousseau* qu'on a imprimé cette „ sotise. Il avait voulu à la vérité la faire „ jouer à Paris ; mais les comédiens n'ayant „ osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. „ On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais „ ouvrages que l'auteur y a condamnés.

„ Vous serez plus fâché de voir dans ce „ recueil une lettre sur la mort de *la Motte*, „ où l'on outrage la mémoire de cet académi- „ cien distingué, l'acusant des manœuvres „ les plus lâches, & lui reprochant jusqu'à la „ petite fortune que son mérite lui avait aquise. „ Cela indigne à la fois & contre l'auteur & „ contre l'éditeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des „ lettres de *Rousseau* devaient pour son hon- „ neur les suprimer à jamais. Elles sont dé- „ pourvues d'esprit & très souvent de vérité. „ Elles se contredisent : il dit le pour & le „ contre : il loue & il déchire les mêmes per- „ sonnes : il parle de Dieu à des gens qui lui „ donnent de l'argent, & il envoye des sa- „ tyres à *Brossette* qui ne lui donne rien.

„ La véritable cause de sa dernière disgrace „ chez le prince *Eugène*, puisque vous la vou- „ lez savoir, vient d'une ode intitulée *la Pa-* „ *linodie*, qui n'est pas assurément son meil- „ leur ouvrage. Cette petite ode était contre „ un maréchal de France ministre d'état (*a*),

(*a*) Le maréchal de *Noailles*.

Digitized by Google

„ qui avait été autrefois ſon protecteur. Ce „ miniſtre mariait alors une de ſes filles au „ fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci, infor- „ mé de l'inſulte que faiſait *Rouſſeau* au beau- „ père de ſon fils, ne dédaigna pas de l'en „ faire punir, toute mépriſable qu'elle était. „ Il en écrivit au prince *Eugène*, & ce prince „ retrancha à *Rouſſeau* la penſion qu'il avait „ la généroſité de lui faire encor, quoiqu'il „ crût avoir ſujet d'être mécontent de lui, „ dans l'afaire qui fit paſſer le comte de *Bon-* „ *neval* en Turquie. Madame la maréchale „ de *Villars*, dont je ſerais forcé d'ateſter le „ témoignage s'il en était beſoin, peut dire „ ſi je ne tâchai pas d'arêter les plaintes de „ monſieur le maréchal, & ſi elle-même ne „ m'impoſa pas ſilence en me diſant que *Rouſ-* „ *ſeau* ne méritait point de grâce. Voila des „ faits, monſieur, & des faits autentiques. „ Cependant *Rouſſeau* crut toujours que j'a- „ vais engagé monſieur le maréchal de *Vil-* „ *lars* à écrire contre lui au prince *Eugène*.

„ Si je ne fus pas la cauſe de ſa diſgrace „ auprès de ce prince, je vous avoue que je „ fus cauſe malgré moi qu'il fut chaſſé de la „ maiſon de monſieur le duc d'*Aremberg*. Il „ prétendit dans ſa mauvaiſe humeur que je „ l'avais acuſé auprès de ce prince d'être en „ éfet l'auteur des couplets pour leſquels il „ avait été banni de France. Il eut l'impru- „ dence de faire imprimer dans un journal „ de *du Sauzet* cette impoſture. Je me ſentis „ obligé pour toute explication d'envoyer le

Digitized by Google

„ journal à monsieur le duc d'*Aremberg*; qui „ chassa *Rousseau* sur ce seul exposé. Voilà, „ pour le dire en passant, ce qu'a produit la „ détestable & honteuse licence qu'on a prise „ trop longtems en Hollande d'inférer des „ libelles dans des journaux, & de deshono- „ rer par ces turpitudes un travail littéraire „ imaginé en France pour avancer les progrès „ de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui „ rendit les dernières années de *Rousseau* bien „ malheureuses. La presse, il le faut avouer, „ est devenue un des fléaux de la société, & „ un brigandage intolérable.

„ Au reste, monsieur, je vous l'avouerai „ hardiment, quoique je ne me fusse jamais „ ouvert à monsieur le duc d'*Aremberg* sur ce „ que je pensais des couplets infâmes, & de „ la subornation de témoins qui atirèrent à „ *Rousseau* l'arêt dont il fut flétri en France, „ cependant j'ai toujours cru qu'il était cou- „ pable. Il savait que je pensais ainsi; & „ c'était une des grandes sources de sa haine; „ mais je ne pouvais avoir une autre opinion. „ J'étais instruit plus que personne; la mère „ du petit malheureux qui fut séduit pour „ déposer contre *Saurin* servait chez mon pè- „ re; c'est ce que vous trouverez dans le *fac-* „ *tum* fait en forme judiciaire par l'avocat *du* „ *Cornet* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai „ cette femme, & même plusieurs années après „ le procès criminel. Elle me dit toujours „ *que* Dieu *avait puni son fils, pour avoir fait* „ *un faux serment & pour avoir accusé un hom-*

Digitized by Google

„ *me innocent ;* & il faut remarquer que ce
„ garçon ne fut condamné qu'au banniſſe-
„ ment, en faveur de ſon âge & de la fai-
„ bleſſe de ſon eſprit. Je n'entre point dans
„ le détail des autres preuves ; vous devez
„ préſumer qu'il eſt bien dificile que deux
„ tribunaux ayent unanimément condamné un
„ homme dont le crime n'eût pas paru avéré.
„ Si vous voulez après cette réflexion ſonger
„ quelle bile noire dominait *Rouſſeau*, ſi vous
„ voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre
„ le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, con-
„ tre *Pécour* & d'autres, des couplets entié-
„ rement ſemblables à ceux pour leſquels il
„ fut condamné ; ſi vous obſervez que tous
„ ceux qui étaient ataqués dans ces couplets
„ abominables étaient ſes ennemis & les amis
„ de *Saurin ;* votre conviction ſera auſſi en-
„ tière que celle des juges. Enfin quand il
„ s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rouſſeau*,
„ il eſt clair qu'après tout ce que je viens de
„ vous dire, il n'y a pas à balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le con-
„ duiſirent l'envie & la haine dont il était dé-
„ voré. Songez-y bien, monſieur ; la jalou-
„ ſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus
„ de crimes que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre juge-
„ ment, c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* vou-
„ lut couvrir ſur la fin de ſa vie de ſi grands
„ égaremens & de ſi grands malheurs. Mais
„ lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris
„ dans ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollici-

Digitized by Google

„ tait ſa grace, il ne put s'empêcher de faire
„ des vers ſatyriques, bien moins bons à la
„ vérité que ſes premiers ouvrages, mais
„ non moins diſtillans l'amertume & l'injure.
„ Que voulez-vous que je vous diſe? La
„ *Brinviliers* était dévote, & allait en con-
„ feſſe après avoir empoiſonné ſon père; &
„ elle empoiſonnait ſon frère après la confeſ-
„ ſion. Tout cela eſt horrible. Mais après
„ les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après
„ les impoſtures atroces que je l'ai vu répan-
„ dre, après les manœuvres que je lui ai vu
„ faire, je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon
„ âge. Adieu, monſieur. Vous trouverez
„ dans ce paquet des lettres de monſieur de
„ *la Rivière*. Je l'ai connu autrefois: il avait
„ un eſprit aimable; mais il n'a bien écrit
„ que contre ſon beau-père. C'eſt encor là
„ une afaire bien odieuſe du côté de *Buſſi-*
„ *Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux
„ que les ſept tomes de *Buſſi*; mais il ne fa-
„ lait pas imprimer ſes lettres, &c.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE
A MONSIEUR THOMAS.

Septembre 1765.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'acompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté longtems, a retardé mon plaisir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique; c'est un excellent ouvrage d'éloquence & de philosophie. Autrefois nous donnions pour sujet du prix des textes faits pour le séminaire de saint Sulpice; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une aprobation de deux docteurs: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il est admirable malgré leur suffrage.

On ne lit plus *Descartes*; mais on lira son éloge, qui est en même tems le vôtre. Ah, monsieur, que vous y montrez une belle ame, & un esprit éclairé! Quel morceau que l'*histoire de la persécution* du nommé *Voët* contre *Descartes!* Vous avez employé & fortifié les

Digitized by Google

crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand-homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit conſeiller de province qui mépriſait le philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de *Deſcartes* de ſes chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des *tourbillons* était un homme ſupérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique ſur le czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands-hommes; c'eſt à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philoſophie ſublime dans votre poëme. Le ſiécle eſt monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Deſcartes* un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poëſie, & la philoſophie m'ont donné! J'ai dans ma mazure un ami, qui eſt, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais paſſer le reſte de ma vie; c'eſt monſieur *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rapelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'été nous avons un peu de monde & même des ſpectacles; mais je n'en ſuis pas

Digitized by Google

moins solitaire: vous travailleriez avec le plus grand loisir: vous feriez renaitre ces tems que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.....

LETTRE

A Mr. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, le 20 Août 1761.

VOus m'aviez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais consenti, moins par paresse, que par le désir de satisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'a-

Digitized by Google

vais plus de tems qu'on ne penſe ; & ayant déja commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes, qu'il eſt agréable de ſavoir. Il y a plus d'une remarque à faire ſur la langue. Je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous ; qui ſont même entiérement oubliés, & dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement. Ils ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie, ce vrai comique, cette gayeté, cette urbanité, ces ſaillies qui échapent à un homme ſans qu'il s'en doute ; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor* ; & ils croyent qu'ils ont ſeuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'eſprit. Cependant c'eſt un ancien mot de notre langue, employé en ce ſens dans pluſieurs comédies de *Corneille*. Au reſte, quand je dis que cette *humeur* eſt une eſpèce d'urbanité, je parle à un homme inſtruit, qui ſait que nous avons apliqué mal à propos le mot d'*urbanité* à la politeſſe, & qu'*urbanitas* ſignifiait à Rome préciſément ce qu'*humor* ſignifie chez les Anglais. C'eſt en ce ſens qu'*Horace* dit, *frontis ad urbanæ deſcendi præmia*, & jamais ce mot n'eſt employé autrement dans cette ſatyre que nous avons ſous le nom de *Pétrone*, & que tant d'hommes ſans goût ont priſe pour l'ouvrage d'un conſul *Petronius*.

Le mot *partie* ſe trouve encor dans les co-

Digitized by Google

médies de *Corneille* pour *eſprit*. Cet homme a *des parties*. C'eſt ce que les Anglais apellent *parts*. Ce terme était excellent; car c'eſt le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une ſorte d'eſprit, une ſorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot *eſprit* eſt trop vague; & quand on vous dit, cet homme a *de l'eſprit*, vous avez raiſon de demander duquel.

Que d'expreſſions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de *Corneille*, & que de pertes nous avons faites, ſoit par pure négligence, ſoit par trop de délicateſſe! On aſſignait, on *apointait* un tems, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas ſon *prometteur*, était *déſapointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette ſituation d'un homme qui tient ſa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arive aux portes d'une ville fermée, on eſt, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette ſituation: nous diſions autrefois *forclos*; ce mot très expreſſif n'eſt demeuré qu'au bareau. Les *affres* de la mort, les *angoiſſes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreſſions abſolument néceſſaires, dont les Anglais ſe ſont heureuſement enrichis. Une rue, un chemin ſans iſſue, s'exprimait ſi bien par *non-paſſe*, *impaſſe*, que les Anglais ont imité; & nous ſommes réduits au mot bas & impertinent de

Digitized by Google

cu-de-ſac, qui revient ſi ſouvent, & qui deshonore la langue françaiſe.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſurtout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre langue ne ſoit abondante & énergique; mais elle pourait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtile de la converſation, & un vain ramas de phraſes uſées & d'expreſſions impropres. C'eſt cette malheureuſe abondance qui nous apauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à *Pertharite*. C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* eſt dans *Pertharite?* Qui croirait que *Racine* en ait pris les ſentimens, les vers même? Rien n'eſt pourtant plus vrai; rien n'eſt plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains: aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit préciſément dans la même ſituation,

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

Digitized by Google

Grimoald dans *Corneille* veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur ſi peu reconnaiſſant.

Pyrrhus dit dans *Racine :*

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald :*

Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne croi que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
De peur qu'un tel éfort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé,
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus :*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe ?
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère,

Digitized by Google

De cent peuples pour lui combatre la rigueur,
Sans lui faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile,
Seigneur, voila des soins dignes du fils d'Achille.

L'imitation est visible; la ressemblance est entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fonds des scènes d'*Oreste* & d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige*, personnages inconnus de cette malheureuse piéce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber *Pertharite*; & c'est à quoi *Boileau* fait allusion quand il dit,

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son *Edvige* absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione*. *Edvige* aime encor *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus*: elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quite pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus*, qui la quite pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

Digitized by Google

GARIBALDE.

Le pourez-vous, madame, & savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, &c.

ORESTE.

Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hazard, sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a mises en œuvre; il a tiré de l'or en cette occasion *de stercore Ennii.*

Corneille ne consultait personne, & *Racine* consultait *Boileau*; ainsi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit & avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille.*

Il n'y a aucune de leurs piéces qui ne soit

Digitized by Google

fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais atendri : l'amour n'a été touchant que dans les scènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Castro*; & *Corneille* a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'*Œdipe*.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encor la lettre de monsieur *Dacier*, à qui je montrai le troisiéme acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714 à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil; je lus l'esquisse de la piéce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* & d'*Œdipe* en faveur des sentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce tems-là. On représenta, quelque tems après, *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut aprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idille & en églogue. Mais comme *Athalie* était soutenue par le patétique de la religion, on s'imagina qu'il falait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin *Mérope*, & en dernier lieu *Oreste*, ont ouvert les yeux du public. Je suis per-

Digitized by Google

ſuadé que l'auteur d'*Electre* penſe comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus ſublime & le plus éfrayant ſujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuſe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au ſujet : on en ſentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame; mes feux*, & *mes vœux; mon cœur*, & *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille*, qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes piéces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous éfrayez pas ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons, & ſurtout donnez-lui l'exemple.

Digitized by Google

RÉPONSE AU MEME,

SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney 5 Janvier 1767.

CHer doyen de l'académie,
Vous vites de plus heureux tems;
Des neuf sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens:
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous sur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon sens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand siécle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard?* Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs &c.

Digitized by Google

enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui eſt très rarement juſte & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le bareau, & la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi Racine a *perfiſlé* Boileau? ſi Boſſuet a *perfiſlé* Paſcal? & ſi l'un & l'autre ont *miſtiſié* la Fontaine en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuſe? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal *éduqués*. Il parait que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand *Boſſuet*, *Fénelon*, *Péliſſon*, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. Ils ne diſaient point, j'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple employe au lieu d'*arrhes*: *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche: donnez-moi des

Digitized by Google

erres. De-là *erremens;* & aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le stile barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, monsieur, la langue parait s'altérer tous les jours; mais le stile se corrompt bien davantage: on prodigue les images & les tours de la poésie, en physique; on parle d'anatomie en stile ampoulé; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter d'avantage son sujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

Boileau, il est vrai, a dit après *Horace:*

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les stiles. Il ne voulait pas qu'on mit le mas-

Digitized by Google

que de *Thalie* sur le visage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les afaires les plus minces. Il faut toujours conformer son stile à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, & du grand ministre *Colbert*; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de *Sulli*: il l'apelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des saucissons & des harangs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizare idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Digitized by Google

Cette idée ſerait plaiſante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philoſophes, imaginerait une raiſon comique d'une choſe dont ils chercheraient la cauſe en vain. Mais que le mathématicien faſſe ainſi le plaiſant quand il doit inſtruire, cela n'eſt pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le giganteſque, ſemblent vouloir dominer aujourd'hui; c'eſt à qui renchérira ſur le ſiécle paſſé. On apelle de tous côtés les paſſans pour leur faire admirer des tours de force qu'on ſubſtitue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente des *Péliſſons*, des *Fénelons*, des *Boſſuets*, des *Maſſillons*. Un charlatan eſt parvenu juſqu'à dire dans je ne ſais quelles lettres, en parlant de l'angoiſſe & de la paſſion de Jéſus-Chriſt, que ſi *Socrate* mourut en ſage, Jéſus-Chriſt *mourut en Dieu:* comme s'il y avait des dieux acoutumés à la mort, comme ſi on ſavait comment ils meurent, comme ſi une ſueur de ſang était le caractère de la mort de Dieu, enfin comme ſi c'était Dieu qui fût mort.

On deſcend d'un ſtile violent & éfréné au familier le plus bas & le plus dégoutant; on dit de la muſique du célèbre *Rameau* l'honneur de notre ſiécle, qu'elle *reſſemble à la courſe d'une oye graſſe, & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin auſſi ridiculement que l'on penſe; *rem verba ſequuntur;* & à la honte de l'eſprit humain, ces impertinences ont eu des partiſans.

Je

Digitized by Google

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la deshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *traité de la prosodie*, c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frapé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles scènes de ses opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame *Denis* & moi, à monsieur de *Baufrant* son neveu, que *Quinault* savait assez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, & qu'il possédait encor mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de *Proserpine*.

Les superbes géants armés contre les dieux
Ne nous causent plus d'épouvante,
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour ataquer les cieux.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & sans éfort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

Monsieur l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriſte, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore* prononce pour avoir plus de graces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-ſouci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera je crois de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois *St. Gelais* ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucephal.* Puiſqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe ?* Mais je ſuis un peu fâché que *Melin* de *St. Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit,

Sans que tu ſois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-ſouci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *ſiécle de*

Digitized by Google

Louis XIV, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines, terminées toutes par un *e* muet, font un éfet très déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

Arcabone eſt forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu.*

Médor eſt obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu.*

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade font preſque toûjours la *gloir-eu*, la *victoir-eu.* Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes déſinances. Voila pourquoi *Quinault* a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines : & c'eſt ce que recommandait le grand muſicien *Rameau* à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'acord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile*, & *peut-être ridicule*, *de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*,

Digitized by Google

ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut ataché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel éfet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encor à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne ſont jamais ſenſibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous acuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiécles barbares. Mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaiſon des Grecs & de leurs diſciples les Romains, qui ſeuls ont connu la vraie proſodie. Il faut ſurtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureuſement diſpoſés que ceux

Digitized by Google

des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout composé de brèves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu monsieur de *la Mothe;* il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphire & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encor une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'ortographe? J'avoue qu'étant très dévot à *St. François*, j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais*: il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez sur-

Digitized by Google

tout ce ſtile négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait*, ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échaufer; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'atachement & de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

Digitized by Google

LETTRES
DE MEMMIUS A CICERON.

PRÉFACE.

NUl homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, *nommé parmi nous* Lucrèce, *fit ſon beau poëme pour former, comme on dit,* l'eſprit & le cœur *de* Caius Memmius Gemellus, *jeune homme d'une grande eſpérance, & d'une des plus anciennes maiſons de Rome.*

Ce Memmius *devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à* Ciceron.

L'amiral ruſſe Shermetof, *les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothèque du Vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue pour* former l'eſprit & le cœur *d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites du ruſſe en français, n'ayant pas eu comme monſieur l'amiral la faculté de conſulter la bibliothèque du Vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont de la plus grande fidélité. On y verra l'eſprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philoſophie de* Memmius *eſt quelquefois un peu hardie: on*

Digitized by Google

peut faire le même reproche à celle de Ciceron *& de tous les grands-hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la ſomme de* ſaint Thomas *d'Aquin. Cependant, on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laiſſent pas de faire grand plaiſir.*

LETTRE PREMIERE.

J'Aprends avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec ſurpriſe, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il eſt afranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus ſuporter; ſes maux étaient incurables; c'eſt là le cas de mourir. Je trouve qu'il a eu beaucoup plus de raiſon que *Caton*; car ſi vous & moi & *Brutus* nous avons ſurvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui ſurvivre auſſi. Se flatait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céſar?* croyait-il qu'il était de ſon devoir de ſe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapſa? Si cela était, *Céſar* lui-même aurait dû ſe donner un coup de poignard après ſa défaite à Dirrachium; mais il ſut ſe réſerver pour des deſtins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eſt la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté ſon arêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques

Digitized by Google

mois; il auroit ſoufert, & il ne ſoufre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce*, & je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître; nous ne ſommes ni vous ni moi de ſa ſecte; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoye ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher; c'eſt à *Céſar* de gouverner la terre; mais c'eſt à *Ciceron* de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

VOus avez raiſon, grand-homme, *Lucrèce* eſt admirable dans ſes exordes, dans ſes deſcriptions, dans ſa morale, dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers,

Tantum religio potuit ſuadere malorum,

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyſicien auſſi ridicule que tous les autres, il ſerait un homme divin. Ses tableaux

Digitized by Google

de la ſuperſtition m'afectèrent ſurtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte & de Syrie. Nos poulets ſacrés & nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grace dans votre traité de la *divination*, ſont des choſes ſenſées en comparaiſon des horribles abſurdités dont je fus témoin. Perſonne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopatre* & ſa cour. C'eſt une femme qui a autant d'eſprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle eſt bien digne de vous entendre. Mais toute ſouveraine qu'elle eſt en Egypte, toute philoſophe qu'elle eſt, elle ne peut guérir ſa nation. Les prêtres l'aſſaſſineraient; le ſot peuple prendrait leur parti, & crierait que les ſaints prêtres ont vengé *Serapis* & les chats.

C'eſt bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, & c'eſt à qui ſurpaſſera les autres en extravagances. Je n'ai pas encor aprofondi celle des juifs, mais j'ai connu leurs mœurs: *Craſſus* & *Pompée* ne les ont point aſſez châtiés. Vous ne les connaiſſez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les eſpèces. Mais chez eux ils ſont les plus inſolens de tous les hommes, déteſtés de tous leurs voiſins, & les déteſtant tous. Toujours ou voleurs, ou volés, ou brigands, ou eſclaves, aſſaſſins ou aſſaſſinés tour-à-tour.

Les Perſes, les Scythes ſont mille fois plus raiſonnables; les bracmanes en comparaiſon d'eux, ſont des dieux bienfaiſans.

Digitized by Google

Je ſais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné le premier des Romains entrer par la brèche dans ce temple de Jéruſalem qui était une citadelle aſſez forte, & je ſais encor plus de gré au dernier des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet qui avait oſé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent preſque à la Paleſtine; vous avez été témoin des barbaries & des ſuperſtitions de ce peuple, vous l'avez bien caractériſé dans votre belle oraiſon pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les juifs ſont les ſeuls qui s'en ſoient vantés. Ils ſont tous nés avec la rage du fanatiſme dans le cœur, comme les Germains & les Anglais naiſſent avec des cheveux blonds. Je ne ſerais point étonné que cette nation ne fût un jour funeſte au genre-humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la ſuperſtition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

TROISIEME LETTRE.

J'Entre en matière tout d'un coup cette fois-ci, & je dis malgré *Lucrèce* & *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il exiſte un Dieu. Bien des philoſophes me ſifleront,

Digitized by Google

ils m'apelleront *esprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les suplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *nature des dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon* (sans adopter ses autres principes): tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des raports & une fin. Il y en a mille fois plus dans l'arangement de ce monde. Juge donc que ce monde est arangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des supositions puériles; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'*Archimède*, & celle de *Possidonius* soient des ouvrages de grands mathématiciens: elles ne sont cependant que des images très faibles, très imparfaites de cette immense sphère du monde que *Platon* apelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc oser supposer que l'original est l'éfet du hazard quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hazard n'est rien; il n'est point de hazard. Nous avons nommé ainsi l'éfet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'éfet sans cause; point d'existence sans raison d'exister; c'est-là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment *Epicure*, & ensuite *Lucrèce* ont-ils

Digitized by Google

le front de nous dire que des atomes, s'étant fortuitement acrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes, & qu'enfin le même hazard a fait naître des animaux acomplis.

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encor en Egypte des rats dont une moitié eſt formée, & dont l'autre n'eſt encor que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés; ces ſotiſes pouvaient être imaginées par des Grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal ſans germe. Quiconque dit que la coruption produit la génération eſt un ruſtre, & non pas un philoſophe; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient, il faut que le bled pouriſſe & germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former, & nous alimenter. Je leur dis, miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre; voyez comme il s'atendrit, comme il s'enfle, comme il ſe relève, & avec quelle vertu incompréhenſible il étend ſes racines & ſes envelopes. Quoi! vous avez l'impudence d'enſeigner les hommes, & vous ne ſavez pas ſeulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces aſtres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans

Digitized by Google

lesquels un art si merveilleux éclate? il faut bien que ce soit un sublime artiste; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au dessus de la nôtre, puis qu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre; & cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'apelle Dieu.

Je m'arête à ce mot. La foule & la suite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoye ce petit volume, puisque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété & sans superstition, dégagés des préjugés de l'école & de ceux du monde, qui aiment la vérité & non la dispute, qui ne sont certains que de ce qui est démontré, & qui se défient encor de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le traité de Memmius.

I.

QU'IL N'Y A QU'UN DIEU CONTRE ÉPICURE, LUCRÉCE ET AUTRES PHILOSOPHES.

Je ne dois admettre que ce qui m'est prouvé; & il m'est prouvé qu'il y a dans la nature une puissance intelligente (*a*).

Cette

(*a*) Il l'a prouvé dans sa troisiéme lettre.

Digitized by Google

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout ? y eſt-elle unie ? y eſt-elle identifiée ? en eſt-elle le principe ? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles ?

J'ai été éfrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter ; pourai-je au moins le ſoulever ?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, & ſurtout l'homme, la terre, la mer, le ſoleil, & tous les aſtres, m'ayant apris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire un Dieu, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que Dieu, où il habite, s'il a des aſſociés ? J'ai contemplé le divin ouvrage, & je n'ai point vu l'ouvrier ; j'ai interrogé la nature ; elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, & c'eſt comme ſi elle m'avait parlé ; je crois l'entendre. Elle me dit, mon ſoleil fait éclore & meurir mes fruits ſur ce petit globe qu'il éclaire, & qu'il échaufe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumière réfléchie à la terre qui lui envoye la ſienne ; tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des loix qui jamais ne ſe démentent ; donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſupoſeraient pluſieurs, doivent abſolument les ſupoſer ou contraires, ou d'accord enſemble, ou diférentes, ou ſemblables. Si elles ſont diférentes & contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une.

Digitized by Google

Tous les philosophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; ils conviennent donc tous, malgré eux, qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, & m'a dit: tu me demandes où est ce Dieu? il ne peut être que dans moi; car s'il n'est pas dans la nature, où serait-il? dans les espaces imaginaires? Il ne peut être une substance à part; il m'anime, il est ma vie. Ta sensation est dans tout ton corps, Dieu est dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'est impossible de nier l'existence de ce Dieu, & impossible de le connaître.

Ce qui pense en moi, ce que j'apelle *mon ame*, ne se voit pas; comment pourais-je voir ce qui est l'ame de l'univers entier?

II.

SUITE DES PROBABILITÉS DE L'UNITÉ DE DIEU.

Platon, *Aristote*, *Ciceron* & moi, nous sommes des animaux, c'est-à-dire, nous sommes animés. Il se peut que dans d'autres globes il soit des animaux d'une autre espèce, mille millions de fois plus éclairés & plus puissans que nous; comme il se peut qu'il y ait des montagnes d'or & des rivières de nectar. On apellera ces animaux *dieux* improprement, mais il se peut aussi qu'il n'y en ait pas:

Digitized by Google

nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exister sans eux: mais ce que nous connaissons de la nature ne pouvait exister sans un dessein, sans un plan; & ce dessein, ce plan ne pouvait être conçu & exécuté sans une intelligence puissante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, & rejetter tous ces prétendus dieux habitans des planètes & de l'olympe; & tous ces prétendus fils de Dieu, les *Bacchus*, les *Hercules*, les *Persées*, les *Romulus*, &c. &c. Ce sont des fables miléſiennes, des contes de sorciers. Un Dieu se joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, & en ont eu de la race; cela serait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il est une grande intelligence. Fixons-nous à ce point jusqu'à ce que nous puissions faire encor quelques pas dans ce vaste abîme.

III.

CONTRE LES ATHÉES.

Il était bien hardi ce *Straton* qui acordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse, la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature. Il avait le pouvoir de penser; & il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule, par ses com-

Digitized by Google

binaisons, produit des animaux pensans. Je l'arête là & je lui demande quelle preuve il en a? il me répond que c'est son système, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis, je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand *Possidonius* me dit qu'il peut quarer des lunules du cercle, & qu'il ne peut quarer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si dans la suite des tems il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que, suivant ce beau système, la matière pourait produire un Dieu sage, puissant & bon.

Car si la matière seule a produit *Archimède* & vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au dessus d'*Archimède* & de vous par le génie, au dessus de tous les hommes ensemble par la force & par la puissance, qui disposerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argile souple à ses volontés, en un mot, un Dieu. Je n'y vois aucune dificulté. Cette folie suit évidemment de son système.

Digitized by Google

IV.

SUITE DE LA RÉFUTATION DE L'ATHÉISME.

D'autres, comme *Architas*, ſuputent que l'univers eſt le produit des nombres. Oh que les chances ont de pouvoir! Un coup de dez doit néceſſairement amener rafles de mondes; car le ſeul mouvement de trois dez dans un cornet vous aménera rafle de ſix, le point de Vénus, très aiſément en un quart d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons; donc elle avait autant de droit à l'exiſtence que toutes les autres; donc elle devait ariver; donc il était impoſſible qu'elle n'arivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées; donc à chaque coup de dez il y avait l'unité à parier contre l'infini que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux; & puiſqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouiſſance de ſon bien, je lui demande comment à chaque inſtant le mouvement de ſon cornet qui roule toujours ne détruit pas ce monde ſi ancien, & n'en forme pas un nouveau?

Vous riez de toutes ces folies, ſage *Ciceron*,

Digitized by Google

& vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfans souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon; leurs vains amusemens ne feront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *César* & de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pouraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V.

RAISON DES ATHÉES.

Quelle est la raison qui fait tant d'athées? c'est la contemplation de nos malheurs & de nos crimes. *Lucrèce* était plus excusable que personne; il n'a vu autour de lui, & n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *César* sera bientôt assassiné. Vous le pensez de même. Mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuses que celles dans lesquelles j'ai été enveloppé. *César* lui-même dans tout le cours de sa vie qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient

Digitized by Google

la Gaule, & qui n'ayant pas de maiſon, allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages; & leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs dieux *Procilius* & *Titius* deux ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce perfide *Arioviſte*, lorſque nous arivames & que nous délivrames ces deux citoyens que nous trouvames chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, & en vérité nous ne valions guères mieux.

Jettez les yeux ſur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans & des eſclaves, des dévaſtations, des conſpirations & des ſuplices.

Les animaux ſont encor plus miſérables que nous; aſſujettis aux mêmes maladies, ils ſont ſans aucun ſecours; nés tous ſenſibles, ils ſont dévorés les uns par les autres. Point d'eſpèce qui n'ait ſon boureau. La terre d'un pole à l'autre eſt un champ de carnage; & la nature ſanglante eſt aſſiſe entre la naiſſance & la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Étrange conſolation! étrange chimère! les enfers ſont chez nous. Le chien à trois têtes, & les trois parques, & les trois furies ſont des agneaux en comparaiſon de nos *Sylla* & de nos *Marius*.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de miſères & de for-

Digitized by Google

faits? On suppose un Dieu puissant, sage, juste & bon : & nous voyons de tous côtés folie, injustice & méchanceté. On aime mieux alors nier Dieu que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voila les vraies raisons de l'athéisme ; le reste est dispute d'école.

VI.

RÉPONSE AUX PLAINTES DES ATHÉES.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je ?

J'ai vu évidemment des fins & des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules: mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur & qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent ; je gémis avec eux, & j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez & qui pensez, compagnons de mes suplices, cherchons ensemble quelque consolation, & quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu ; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? je le

Digitized by Google

crois très sage ; son soleil & ses étoiles me l'aprennent. Je le crois très juste & très bon ; car d'où lui viendrait l'injustice & la malice ? il y a du bon, donc Dieu l'est ; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager Dieu ? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans.

VII.

SI DIEU EST INFINI ET S'IL A PU EMPECHER LE MAL.

Quelques philosophes me crient, Dieu est éternel, infini, tout-puissant ; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, & s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, & non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité ; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle, l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie ? la nature est-elle infinie ? qu'est-ce que l'infini actuel ? nous ne connaissons que des bornes ; il est vraisemblable que la nature a les siennes ; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi

Digitized by Google

l'intelligence ſuprême ne le ſerait-elle pas? pourquoi ce Dieu qui ne peut être que dans la nature s'étendrait-il plus loin qu'elle? ſa puiſſance eſt très grande: mais qui nous a dit qu'elle eſt infinie, quand ſes ouvrages nous montrent le contraire? quand la ſeule reſſource qui nous reſte pour le diſculper eſt d'avouer que ſon pouvoir n'a pu triompher du mal phyſique & moral? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaſte machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté néceſſairement ſur le mal, & l'Eternel artiſan a été forcé dans ſes moyens en faiſant encor (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en diſpoſait les reſſorts.

Qui ſait enfin ſi le mal qui règne depuis tant de ſiécles ne produira pas un plus grand bien dans des tems encor plus longs?

Hélas! faibles & malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi; vos maux ſont réels; & je ne vous conſole que par des peut-être.

VIII.

SI DIEU ARANGEA LE MONDE DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Rien ne ſe fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philoſophes ſans exception convien-

Digitized by Google

nent de ce principe. Et en effet, le contraire parait absurde. C'est même une preuve de l'éternité de Dieu. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que si la matière existait, Dieu existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante? quand l'a-t-il arangée?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi! Dieu est nécessairement actif, & il aurait passé une éternité sans agir! il est le grand être nécessaire: comment aurait-il été pendant des siécles éternels le grand être inutile?

Le cahos est une imagination poëtique, ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans Dieu. Dans le premier cas tout se serait donné de lui-même & sans dessein, le mouvement, l'ordre & la vie, ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, Dieu aura tout fait, mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière

Digitized by Google

la plus promte & la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si on peut comparer Dieu au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. Dieu en formant le soleil lumineux ne pouvait lui ôter ses taches. Dieu en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices, ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la divinité.

Cher *Ciceron*, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX.

DES DEUX PRINCIPES, ET DE QUELQUES AUTRES FABLES.

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent il y a quelques neuf mille ans, que Dieu, qu'ils apellent *Oromaze* ou *Orosmad*, s'était complu à former un être puissant & méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui servir d'antagoniste; & que le bon *Oromaze*, qui nous protège, combat sans cesse *Arimane* le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se batait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, & c'est, dit-on, le plus

Digitized by Google

grand nombre, croyent le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, & qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoye la lumière; les maladies quand l'autre donne la ſanté; & qu'il fait toujours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, & l'autre des antidotes.

Des mages s'éforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir Dieu qui eſt la raiſon même, toujours ocupé comme un gladiateur à combatre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puiſſance & la gloire; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe & la bienfaiſance; *Sub* ou *Sib*, la terreur & la deſtruction, créèrent d'un commun acord des demi-dieux, des *debta*, dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abîme par les trois Dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiécles de punition, ils obtinrent de devenir hommes, & ils aportèrent le mal ſur la terre; ce qui obligea Dieu, ou les trois dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déja porté dans le ciel.

Digitized by Google

Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui? comment Dieu aurait-il donné une seconde loi dans son Veidam? sa première était donc mauvaise.

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; & enfin, il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Osiris* & leur *Typhon*.

Le *Jupiter* d'Homère, avec ses deux tonneaux, me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du Falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boëte de *Pandore*. Ainsi on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

SI LE MAL EST NÉCESSAIRE.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flater de trouver ce que *Ciceron* cherche encor en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque *Ciceron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous

Digitized by Google

côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourit, comme la matière étherée court dans tous les pores : le bien fait à-peu-près le même éfet. Deux amans jouiſſans goutent le bonheur dans tout leur être ; cela eſt ainſi de tout tems. Que puis-je en penſer ? ſinon que cela fut néceſſaire de tout tems.

Je ſuis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la baſe de tous les ſyſtêmes, dans laquelle tous les philoſophes retombent après mille détours, & qui m'eſt démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part ; c'eſt le fataliſme, c'eſt la néceſſité dont je vous ai déja parlé.

Si je deſcends dans moi-même, qu'y vois-je que le fataliſme ? ne falait-il pas que je naquiſſe quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent ſa matrice, & me jettèrent néceſſairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y oposer ? me ſuis-je donné quelque choſe ? toutes mes idées n'ont-elles pas entré ſucceſſivement dans ma tête ſans que j'en aye apellé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'aurait point eu de cauſe. Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la ſuite néceſſaire de toutes ces prémiſſes néceſſaires ? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature ?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inu-

Digitized by Google

Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui? comment Dieu aurait-il donné une seconde loi dans son Veidam? la première était donc mauvaise.

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; & enfin, il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Osiris* & leur Typhon.

Le Jupiter d'Homère, avec ses deux tonneaux, me fait lever les épaules. Je n'aime point Jupiter cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du Falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour avouer la providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boëte de Pandore. Ainsi on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

SI LE MAL EST NÉCESSAIRE.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que *Ciceron* cherche encor en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque *Ciceron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous

côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée coule dans tous les pores: le bien fait à-peu-près le même éfet. Deux amans jouissans goûtent le bonheur dans tout leur être; cela est ainsi de tout tems. Que puis-je en penser? sinon que cela fut nécessaire de tout tems.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systêmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, & qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déja parlé.

Si je *descends* dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme? ne falait-il pas que je naquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, & me jettèrent nécessairement dans le monde? pouvait-elle l'empêcher? pouvais-je m'y opposer? me suis-je donné quelque chose? toutes mes idées m'ont-elles pas entré successivement dans ma tête sans que j'en aye apellé aucune? ces idées m'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause. Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires? n'en est-il pas ainsi dans toute la nature?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est démontré inu-

Digitized by Google

tile. L'univers en ce cas ſerait inutile ; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. Dieu ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame ſerait inutile ; donc Dieu exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon ; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature ; elle l'embraſſait hier, elle l'entourera demain ; je ne puis ni voir, ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'aperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Ciceron*, détrompez-moi, ſi je ſuis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de fato*, ſans preſque vous en apercevoir ! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combatiez !

XI.

CONFIRMATION DES PREUVES DE LA NÉCESSITÉ DES CHOSES.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher. Par exemple, que le paſſé n'ait exiſté ; que le préſent ne

Digitized by Google

ne soit dans un flux continuel, que l'avenir ne soit la suite du présent, que les vérités mathématiques ne soient vérités. Elle ne peut faire que le contenu soit plus grand que le contenant, qu'une femme acouche d'un éléphant par l'oreille, que la lune passe par un trou d'éguille.

La liste de ces impossibilités serait très longue. Il est donc encor une fois très vraisemblable que Dieu n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence sage, puissante & bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradictions. Mille enfans naissent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine sont viciés. La moitié des conformations est manquée; & c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence si bonne. Oh si du moins il n'y avait que la moitié de ses créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie jusqu'au paricide! quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol ne me nuiront jamais, & Dieu me nuirait toujours! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, où il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, & cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien! non, mon Dieu; non, Etre suprême, Etre bienfaisant, je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à Dieu sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde.

Digitized by Google

Faire tout ce qu'on peut, c'eſt exercer ſa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il eſt beau qu'un Dieu ne puiſſe faire le mal.

XII.

RÉPONSE A CEUX QUI OBJECTERAIENT QU'ON FAIT DIEU ÉTENDU, MATÉRIEL, ET QU'ON L'INCORPORE AVEC LA NATURE.

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu ſa ſimplicité, que je le ſupoſe étendu, que je ne le diſtingue pas aſſez de la nature, que je ſuis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philoſophes.

Mon cher *Ciceron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que Dieu. Bornons-nous à ſavoir qu'il en exiſte un. Il n'eſt donné à l'homme de connaître ni de quoi les aſtres ſont formés, ni comment eſt fait le maître des aſtres.

Que Dieu ſoit apellé *être ſimple*, j'y conſens de tout mon cœur. Simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'eſt qu'un être ſimple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, diſent qu'un point géométrique eſt un être ſimple. Mais un point géométrique eſt une ſuppoſition, une abſtraction de l'eſprit, une chimère. Dieu ne peut être un point

Digitized by Google

géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi Dieu ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? en quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand Etre intelligent & nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est pas? & s'il est en tous les lieux où il agit, comment n'est-il pas étendu?

Un être dont je pourais nier l'existence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible; c'est un mot vide de sens, qui ne rend Dieu ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni plus raisonnable. C'est plutôt le nier que le définir.

On poura me répondre que notre ame est un exemple, & une preuve de la simplicité du grand Etre; que nous ne voyons ni ne sentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle est simple, que cependant elle existe en un lieu, & qu'elle peut ainsi rendre raison du grand Etre simple. C'est ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on pose l'Etre suprême, le mît-on en tout lieu sans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être, rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, & sans

Digitized by Google

porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut ateindre.

XIII.

SI LA NATURE DE L'AME PEUT NOUS FAIRE CONNAITRE LA NATURE DE DIEU.

J'ai conclu déja que puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue ? pourai-je jamais ſavoir ce qui ſent & ce qui penſe en moi ? eſt-ce un être inviſible, intangible, incorporel qui eſt dans mon corps ? nul homme n'a encor oſé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardieſſe. Un être incorporel qui meut un corps ! un être intangible qui touche tous mes organes dans leſquels eſt la ſenſation ! un être ſimple & qui augmente avec l'âge ! un être incoruptible & qui dépérit par degrés ! quelles contradictions, quel cahos d'idées incompréhenſibles ! quoi ! je ne puis rien connaître que par mes ſens, & j'admettrai dans moi un être entiérement opoſé à mes ſens ! Tous les animaux ont du ſentiment comme moi, tous ont des idées que leurs ſens leur fourniſſent : auront-ils tous une ame comme moi ? nouveau ſujet, nouvelle raiſon d'être non-ſeulement dans l'incertitude

Digitized by Google

ſur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel & dans l'ignorance.

Ce que je puis encor moins comprendre, c'eſt la dédaigneuſe & ſotte indiférence dans laquelle croupiſſent preſque tous les hommes, ſur l'objet qui les intéreſſe le plus, ſur la cauſe de leurs penſées, ſur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cent perſonnes qui s'en ſoient réellement ocupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe? & après avoir ainſi parlé ils vont compter leur argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſocupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embaraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtême.

Je ſuis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* afirmer que la partie de l'ame qu'on apelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (*b*) & que l'autre partie de l'ame qui fait la ſenſation eſt répandue dans le reſte du corps; de tous les autres ſyſtêmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſupoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers Dieu? Puis-je m'élever de cette ame que

(b) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus*
Idque ſitum media regione in corporis hæret.

Digitized by Google

je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaitre ? Ma nature que j'ignore ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel & moi eſt un ſi vaſte & ſi profond abîme.

XIV.

COURTE REVUE DES SYSTÉMES SUR L'AME, POUR PARVENIR, SI L'ON PEUT, A QUELQUE NOTION DE L'INTELLIGENCE SUPRÉME.

Si pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſoufrez, *Ciceron*, que je faſſe encor quelques pas dans ce cahos en m'apuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jetter un coup d'œil ſur tous les ſyſtemes.

Je ſuis corps, & il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit, & il n'y a point de corps.

Je poſſede dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſſede mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer & de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Digitized by Google

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'où vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me parait bien groſſier. J'ai bien de la peine à penſer fermement que votre oraiſon *pro lege Manilia* ne ſoit qu'un réſultat de la déclinaiſon des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, & qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général & les miennes ne ſont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les loix du mouvement. Un raiſonnement n'eſt point le ſon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté ſignifiée, cette volonté que j'acomplis n'eſt ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas matière.

Il n'y a que des eſprits & point de corps. Cela eſt bien délié & bien fin; la matière ne ſerait qu'un phénomène! il ſuſit de manger & de boire, & de s'être bleſſé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle. Qui, moi, je ſerais la boëte dans laquelle ſerait un être qui ne tient point de place! moi étendu je ſerais l'étui d'un être non éten-

Digitized by Google

du ! je poſſéderais quelque choſe qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée ? il faut être bien hardi pour ſe vanter de poſſéder un tel tréſor. Comment le poſſéderais-je, puiſque toutes mes idées me viennent ſi ſouvent, malgré moi, pendant ma veille & pendant mon ſommeil ? C'eſt un plaiſant maître de ſes idées qu'un être qui eſt toujours maîtriſé par elles.

Une ame ſpirituelle poſſède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle ; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſſède un animal bien indocile.

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une afaire dificile à concevoir, & par conſéquent à expliquer.

Le ſon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perſe, ſemblent avoir peu de raport avec une démonſtration d'*Archimède* ; & je ne vois pas bien nettement comment un principe agiſſant ſerait dans moi la conſéquence de cinq autres principes. J'y rêve, & je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez, je puis penſer ſans goût, ſans jouir de la vue, & même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt donc pas le réſultat des choſes qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flaterais pas d'avoir des idées

Digitized by Google

si je n'avais jamais eu aucun de mes cinq sens. Mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'éfet de cinq puissances réunies, quand je pense encor après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame est un sixième sens. Ce systême a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même? mais les philosophes les plus acrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, & qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un; & cet être inconnu nommé *ame* serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame est un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir & de penser; & c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser & de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'ame est un sixième sens. Mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté que substance.

Inconnue, j'en conviens, mais *substance* je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir & de penser; comme celle de la matière est l'étendue & la solidité. Alors l'ame sentirait toujours, & penserait toujours, comme la matière est toujours solide & étendue.

Cependant il est très certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être

Digitized by Google

d'une opiniâtreté ridicule, pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment & des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flate notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, & une goute d'eau de l'océan est de la même nature que l'océan. Mais voila une plaisante divinité qui naît entre la vessie & le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, & qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* se fit Dieu; *César* se fera Dieu s'il veut; à la bonne heure; *Antoine* & *Nicomède* feront ses grands-prêtres, *Cléopatre* sera sa grande-prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce systême, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulipe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompré-

Digitized by Google

henſible, & n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'eſt point une ame, un être penſant. Les inſectes qui ont la vie ne nous paraiſſent point doués de cet être penſant qu'on apelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un inſtinct qu'on ne comprend point, & nous leur refuſons une ame que l'on comprend encor moins. Encor un pas, & l'homme ſera ſans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des ſenſations, des idées, des volontés &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces ſenſations, ces idées, ces volontés dans un corps organiſé? elles viendront de ſes organes, elles ſeront dues à l'intelligence ſuprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organiſés des facultés qu'on aura nommées *ame*; & nous avons la puiſſance de penſer ſans être ame, comme nous avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyons mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtême n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtême ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, & défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

Digitized by Google

XV.

EXAMEN SI CE QU'ON APELLE AME N'EST PAS UNE FACULTÉ QU'ON A PRISE POUR UNE SUBSTANCE.

J'ai le don de la parole & de l'intonation, de ſorte que j'articule & que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui ſoit articulation & chant. N'eſt-il pas bien probable qu'ayant des ſenſations & des penſées, je n'ai point en moi un être caché qui ſoit à la fois ſenſation & penſée, ou penſée ſentante nommée *ame*.

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains; nous penſons, nous voulons par la tête. Je ſuis entiérement ici pour *Epicure* & pour *Lucrèce*, & je regarde ſon troiſième livre comme le chef-d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau, ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ſenſation; à quoi bon chercher une autre ſubſtance dans mon corps, laquelle ſente pour lui? Pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſufit pas pour avoir des ſenſations & des idées. Ce caillou eſt étendu, il ne ſent ni ne penſe. Non; mais cet autre morceau de matière

Digitized by Google

organisée possède la sensation & le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentimens, les idées, la mémoire, le raisonnement se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, & j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encor moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ces raisonnemens se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple qui me parait équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples; personne n'en a vu; il est impossible de s'en former la plus légère idée; ils ne sont point nécessaires; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc encor une fois très inutile de les admettre.

Je suis corps, & cet arangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir & de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir & de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente & nécessaire qui anime la nature. Voila en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît & meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand Etre nécessaire?

Digitized by Google

XVI.

DES FACULTÉS DES ANIMAUX.

Les animaux ont les mêmes facultés, que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement & le communiquent. Ils ont des sens & des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? Nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, & nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, & quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche ? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie ? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe & de l'éléphant ; nous en dirons autant de l'homme, & nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe que l'homme le

Digitized by Google

plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achéterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbéciles. Mais quand même cela serait, qu'en pourait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand Etre, & rien de plus.

XVII.

DE L'IMMORTALITÉ.

Que le grand Etre veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort, qu'il puisse atacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encor; à la bonne heure: je ne veux ni l'afirmer, ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui afirme une chose si étrange, à la prouver clairement; & comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie? cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou & ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes,

Digitized by Google

ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII.

DE LA MÉTEMPSICOSE.

Pour que la métempsicose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvint bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai. Quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encor d'une vérité évidente. Quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encor que de très plausible, rien qui puisse éfaroucher la raison; mais si un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* & *Hercule*, cela m'étonne, & je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

DES DEVOIRS DE L'HOMME, QUELQUE SECTE QU'ON EMBRASSE.

Toutes les sectes sont diférentes, mais la morale

Digitized by Google

morale eſt partout la même. C'eſt de quoi nous ſommes convenus ſouvent dans nos entretiens avec *Cotta* & *Balbus*. Le ſentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrette, qui parle à tous les hommes, lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *Céſar*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna*, ont repouſſé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus* & vous, vous lui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toujours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes loix.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* & à vous, que ce qui me frapait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de Zoroaſtre. *Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtien-toi.*

Voila la règle de tous les gens de bien, voila le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des *ofices*. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes & de leur donner des préceptes ſeront des charlatans, s'ils veulent s'élever au-deſſus de vous; ou ſeront tous vos imitateurs.

Digitized by Google

XX.

QUE MALGRÉ TOUS NOS CRIMES LES PRINCIPES DE LA VERTU SONT DANS LE CŒUR DE L'HOMME.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Ciceron*, ſont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres mêmes d'Egypte, de Syrie, de Caldée, de Phrygie & les nôtres, n'ont pu les éfacer. En vain ceux d'Egypte ont conſacré des crocodiles, des boucs & des chats, & ont ſacrifié à leur ignorance, à leur ambition & à leur avarice; en vain les Caldéens ont eu l'abſurde inſolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs déteſtables ſuperſtitions: les principes de la morale ſont reſtés inébranlables au milieu de tant d'horreurs & de démences. Les prêtres grecs eurent beau ſacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; & c'eſt en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions ſages, nous avons ſacrifié depuis peu deux Grecs & deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une veſtale. Malgré les éforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les loix portées par

Digitized by Google

l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime. Et l'infame *Calcas*, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait, c'est pour un plus grand bien que je commets ce paricide.

Toute la terre reconnait donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Démiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel & universel?

XXI.

SI L'ON DOIT ESPÉRER QUE LES ROMAINS DEVIENDRONT PLUS VERTUEUX?

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après *César* il y aura des tems encor plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple

Digitized by Google

eſt façonné à l'obéiſſance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; & s'ils liſent vos ouvrages, ils ſeront vertueux. Je me conſole par cette eſpérance de tous les maux que j'ai vus, & de tous ceux que je prévois.

XXII.

SI LA RELIGION DES ROMAINS SUBSISTERA.

Il y a tant de ſectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il eſt probable qu'une d'elles l'emportera un jour ſur toutes les autres. Quoique nous ayons un Jupiter maître des dieux & des hommes, que nous apellons le *très puiſſant* & le *très bon*, cependant *Homère* & d'autres poëtes lui ont attribué tant de ſotiſes, & le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui propoſeront un ſeul Dieu pourront bien à la longue chaſſer tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien entouſiaſte, & qui ſoit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne déſeſpère pas qu'il réuſſiſſe.

J'ai vu dans le voiſinage d'Alexandrie, au-deſſous du lac Mœris, une ſecte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils ſe prétendent tous inſpirés. Ils ont des viſions, ils jeûnent, ils prient. Leur entouſiaſme va juſqu'à mépriſer les tourmens & la mort. Si jamais cet entouſiaſme eſt apuyé des dogmes de *Platon* qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils

Digitized by Google

pouront à la fin détruire la religion de l'empire; mais auſſi une telle révolution ne pourait s'opérer ſans beaucoup de ſang répandu. Et ſi jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des ſiécles, tant les hommes ſont ſuperſtitieux, fous & méchans.

Il y aura toujours ſur la terre un très grand nombre de ſectes. Ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'aucune ne ſe faſſe jamais un barbare devoir de perſécuter les autres. Nous ne ſommes point tombés juſqu'à préſent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (ſi pourtant on peut éviter ſa deſtinée) prions-le que la manie de perſécuter les hommes ne ſe répande jamais ſur la terre. Elle deviendrait un ſéjour plus afreux que les poëtes ne nous ont peint le tartare. Nous gémiſſons ſous aſſez de fléaux ſans y joindre encor cette peſte nouvelle.

Digitized by Google

LETTRE

A MESSIEURS LES AUTEURS

DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MEssieurs, on m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France, depuis environ ce tems.

J'ai vû dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses, que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification, que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu monsieur de *Campistron*, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain dans une brochure de ma façon, & que je me suis servi de ces termes indécens, *le pauvre Campistron*. Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche; & vous, messieurs, de l'imprimer, si j'avais en éfet été coupable d'une grossiéreté si éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une surprise également vive & douloureuse, de voir

Digitized by Google

que l'on m'impute de pareilles ſotiſes. Je ne ſais ce que c'eſt que cette brochure, je n'en ai jamais entendu parler (*). Je n'ai fait aucune brochure en ma vie: ſi jamais homme devait être à l'abri d'une pareille acuſation, j'oſe dire que c'était moi, meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques vers un peu ſatyriques, & par conſéquent très-condamnables, avaient échapé à l'imprudence de mon âge & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſoufrances continuelles de corps qui m'acablent, & dans l'étude des bons livres qui me conſolent: j'aprends quelquefois dans mon lit que l'on m'impute, à Paris, des piéces fugitives que je n'ai jamais vues & que je ne verrai jamais. Je ne puis atribuer ces acuſations frivoles à aucune jalouſie d'auteur, car qui pourait être jaloux de moi? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatyrique en vers ou en proſe, & que celui-là ſe montre qui puiſſe ſeulement avancer que j'aie jamais aplaudi un

(*) Elle était intitulée: *lettre d'un ſpectateur français au ſujet d'Inès de Caſtro.* Monſieur de V. n'en eſt point l'auteur.

Digitized by Google

ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flater la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu monſieur de *Campiſtron*, dont la mémoire ne doit pas être indiférente aux gens de lettres; mais je me ſuis toujours révolté contre cette coutume impolie, qu'ont pris pluſieurs jeunes gens, d'apeller par leur ſimple nom des auteurs illuſtres qui méritent des égards.

J'ai trouvé toujours indigne de la politeſſe françaiſe & du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *la Motte*, *Rouſſeau*, & j'oſe dire que j'ai corigé quelques perſonnes de ces manières indécentes de parler, qui ſont toujours inſultantes pour les vivans, & dont on ne doit ſe ſervir envers les morts que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pouront jeter les yeux ſur les préfaces de quelques piéces de théâtre que j'ai hazardées, verront que je dis toujours le *grand Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; & que je dis, *monſieur Racine*, & *monſieur Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque mes contemporains. Il eſt vrai que dans la préface d'une tragédie adreſſée à milord *Bolingbroocke*, rendant compte à cet illuſtre anglais des défauts & des beautés de notre théâtre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la ſcène; j'ai dit, & je le dis

Digitized by Google

encor, que l'on avait aplaudi ces vers de l'*Alcibiade*, indignes de la tragédie:

Hélas! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine:
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs:
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur?
Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avaient troublé la paix;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres inſtans j'ai toujours éprouvé,
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la *Bérénice* de monſieur *Racine* n'eſt qu'une élégie bien écrite, ſans ofenſer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes des écrivains illuſtres qui nous inſ-

Digitized by Google

truiſent ; j'ai cru même faire honneur à monſieur de *Campiſtron*, en le citant à des étrangers à qui je parlais de la ſcène françaiſe : de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Molière*, ſi pour faire ſentir les défauts de notre ſcène comique, je diſais, que d'ordinaire les intrigues de nos comédies ne ſont ménagées que par des valets, que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres, & que j'aportaſſe en preuve la plûpart des piéces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut & celui de ſes dénouemens, eſt ſi audeſſus de *Plaute* & de *Térence*.

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* eſt une piéce ſuivie, mais faiblement écrite : le défenſeur de monſieur de *Campiſtron* m'en fait un crime : mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'*Horace*.

Nempè incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam Lucili fautor ineptè eſt
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle faible, je pourais répondre, le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaye au moins d'expliquer mes conjectu-

Digitized by Google

res & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la tragédie d'*Alcibiade*.

Le ſtyle fort & vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, eſt celui qui ne dit trop ni trop peu, & qui fait toujours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi *Cléopatre*, dans la *Rodogune*, s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voila du ſtyle très-fort, & peut-être trop. Le vers qui ſuit,

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.

eſt du ſtyle le plus faible.

Le ſtyle faible, non-ſeulement en tragédie, mais en toute poëſie, conſiſte encor à laiſſer tomber ſes vers deux à deux, ſans entremêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure, à rimer trop en épithètes, à prodiguer des expreſſions trop communes, à répéter ſouvent les mêmes mots, à ne pas ſe ſervir à propos de conjonctions qui paraiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantùm ſeries juncturaque pollent.

Digitized by Google

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles, qui font en même tems la dificulté & la perfection de l'art.

In tenui labor, at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de monſieur de *Campiſtron*, & je vois à la première ſcène de l'*Alcibiade* :

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des rois,
Un moment leur ſufit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, ſans être abſolument mauvais, ſont faibles & ſans beauté.

Le grand *Corneille*, ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Ce *quelle que ſoit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus,

Un moment leur ſufit pour faire un autre choix,

Ne fait pas, à beaucoup près, une peinture ſi vive que ce vers ;

Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œſl nous détruit.

Je trouve encor,

Mille exemples connus de ces fameux revers...
Afaiblit notre empire, & dans *mille* combats....

Digitized by Google

Nous cache *mille* ſoins dont il eſt agité....

Il a *mille* vertus dignes du diadême....

Le ſort le plus cruel, *mille* tourmens afreux....

Je dis que ce mot *mille* ſi ſouvent répété, & ſurtout dans des vers aſſez lâches, afaiblit le ſtyle au point de le gâter; que la piéce eſt pleine de ces termes *oiſifs* qui rempliſſent languiſſamment l'hémiſtiche des vers: je m'ofre de prouver à qui voudra, que preſque tous les vers de cet ouvrage ſont énervés par ces petits défauts de détail qui répandent la langueur ſur toute la diction. Si j'avais vécu du tems de monſieur de *Campiſtron*, & que j'euſſe eu l'honneur d'être ſon ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public, & j'aurais fait tous mes éforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le ſtyle de cette piéce, qui ſerait devenue, avec plus de ſoin, un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec ſuccès.

Le fameux acteur qui repréſenta ſi longtems *Alcibiade* cachait toutes les faibleſſes de la diction par les charmes de ſon récit. En éfet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une hiſtoire: *hiſtoria quoquo modo ſcripta benè legitur, & tragedia quoquo modo ſcripta benè repræſentatur;* mais les yeux du lecteur ſont des juges plus dificiles, que les oreilles du ſpectateur.

Digitized by Google

Celui qui lit ces vers d'*Alcibiade* :

Je répondrai, ſeigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas cacher la vérité.

ſe reſſouvient à l'inſtant de ces deux beaux vers de *Britannicus* :

Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un ſoldat qui ſait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de monſieur *Racine* ſont pleins d'une harmonie ſingulière, qui caractériſe en quelque façon *Burrus* par cette céſure coupée *d'un ſoldat ;* au lieu que les vers d'*Alcibiade* ſont rampans & ſans force. En ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée. En troiſième lieu, il ne peut ſoufrir que le citoyen d'un pays, renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

Vous allez ataquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithètes *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaiſſeur qui veut des choſes & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour de la proſe.

Digitized by Google

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette piéce eſt en général très-languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe monſieur de *Campiſtron* au-deſſous de monſieur *Racine*. J'ai toujours ſoutenu que les piéces de monſieur de *Campiſtron* étaient pour le moins auſſi régulièrement conduites que toutes celles de l'illuſtre *Racine*; mais il n'y a que la poëſie de ſtyle qui faſſe la perfection des ouvrages en vers. Monſieur de *Campiſtron* l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de monſieur *Racine* que d'un pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expreſſions heureuſes, qui ſont l'ame de la poëſie & qui font le mérite des *Homères*, des *Virgiles*, des *Taſſes*, des *Miltons*, des *Popes*, des *Corneilles*, des *Racines*, des *Boileaux*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les belles-lettres; & c'eſt parce qu'elle eſt vérité qu'elle m'atire des injures.

L'anonyme, quel qu'il ſoit, me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi; je ne me vante que de connaître mon art & mon impuiſſance. Il dit d'ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma tragédie de *Brutus* eſt très-défectueuſe. Qui le ſait mieux que moi? C'eſt parce que j'étais très-

Digitized by Google

convaincu des défauts de cette piéce, que je la refusai constamment un an entier aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée : j'ai retourné ce terrain, où j'avais travaillé si long-tems avec tant de peine & si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me coriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la soufrent en moi. Monsieur de la *Motte* sait avec quelle franchise je lui ai parlé, & que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flaterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent : mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la satyre qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent aprendre à penser aux autres hommes doivent leur donner des exemples de politesse, comme d'éloquence, & joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots ?

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes & de petites satyres contre monsieur de *Fontenelle* ; j'ai eu soin de dire pour l'honneur

Digitized by Google

l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche reſſemblent aux injures que l'eſclave diſait autrefois au triomphateur. Je crois que c'eſt être bon Français de détourner autant qu'il eſt en moi le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſur-tout de louer ce qui le mérite; ne liſons point *Pertharite:* mais pleurons *Polieucte.* Oublions avec monſieur de *Fontenelle* des lettres compoſées dans ſa jeuneſſe: mais aprenons par cœur, s'il eſt poſſible, les *mondes*, la préface de l'académie des ſciences, &c. Diſons, ſi vous voulez, à monſieur de la *Motte* qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade:* mais n'oublions pas un mot des belles odes & des autres piéces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des gens de lettres, & qui leur payera ce tribut, ſinon nous, qui courant à peu près la même carière, devons connaître mieux que d'autres la dificulté & le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire ſouvent en France que tout eſt dégénéré, & qu'il y a en tout une diſette d'hommes étonnantes. Les étrangers n'entendent à Paris que ces diſcours, & ils nous croyent aiſément ſur notre parole; cependant quel eſt le ſiécle où l'eſprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous? Voici un jeune homme de ſeize ans (monſieur *Clairaut*)

Digitized by Google

qui exécute en éfet ce qu'on a dit autrefois de monſieur *Paſcal*, & qui donne un traité ſur les courbes, qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'eſprit de raiſon pénètre ſi bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejetter également & les abſurdités inintelligibles d'*Ariſtote*, & les chimères ingénieuſes de *Deſcartes*. Combien d'excellentes hiſtoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que *Philippe* de Comines, il eſt vrai qu'on n'oſe l'avouer tout haut, parce que l'auteur eſt encor vivant: & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiécle. Nous ſommes comme les avares, qui diſent toujours que le tems eſt dur. J'abuſe de votre patience, meſſieurs; pardonnez cette longue lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie & pour la vérité. Je ſuis, meſſieurs, &c.

Digitized by Google

LETTRE

AU RÉVÉREND PERE DE***.

MOn révérend père, ayant été élevé long-tems dans la maiſon que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adreſſer cette lettre, & vous faire un aveu publie de mes ſentimens dans l'ocaſion qui ſe préſente. L'auteur de la G. E. m'a fait l'honneur de me joindre à Sa Sainteté, & de calomnier à la fois dans la même page, le premier pontife du monde, & le moindre de ſes ſerviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon atachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres & celui de la vertu; ce ſont ces mêmes ſentimens qui m'impoſent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vu une eſtampe du portrait de Sa Sainteté, je mis au bas cette inſcription latine:

Lambertinus hic eſt, Romæ decus & pater Orbis,
Qui terram ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le ſens de ces paroles ſoit repris par ceux qui ont lû les ouvrages de ce pontife, & qui ſont inſtruits de ſon

Digitized by Google

règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-tems que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionéi*, bibliothécaire du Vatican, homme consommé en tout genre de littérature, & protecteur des sciences aussi bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, & que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa Sainteté & à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le poëme sur la bataille de Fontenoy, que le roi avait daigné faire imprimer à son Louvre. Je ne faisais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai; il fut traduit en vers italiens, & vous avez vu la traduction que son éminence, monseigneur le cardinal *Quirini*, digne successeur des Bembes & des Sadolets, voulut bien en faire, & qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût & son zèle pour les lettres, ne sont point surpris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome.

Digitized by Google

Il n'a fait en cela que ce que sa majesté avait daigné faire, & s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la Daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté si honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive atirer les fureurs de la calomnie? Voila pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la G. E. Il ose acuser le *pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques*; & il me reproche, à moi, je ne sais quel livre auquel je n'ai point de part, & que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je sais combien le monarque bienfaisant qui régne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, & de la liberté que je prendrais de le défendre.

Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat.

S'il est étrange, que tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets, du monde chrétien, un écrivain du fauxbourg saint Marceau le calomnie, il serait bien inutile que je réfutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique & ténébreuse pouvait laisser quelques accès

Digitized by Google

dans l'ame aux lumières douées de la raison ; je conjurerais cet auteur & ſes ſemblables de ſe repréſenter à eux-mêmes ce que c'eſt que de mettre continuellement ſur le papier des invectives contre ceux qui ſont prépoſés de Dieu pour conſerver le peu qui reſte de paix ſur la terre ; ce que c'eſt que de ſe rendre tous les huit jours criminel de leze-majeſté, par des libelles mépriſés, & d'être à la fois calomniateur & ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux & inutile deſſein de troubler l'état que le roi défend à la tête de ſes armées : il verrait dans quel excès d'aviliſſement & d'horreur eſt une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il ſentirait s'il lui convient de gémir ſur les prétendus maux de l'égliſe, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulſions avec leſquelles trois ou quatre malheureux, mépriſés de leur parti même, ont prétendu ſurprendre le petit peuple, & qui ſont enfin l'objet du dédain de ceux-mêmes qu'ils avaient voulu ſéduire.

Qu'il ſe trouve des hommes aſſez inſenſés & aſſez privés de pudeur, pour dreſſer des filles de ſept à huit ans à faire des tours de *paſſe-paſſe*, dont les charlatans de la foire rougiraient ; qu'ils ayent le front d'apeller ce manége infame, des miracles faits au nom de Dieu ; qu'ils jouent, à prix d'argent, cette farce abominable pour prouver qu'Elie eſt venu ; qu'un de ces miſérables ait été de ville en ville ſe pendre aux poutres d'un plancher,

Digitized by Google

contrefaire l'étranglé & le mort, contrefaire enſuite le reſſuſcité, & finir enfin ſes preſtiges par mourir en éfet dans Utrecht le 17 Juin 1743, à la potence qu'il avait dreſſée lui-même, & dont il croyait ſe tirer comme auparavant: voila ce qu'on pourait apeller les maux de l'égliſe, ſi de tels hommes étaient en éfet comptés ſoit dans l'égliſe, ſoit dans l'état.

Il leur ſied bien ſans doute de calomnier le ſouverain pontife, en citant l'évangile & les pères: il leur ſied bien d'oſer parler des loix du chriſtianiſme, eux qui violent la première de ſes loix, la charité; eux qui, au mépris de toutes loix divines & humaines, vendent tous les jours un libelle, qui dégoute aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médiſance & de ſatyre.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande qui me reproche d'être atachè aux jéſuites, je ſuis bien loin de lui répondre comme à l'autre: *vous êtes un calomniateur*; je lui dirai au contraire: *vous dites la vérité*. J'ai été élevé pendant ſept ans chez des hommes qui ſe donnent des peines gratuites & infatigables à former l'eſprit & les mœurs de la jeuneſſe. Depuis quand veut-on que l'on ſoit ſans reconnaiſſance pour ſes maitres? Quoi! il ſera dans la nature de l'homme de revoir une maiſon où l'on eſt né, un village où l'on a été nouri par une femme mercenaire; & il ne ſerait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un ſoin généreux de nos premières années? Si des jéſuites ont un proces au Ma-

Digitized by Google

labar avec un capucin pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe? Est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles lettres, & des sentimens qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père *Porée*, qui est également chere à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude & la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, & j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons: je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du père *Porée*, & je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient & les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi; il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner, qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des tems de ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour & le contre des questions aujourd'hui éclaircies, ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce

Digitized by Google

par la ſatyre ingénieuſe des *lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale ? C'eſt aſſurément par le père *Bourdaloue*, par le père *Cheminais*, par leurs autres prédicateurs, par leurs miſſionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *lettres provinciales* & les ſermons du père *Bourdaloue*, on aprendra dans les premiers l'art de la raillerie, celui de préſenter des choſes indifférentes ſous des faces criminelles, celui d'inſulter avec éloquence: on aprendra avec le père *Bourdaloue* à être ſévère à ſoi-même, & indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eſt la vraie morale, & lequel de ces deux livres eſt utile aux hommes.

J'oſe dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'acuſer de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, & qui vont chercher la mort au bout de l'Aſie & de l'Amérique. Quel eſt le particulier qui ne ſera pas conſolé d'eſſuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'auſſi cruelles ? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous ſommes fatigués, vint un jour aux pieds d'un jéſuite au tribunal de la pénitence, & que là il fît un aveu ſincère de ſa conduite, en préſence de Dieu, il ſerait obligé de dire : " J'ai oſé traiter de *perſécuteur* un roi adoré de ſes ſujets: j'ai apellé " cent fois ſes miniſtres, des miniſtres d'iniquité: j'ai vomi les calomnies les plus noi-

Digitized by Google

„ res contre le premier du royaume, contre
„ un cardinal qui a rendu des services essen-
„ tiels dans ses ambassades auprès de trois
„ papes: je n'ai respecté ni le nom, ni l'au-
„ torité sainte, ni les mœurs pures, ni la
„ grandeur d'ame, ni la vieillesse vénérable
„ de mon archevêque. L'évêque de Langres,
„ dans une maladie populaire qui faisait du
„ ravage à Chaumont, accourut avec des mé-
„ decins & de l'argent, & arêta le cours de
„ la maladie: il a signalé toutes les années
„ de son épiscopat par les actions de la cha-
„ rité la plus noble; & ce sont ces mêmes
„ actions que j'ai empoisonnées. L'évêque de
„ Marseille, pendant que la contagion dé-
„ peuplait cette ville, & qu'il ne se trouvait
„ plus, ni qui donnât la sépulture aux morts,
„ ni qui soulageât les mourans, allait le jour
„ & la nuit, les secours temporels dans une
„ main, & Dieu dans l'autre, affronter de
„ maisons en maisons un danger beaucoup
„ plus grand que celui où l'on est exposé à
„ l'attaque d'un chemin couvert; il sauva les
„ tristes restes de ses diocésains par l'ardeur du
„ zèle le plus atendrissant, & par l'excès d'une
„ intrépidité, qu'on ne caractériserait pas
„ sans doute assez, en l'apellant héroïque;
„ c'est un homme dont le nom sera béni avec
„ admiration dans tous les âges: ce sont ceux
„ qui l'ont imité que j'ai voulu décrier dans
„ mes petits libelles difamatoires".

Je supose pour un moment que le jésuite qui entendrait cet aveu eut à se plaindre de

Digitized by Google

tous ceux qu'on vient de nommer, qu'il fût le parent & l'ami du coupable, ne lui dirait-il pas : vous avez commis un crime horrible & vous ne pouvez trop l'expier ?

Ce même homme qui ne se corigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, & il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès ; il l'acusera lui & sa société d'une morale relâchée. C'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense & oublié de ses calomnies ; il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, des livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans une pareille ocasion : *je soumets mes écrits au jugement de l'église.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui & à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt de la déchirer devant lui, que je veux vivre & mourir tranquile dans le sein de l'église catholique, apostolique & romaine, sans ataquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse ofenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la societé. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont atiré ses bienfaits. Comblé de ses graces, ata-

Digitized by Google

ché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux & d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable; & si les régles de l'éloquence que j'y ai aprises se sont éfacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'éfacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été corectement imprimée. On n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, atachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidéles à leurs amis dès l'enfance, & reconnaissans envers leurs premiers maîtres. C'est dans ces sentimens que je serai toujours.

A Paris, le 7 Février 1746.

Digitized by Google

RÉPONSE
DU RÉVÉREND PERE DE***.

MOnsieur, j'ai reçu la lettre si judicieuse, si belle, & si touchante dont vous venez de m'honorer; & je l'ai vue avec autant de reconnaissance que de plaisir & d'admiration, puisqu'elle est tout à la fois l'ouvrage de la raison, l'apologie de la vérité, & l'expression fidèle des sentimens les plus vertueux. Dans l'usage que nous en ferons, monsieur, nous consulterons moins nos intérêts que votre gloire: rien ne peut donner plus de consolation à tout ce qui aime la vertu, le bien, la religion, que de voir les talens les plus connus, plaider leur défense avec tant de zèle & d'onction.

A notre égard, nous ne pouvons qu'être infiniment touchés de la justice que vous nous rendez; elle entretiendra notre émulation, elle l'augmentera même. Nous tâcherons de conserver ce même esprit qui nous mérite votre estime: nous n'ambitionnons aucune des pompeuses chimères que la malignité & la sotise continuent à nous atribuer avec une persévérance aussi odieuse qu'affligeante pour l'humanité: nous consacrons & nos forces & nos peines, nous bornons tous nos vœux

Digitized by Google

à transporter & à distribuer dans tous les états, par tout ce que nous avons l'honneur d'élever, le régne de la religion & de la vertu, l'amour du souverain, de la patrie, des devoirs, le goût des travaux utiles, la douceur & l'honnêteté des mœurs, & ces principes invariables qui font penser à agir avec zèle pour le repos commun de la société & des familles. Je ne sais point si la persécution se lassera de nous éprouver : mais j'espère qu'elle ne nous découragera jamais.

Quoique je ne puisse, monsieur, atribuer l'honneur que vous me faites de vous adresser à moi qu'à la place que je remplis, je n'en suis pas moins sensible à une atention qui m'honore infiniment ; je voudrais bien mériter personnellement cette distinction : peut-être n'en suis-je pas si indigne, si vous avez la bonté de ne consulter, pour l'acorder, que les qualités du cœur, & que l'estime aussi étendue que respectueuse, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR KOENIG.

A Poſtdam, le 17 Novembre 1752.

MOnſieur, le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siécle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample & plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires, un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de ſon alteſſe royale, à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Il eſt bien dificile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïſme de la maiſon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire: mais une princeſſe de ſon ſang, & née en Angleterre, connait trop les devoirs d'un hiſtorien & le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle eſt dite avec le reſpect qu'on doit aux puiſſances.

J'aurai ſans doute bien des querelles à ſoutenir ſur cet ouvrage; je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes, que le tems ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclairer; & il faut ſans

Digitized by Google

dificulté que je corige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zèle.

Cette vérité, à laquelle j'ai ſacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi. J'ai lû, monſieur, votre *apel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je ſuis revenu ſur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait conſtitués vos juges, ayant paſſé tout l'été à Poſtdam; mais je vous avoue que ſur l'expoſé de monſieur de M.... & ſur le jugement prononcé en conſéquence, j'étais entiérement contre votre procédé. Il s'agiſſait, diſait-on, d'une découverte importante, dont on vous acuſait d'avoir voulu ravir la gloire à ſon auteur par envie & par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de *Leibnitz*, dans laquelle vous aviez vous-même inſéré cette découverte. On prétendait que, preſſé par l'académie de repréſenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſupoſer, aprés coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eſt mort il y a quelques années. Jugez, monſieur, ſi je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens, & ſi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de votre adverſaire, confirmées par votre ſilence.

Votre

Digitized by Google

Votre *apel* m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençates par montrer à monſieur de M.... tout l'ouvrage dans lequel vous combatiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe, & les égards les plus circonſpects; qu'en le réfutant, vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi & la franchiſe de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez, ainſi que pluſieurs autres, des mains de feu *Henri*; que l'original ne pourait probablement ſe trouver; enfin vous imprimates & votre réfutation, & une partie de la lettre de *Leibnitz*, avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les actes de Leipſick furent les dépoſitaires de votre ouvrage, & de cette même lettre, ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel, dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il eſt clair comme le jour, que cette lettre de *Leibnitz*, que vous raportez aujourd'hui toute entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnaiſſe ſa manière de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diſus & embaraſſé,

Digitized by Google

ſa coutume de jetter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette afaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même lettre de *Leibnitz*, dont on faiſait tant de bruit, cette lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de puiſſances, cette lettre qu'on vous acuſait d'avoir indignement ſupoſée, & d'avoir fabriquée vous-même pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un théorème revendiqué par votre adverſaire, cette lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyait. Elle combat le ſentiment de votre adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour propre. Votre ennemi n'avait pas aſſez examiné cette lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains. Il croyait qu'elle contenait ſa penſée, & elle contenait ſa réfutation. Falait-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de puiſſances, & qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe & ſon procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, & dont le fond me parait la choſe la plus frivole.

Pardonnez-moi cette liberté; vous ſavez, monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me parait vrai. Vous avez été témoin que je ne ſacrifie mon ſentiment à perſonne. Vous vous ſouvenez des deux années que nous

Digitized by Google

avons passées ensemble dans une retraite philosophique avec une dame d'un génie étonnant, & digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment & le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de monsieur de *Mairan* contre vous deux, & ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre monsieur de *Mairan* sur ce point de mathématique, je corigeai son ouvrage, & j'écrivis contr'elle. J'en usai de même sur les monades & sur l'harmonie préétablie, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie.

Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes, où un mêlange de métaphysique vient égarer la géométrie, me paraissent des jeux d'esprit, qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour & contre, sans rien changer jamais dans la méchanique; il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la

Digitized by Google

masse par la vitesse, soit qu'on la multiplie par le quaré de la viteſſe.

Soufrez que je vous dise que la dispute sur la moindre action est beaucoup plus frivole encor. Il ne me parait de vrai dans tout cela que l'ancien axiome: que la nature agit toujours par les voies les plus simples. Encor cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si monsieur de *M*.... a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure: mais il me semble qu'il n'eût pas falu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, & que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le père *Mallebranche*, que Dieu emploie toujours *la moindre quantité d'actions*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une: le cœur par sa systole, & sa diastole exerce une force prodigieuse pour exprimer une goute de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples. Elle montre dans mille ocasions plus de profusion que d'économie.

Heureusement, monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas, & fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses loix invisibles & éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire. Nous ressem-

Digitized by Google

blons assez à *Matthieu Garo*, qui afirmait que les citrouilles devaient croitre au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion : vous savez comment *Matthieu Garo* fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez dans le tems qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu, que dans une formule d'algèbre sur le point le plus obscur de la dynamique, & assurément sur le point le plus obscur dans l'usage. " Vous allez vous fâcher contre moi, „ mais je ne m'en soucie guères ", (disait feu monsieur l'abbé *Conti* au grand *Newton*,) & je pense, avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse ; & j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'*Homère* l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que pour une dispute si frivole, pour une bagatelle dificile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on fasse déclarer fausfaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami ; c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez apris dans votre apel une

Digitized by Google

violence bien plus singulière ; on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites, & il n'est que trop véritable, que *M*.... après avoir réussi, comme il lui était si aisé, à vous faire condamner, a écrit & fait écrire plusieurs fois à madame la princesse d'*Orange*, de qui vous dépendez, pour vous imposer silence, & pour vous faire consentir vous-même à votre deshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu dur & fort inoui. *M*.... aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une mépriſe où il était tombé, il a soutenu cette mépriſe par une persécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme sans l'entendre, & lui a ordonné ensuite de ne point se défendre & de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté, ménagée d'abord avec tant d'artifices, & soutenue enfin avec tant de dureté ? Où en seraient les lettres & les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a sû se procurer du crédit. Quoi ! monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, & que le président de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été acompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe ; leurs voix se sont jointes à la vôtre, & pour

Digitized by Google

unique réponſe, *M....* imprime qu'on ne doit pas ſavoir ce qu'il a écrit à madame la princeſſe d'*Orange*, que ce ſont des ſecrets entre lui & elle qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devait s'y atendre.

J'étais plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre apel; mais l'une & l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'aporte un volume de lettres que *M....* a fait imprimer, il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre; il n'y a plus à ſe fâcher: c'eſt un homme qui prétend que, pour mieux connaitre la nature de l'ame, il faut aller aux terres auſtrales diſſéquer des cerveaux de géans, hauts de douze pieds: & des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rèves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou qui pénétre juſqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne payera pas le médecin, ſi le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pouraient vivre encor huit à neuf cens ans, ſi on les conſervait par la même méthode qu'on empèche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'eſt pas l'âge viril, c'eſt la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin il aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir

Digitized by Google

l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un dégré de plus d'activité dans l'esprit, & qu'il n'y a qu'à exalter son ame.

Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à son livre, lorsqu'il vous persécutait ; & je puis dire, monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière : le même esprit a inspiré son ouvrage & sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui, chargés des grandes afaires, ocupés du gouvernement des états, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles & sur de pareils ouvrages. Mais moi, qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins ; & s'il porte dans son tombeau son injustice & son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre, &c.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dr. D. Potts
26. II. 91
[VOLT.]

911721

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google